PALLI

Google

P. S. 15. IV. 28

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

II.a SALA

SCAFFALE 15

PLUTEO IV

N.° CATENA 28

S. S. 15. IV. 28

Digitized by Google

Digitized by Google

THEATRE

DE

L'OPÉRA-COMIQUE.

SEDAINE.

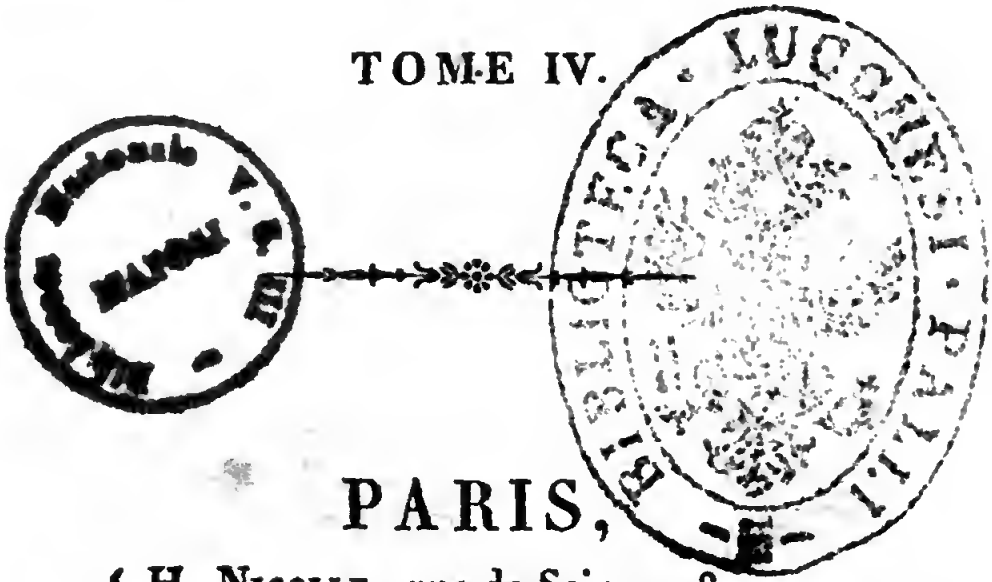
Digitized by Google

THÉATRE
DE
L'OPÉRA-COMIQUE,
OU
RECUEIL
DES PIÈCES RESTÉES A CE THÉATRE;

POUR FAIRE SUITE AUX THÉATRES DES AUTEURS DU PREMIER ORDRE ET DU SECOND ORDRE.

Avec des Notices sur chaque Auteur, la lite de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TOME IV.



PARIS,

Chez { H. NICOLLE, rue de Seine, n°. 12.
Le NORMANT, même rue, n°. 8.

M. D. CCC. XII.

Digitized by Google

1

LE DÉSERTEUR,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES ;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de MONSIGNY.

Représenté pour la première fois le 6 mars 1769.

PERSONNAGES.

LOUISE, amante d'Alexis.
ALEXIS, soldat de milice.
JEAN-LOUIS, père de Louise.
LA TANTE d'Alexis.
BERTRAND, cousin d'Alexis.
JEANNETTE, jeune paysanne.
MONTAUCIEL, dragon.
COURCHEMIN, brigadier de maréchaussée.
LE CONCIERGE.
GARDES.
PEUPLE.

La scène est proche d'un village situé à quelques lieues des frontières de la Flandre, près desquelles est campée l'armée française.

Le théâtre représente un lieu champêtre, dont l'horizon est terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme sur le devant de la scène, et sur un des côtés, au pied est un tertre de gazon sur lequel peuvent s'asseoir deux ou trois personnes.

LE DÉSERTEUR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOUISE, *seule.*

ARIETTE.

PEUT-ON affliger ce qu'on aime !
Pourquoi chercher
A le fâcher ?
Peut-on affliger ce qu'on aime !
C'est bien en vouloir à soi-même.
Je l'aime, et pour toute ma vie ;
(*Jean-Louïs entre.*)
Et vous voulez que cette perfidie....
Ah ! mon père, je ne saurois ;
A sa place, moi, j'en mourrois.
Peut-on affliger ce qu'on aime !
C'est bien en vouloir à soi-même.

SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE, LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

(*Bertrand a une baguette à la main, dont il niaise.*)

JEAN-LOUIS.

Je le veux, je le veux. Eh bien!

LOUISE, *à part.*

Ah, ciel!

LA TANTE.

On l'a vu, on l'a vu.

BERTRAND.

Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE.

Vous l'avez vu. Et comment avez-vous fait?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, *levant les épaules de pitié.*

En regardant.

LA TANTE.

J'ai vu l'instant qu'il alloit se jeter à la nage: mais son havresac, son épée; tout cela l'embarrassoit. Il fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, Louise, il faut que tu fasses ce qu'a recommandé madame la duchesse.

LOUISE.

Quelle fantaisie !

JEAN-LOUIS.

Elle le veut ; et voilà la lettre.

LA TANTE.

Elle le veut ; et voilà sa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire ?

JEAN-LOUIS.

Si, si, si, je vais vous la lire ; mais il faut bien m'écouter, et ne pas m'interrompre, comme vous faites les soirs, quand je lis dans mon gros livre.

LOUISE.

Lisez donc, mon père.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah, mon père, mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, et toi ensuite. Passe là, Jeannette, et toi près de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous assis, il tire sa lettre.*) Oh çá, écoutez-vous?

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND.

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est pas là la lettre que madame la duchesse a écrite à cet officier; c'est la réponse de l'officier à madame la duchesse. Tais-toi, toi.

BERTRAND, *laissant tomber sa baguette.*

Eh mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

JEANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) « Madame, » pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait » de m'écrire » Brr... brr... brr...

LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah, c'est que tout ceci, ce sont des compliments, qui sont peut-être des secrets que madame la duchesse ne veut pas qu'on sache. Brr... br... br...

LOUISE.

Mais, mon père, ce n'est pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE.

Sans doute.

JEAN-LOUIS.

Ah, m'y voilà: « Madame, quant à ce qui re- » garde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régi- » ment, il n'est pas de bien que je ne doive en » dire. » Que je ne doive en dire! « Il a toutes les » qualités qui font un bon soldat, sage, docile et » brave. » Il n'entend pas qu'il est brave sur soi, c'est courageux qu'il veut dire.

LOUISE.

Après, mon père.

JEAN-LOUIS.

« Il est vif, ardent. Mais si trop d'ardeur le fait » sortir des bornes, il y rentre aussitôt. ». Il y rentre aussitôt : je ne sais pas trop ce que cela veut dire.

LOUISE.

Ensuite, mon père.

JEAN-LOUIS.

« Je désire de tout mon cœur qu'il veuille rester » avec moi : je le ferois officier dans mon régi- » ment. »

LA TANTE.

Dans son régiment !

BERTRAND.

Dans son régiment !

LOUISE.

Ah, je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS.

Paix donc. « Mais comme ses six ans expirent dans » quinze jours, je lui ferai expédier son congé. »

LOUISE.

Dans quinze jours ?

LA TANTE.

Dans quinze jours ?

JEAN-LOUIS.

Dans quinze jours. « Je l'envoie, madame, à vos

» ordres, vous présenter mes respects, et vous re-
» mercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écar-
» ter, étant si près de l'ennemi et des frontières.
» Les ordres sont extrêmement rigoureux, et il faut
» qu'il rejoigne aujourd'hui; car le roi, qui dîne
» demain à deux lieues de votre château, passe
» ensuite au camp; et il faudra se mettre sous les
» armes. » Ah, c'est que quand le roi passe (vous ne savez pas ça vous autres). c'est que quand le roi passe, on se met sous les armes. Ah! c'est une belle chose que la guerre.

BERTRAND.

Oui, quand on en est revenu.

JEANNETTE.

Pourquoi est-ce que les garçons pleurent pour n'y pas aller.

JEAN-LOUIS.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas. (*A Louise*) Oh ça, ma fille, il faut faire ce que madame la duchesse a dit: tu feras comme si tu étois la mariée; et toi, tu seras le marié.

BERTRAND.

Ah, tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des musettes, des trompettets, des violons; et il croira que tu es mariée d'hier. Et toi, (*à Jeannette*) tu lui viendras conter tout cela: tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connoît. Il ne reconnoîtroit pas sa tante?

LOUISE.

Ah! mon père, que je suis fâchée de tout cela! Et si on me faisoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE.

Eh puis, cela lui apprendra de t'écrire qu'il désire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, et repartir.

LOUISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela qu'il a écrit; mais quand cela seroit, pourquoi m'en punir?

LA TANTE.

Enfin, c'est madame la duchesse qui le veut: elle l'a élevé; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien; car il n'y a pas six jours qu'il a reçu une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela sera plus perfide.

LA TANTE.

Oui, cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuster tous, vous n'avez pas trop de temps. (*A Jeannette.*) Et toi, reste ici avec moi: voyons si tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, feras-tu bien ce que je t'ai dit?

JEANNETTE.

Oh que oui, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Voyons, voyons: mets-toi là.

JEANNETTE.

Oui.

JEAN-LOUIS.

Fais comme si tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laissé tomber.*

Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS.

Et puis tu chantes.

JEANNETTE.

Oui, je chante, quand vous venez de par là.

JEAN-LOUIS.

Non pas moi.

JEANNETTE.

Ah, j'entends bien, j'entends bien : c'est lui.

JEAN-LOUIS.

Eh bien, chante donc.

JEANNETTE.

Attendez donc que j'aie mis ma quenouille.

ARIETTE.

J'avois égaré mon fuseau,
Je le cherchois sur la fougère,
Colin, en m'ôtant son chapeau,
Me dit : Que cherchez-vous, bergère ?
Un peu d'amour, un peu de soin,
Mènent souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.

Bon jour la jeune fille. (*Elle se retourne.*) Bien, bien : continue.

JEANNETTE.

C'est que j'ai perdu mon fuseau,
En passant près de ce grand chêne :
Colin alors prend son couteau,
Et coupe une branche de frêne.
Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, écoutez donc. (*Elle se retourne encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant avec son couteau,
En me regardant d'un air tendre,
Que j'eus le fuseau le plus beau,
Et que mon cœur se laissa prendre.
Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Monsieur Jean-Louis. Dis-donc monsieur le soldat, et non pas monsieur Jean-Louis.

JEANNETTE.

Ah, oui, oui, monsieur le soldat : c'est que je vous regardois.

JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur le soldat.

JEAN-LOUIS.

Bon, bon. La jeune fille, je vous serois bien obligé, si vous vouliez bien me dire quelle est cette noce que je viens de voir passer ?

JEANNETTE.

C'est celle de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et fermier de madame la duchesse.

JEAN-LOUIS.

Bien, bien, fort bien : tu diras bien, et tu viendras nous rejoindre au château; mais n'oublies pas de dire monsieur le soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE.

Où donc? Ah! oui.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah! les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vite.

SCÈNE IV.

ALEXIS, *seul.*

(*Il jette son habit, son sabre, son havresac.*)

ARIETTE.

Ah! je respire : il faut que je reprenne
Haleine.
Oui, le voici cet orme heureux
Où Louise a reçu mes vœux.
Je vais la voir, ah, quel plaisir!
La voir, lui parler, être ensemble :

De quel bonheur je vais jouir !
Mais.... mais.... je frissonne, je tremble.
L'amour.... la joie : arrêtons un moment.
Ah, quel moment ! ah, quel moment charmant !
Mais, pourquoi ne l'ai-je pas vue ?
Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue ?
Elle a craint de céder à trop d'empressement ;
Trop de pudeur l'aura déçue :
Ne sait-on pas que je suis son amant ?

Allons.... mais, que dirai-je ? Ah, ciel ! ah, quel martyre !
Ils vont tous être là, nous ne saurons que dire :
La tante, les amis, son père, son voisin,
Et le grand cousin.

Quelle contrainte ! quel dommage !
Ah, si quelqu'enfant du village
Paroissoit.... Quoi, Louise, amour ne te dit pas :
Vas donc, vas donc, il t'attend ? Ah ! je gage
Que quelqu'un arrête ses pas.

Je vais la voir, ah, quel plaisir !

Mais j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village ; c'est une noce : cachons-nous. Qu'ils sont heureux ceux-là !

SCÈNE V.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, BERTRAND, LOUISE, GENS DE LA NOCE, ALEXIS, *caché.*

JEAN-LOUIS, *à Louise.*

Bon, il est caché : ne retourne pas la tête. Il regarde.

LOUISE.

Ah ! que cela me fait de peine. Laissez-moi le voir.

JEAN-LOUIS.

Tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeannette, reste là.

SCÈNE VI.

ALEXIS, JEANNETTE.

ALEXIS.

Parlez donc la jeune fille ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau, etc.

ALEXIS.

Parlez donc, parlez donc. (*Jeannette veut chanter ; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet ; il ne veut pas la laisser continuer.*)

JEANNETTE.

Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, *à part.*

Ah, ciel ! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Eh bien, répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah ! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'est-ce que c'est que cette noce qui vient de passer ?

JEANNETTE.

Cette noce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'est ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'est une noce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau, etc.

ALEXIS.

Est-ce que vous vous moquez de moi, avec votre chanson? Je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Eh bien, quoi, dites. O ciel! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

J'avois é....

ALEXIS.

Comment? encore votre chanson. Qu'est-ce que c'est que cette noce? Pourquoi, dites, n'y ai-je pas vu... Eh, parbleu, voulez-vous...

JEANNETTE.

Eh bien, oui, oui; c'est la noce de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et..

ALEXIS.

Jean-Louis se remarie?

JEANNETTE.

Non, sa fille.

ALEXIS.

Sa fille! sa fille!

JEANNETTE.

Elle est mariée d'hier; c'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

D'hier mariée... Jean-Louis... le lendemain... Savez-vous bien ce que vous dites? le connoissez-vous?

JEANNETTE.

Si je le connois? sans doute, puisque voilà sa maison : c'est lui qui est le fermier de madame la duchesse. C'est si vrai, qu'elle y est venue ce matin. Elle est mariée à son cousin Bertrand, d'hier, à celui qui est si bon.

DUO.

ALEXIS.

Seroit-il vrai, puis-je l'entendre?

JEANNETTE, *le regardant malicieusement.*

Ah! comme je sais bien l'entendre.

ALEXIS.

Non, cela ne peut se comprendre.

JEANNETTE.

Ah! comme je sais bien m'y prendre.

ALEXIS.

Non, non, cela ne se peut pas;
Elle auroit voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Bon, bon, quel plaisir il aura
Quand il saura
Que ce n'est pas.

ALEXIS.

Ma belle enfant, que je vous dise;
Répondez-moi avec franchise.
Ecoûtez-moi. Répondez-moi

De bonne foi.
Je vous en prie,
Je vous supplie,
Répondez bien avec franchise.

JEANNETTE.

Eh bien, eh bien, avec franchise,
Que voulez-vous que je vous dise?

ALEXIS.

C'est là la noce de Louise,
La fille de Louis Basset?

JEANNETTE.

Oui, c'est la noce de Louise,
La fille de Louis Basset.

ALEXIS.

C'est elle-même qui passoit?

JEANNETTE.

C'est elle-même qui passoit.

ALEXIS.

Avec Bertrand, son grand cousin?

JEANNETTE.

Avec Bertrand, son grand cousin.

ALEXIS.

C'est aujourd'hui le lendemain?

JEANNETTE.

C'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

Son père lui donnoit la main?

JEANNETTE.

Son père lui donnoit la main.

ALEXIS.

Ciel ! c'est vrai, je l'ai reconnu.

JEANNETTE.

Oui, oui, vous devez l'avoir vu.

ALEXIS.

Il est donc vrai, j'ai pu l'entendre !

JEANNETTE.

Ah ! comme je sais bien l'entendre.

ALEXIS.

Dieux ! cela peut-il se comprendre ?

JEANNETTE.

Ah ! comme je sais bien m'y prendre.

ALEXIS.

Elle a donc voulu mon trépas ;
Ah, ciel ! je ne me soutiens pas.

JEANNETTE.

Bon, bon, quel plaisir il aura
Quand il saura que ce n'est pas.

ALEXIS.

Je sens un froid, mon cœur s'en va ;
Devois-je m'attendre à cela ?

JEANNETTE.

A voir le chagrin qu'il ressent,
Ah, que son plaisir sera grand !

ALEXIS.

Je sens un froid, mon cœur s'en va.

JEANNETTE.

Mais, mais, comme il semble fâché;
Ce que j'ai dit l'a trop touché.

ALEXIS.

Ah, ciel! je ne me soutiens pas;
Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Je vais lui dire; oui, je crains
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.

ALEXIS.

Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Mais, mais, quel plaisir il aura
Quand il saura
Que ce n'est pas.

Mais, il me fait de la peine. Ah! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur, monsieur, allez au château.

ALEXIS.

Oui, je te poignarderois; et de la même main...

JEANNETTE.

Ah, bon dieu! il me tueroit: je m'en vas bien vite. Sauvons-nous.

SCÈNE VII.

ALEXIS, *seul.*

ARIETTE.

INFIDELLE, que t'ai-je fait?
Dis-moi, dis quel est le sujet
Qui te fait m'arracher la vie?
Réponds, réponds. Toujours chérie...
Dans mon cœur... ah! quel trouble affreux...
Réponds, réponds; toujours chérie...
Tu fais bien de baisser les yeux.

Est-il quelqu'un plus malheureux!
J'accours à sa voix, oui, c'est elle,
C'est ma Louise qui m'appelle;
Et pourquoi? Pour frapper mes yeux,
Pour me rendre témoin... ah, dieux!

Fuyons ce lieu que je déteste;
Il fut si beau! Non, non, reprends,
Reprends cette lettre funeste;
(*Il montre son habit qui est à terre. Des soldats de maréchaussée paroissent, et l'observent.*)
Je te la rends, je te la rends.
Fût-il au centre de la terre,
Je m'en vengerai sur ton père.
Ne me suis pas, monstre cruel;
Que notre adieu soit éternel.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LE BRIGADIER, SOLDATS.

QUINQUE.

ALEXIS.

Je m'en vas.

LE BRIGADIER.

Alte-là, soldat.

UN SOLDAT.

Alte-là, soldat.

UN AUTRE SOLDAT.

Où courez-vous ?

ALEXIS.

Je m'en vas.

LE BRIGADIER, LES SOLDATS.

Quoi, vous désertez !

ALEXIS.

Oui, jé m'en vas ;
Pour toujours je quitte la France.

LE BRIGADIER.

Mais, c'est déserter.

ALEXIS.

Non, non, je ne déserte pas ;
Pour toujours je quitte la France.

LE BRIGADIER.

Comment, il ne déserte pas !

UN SOLDAT.

Il dit qu'il veut sortir de France.

UN AUTRE SOLDAT.

Comment, il ne déserte pas !

UN AUTRE SOLDAT.

On diroit qu'il est en démence.

ALEXIS, *à part.*

Il faut mourir, hâtons ma perte.
(*Aux soldats.*)
Je m'en vas, je déserte ;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte.

UN SOLDAT.

Prenez cet habit,
Et voyons s'il fuit.

LE BRIGADIER.

Il l'avoit jeté
Pour sa sûreté.

ALEXIS.

N'en doutez pas,
Oui, je m'en vas.

LE BRIGADIER.

Suivons ses pas.

UN SOLDAT.

Suivons ses pas.

LE BRIGADIER, UN SOLDAT.

Voyons, voyons ce qu'il va faire ;
Voyons s'il court vers la frontière.

ALEXIS.

Que le remords soit ton partage,
Mon trépas sera ton ouvrage :
Ne me suis pas, monstre cruel,
Que notre adieu soit éternel.

UN SOLDAT.

Suivons ses pas,
Suivons ses pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une prison. Quelques tables de pierre, et des escabeaux.

SCÈNE I.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Tenez, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau, et votre lit : mais de la manière dont vous y alliez, vous n'avez pas dessein qu'on renouvelle le coucher. — Oui, Messieurs, je désertois, oui, je désertois. — On avoit beau dire que vous de désertiez pas. — Je désertois, vous dis-je. — Eh, quel diable d'homme êtes-vous ? Oh ça, je vous ai déjà dit qu'il y avoit là de l'eau : si vous voulez du vin, pour de l'argent, s'entend ; et vous ne devez pas le ménager, si vous en avez ; car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non, non.

LE GEOLIER.

Eh bien, si vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui, je voudrois la voir. Oh ciel! oh ciel!

LE GEOLIER.

Vous le connoissez! je vais vous l'envoyer. Ah, vous connoissez Montauciel : il est encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous; ce ne sera pas long.

SCÈNE II.

ALEXIS, *seul.*

ARIETTE.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure;
Eh, ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas,
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

Mais souffrir une perfidie
Aussi sanglante, aussi hardie,
Y survivre, ah, plutôt mourir!
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, etc.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi;
Les tiens étoient les miens, ils ne sont plus à moi.

(*Il tire une lettre, et lit :*)

« Viens, cher amant, je ne vivrai
» Que du jour où je te verrai.
» Mon père attend bien du plaisir
» De l'instant qui va nous unir.
» Et moi qui t'aime.... » et me trahir !
Et je vivrois ; plutôt mourir,
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure, etc.

SCÈNE III.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

(*Montauciel est un peu pris de vin.*)

MONTAUCIEL.

Camarade, vous me demandez ?

ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que si... La maison, eh, la maison : nous allons boire un coup ensemble ; nous allons renouer connoissance, si nous nous connoissons ; ou nous allons la faire, si nous ne nous connoissons pas : cela revient au même.

ALEXIS.

Savez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui, je vous aurai ça. Eh, la maison, la maison. Mais, sarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts; le premier, c'est de déserter; le second, c'est d'en convenir. Montauciel n'est qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon sergent, mon général, mon caporal; je leur aurois dit : Non, je ne déserte pas : non sarpebleu, Montauciel ne déserte pas. Eh, la maison. (*Il va, pendant la ritournelle, comme s'il appeloit, et il revient.*)

ARIETTE.

Je ne déserterai jamais,
Jamais que pour aller boire;
Que pour aller boire à longs traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.

Il est permis d'être parfois
Infidèle à son inhumaine;
Mais c'est blesser toutes les lois
Que de l'être à son capitaine.

Je ne déserterai, etc.

SCÈNE IV.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER, *apportant une pinte et des gobelets d'étain.*

Il y a là une jeune fille qui demande un soldat. C'est sans doute toi, Montauciel ?

MONTAUCIEL.

Oui, c'est pour moi : fais la venir, elle ne sera pas de trop. Pour en revenir... (*Il lève la pinte, et la repose en regardant Louise.*) Diable ! elle est gentille.

SCÈNE V.

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS.

Ciel ! que vois-je ? Quoi ! vous voilà.

LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous ?

LOUISE.

Vous !

ALEXIS.

Oui, vous.

MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laisse. C'est votre sœur, c'est

votre cousine, c'est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne vous offense pas : je m'appelle Montauciel ; je sais la politesse qu'il faut... Quand on sait ce que c'est que de vivre dans les prisons... Camarade, elle est jolie : je vais, que je m'en vais, sur le préau. Vous pouvez causer : si quelqu'un... Ah, adieu, adieu.

(*Montauciel ménage sa sortie, de manière qu'il ne sort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui suit.*)

SCÈNE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

O ciel ! puis-je ici te voir ?

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir ?

ALEXIS.

Ta présence est un outrage.

LOUISE.

Ah ! je ne croyois pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

ALEXIS.

Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir ?

LOUISE.

Alexis, Alexis, écoute un mot; je gage
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

ALEXIS.

Est-il rien de plus cruel?
Venir ici; l'infidelle!
Et de ma douleur mortelle
Paroître jouir. O ciel!

LOUISE, *à part.*

Peut-être qu'il finira;
Enfin, il s'apaisera.

ALEXIS.

Comment, puis-je ici te voir?
Ta présence est un outrage.

LOUISE.

Un mot, un mot, écoute-moi; je gage
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

ALEXIS.

Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir?
Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage?

LOUISE.

Ah! je ne croyois pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

(*Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, et prend la pinte.*)

SCÈNE VII.

MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL.

Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire? Non, non : adieu.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

Ah! ce n'est pas à toi à qui j'en veux, c'est à ton père.

LOUISE.

Il est vrai que mon père...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme! son avarice n'a pu, sans doute, tenir contre un peu d'argent. C'est contre de l'argent qu'il troque le bonheur de deux personnes qui ne se seroient occupées que du sien. Il plonge en des remords, en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore, et tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, et ton mari... Ce lâche! il te permet de venir me voir le surlende-

main de ta noce : il te permet de venir voir un soldat qui t'aime, qu'il sait bien que tu as aimé ; et dans une prison, que sans toi... Vas, je ne t'en veux pas. Ah! Louise, je t'aime encore : puisse-tu ne te jamais souvenir de moi !

LOUISE.

Alexis.

ALEXIS.

Mais, avec quel front, avec quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne serois pas si tranquille si j'étois coupable...

ALEXIS.

Perfide.

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err...

LOUISE.

Je peux t'apaiser d'un mot.

ALEXIS.

D'un mot! Dis-le, si tu l'oses.

LOUISE.

Je ne suis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'est mon père qui a voulu...

ALEXIS.

Infâme! que m'importe toi ou lui?

LOUISE.

Madame la duchesse...

ALEXIS.

As-tu osé paroître devant-elle?

LOUISE.

C'est elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon père de te faire croire que j'étois la mariée.

ALEXIS.

Que veux-tu dire?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette noce, ces instrumens, cette fête, ces apprêts. On avoit aposté cette petite fille qui t'a parlé, pour te tromper; et tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS, *tombant sur un escabeau, les mains étendues sur la table.*

Qu'un jeu!

LOUISE.

ARIETTE.

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis là?
Puisque c'est un mensonge,
Que t'importe cela?
Cette ruse cruelle

Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidelle!
Pouvois-tu le penser?

Vivre et t'aimer, sont pour moi même chose;
Et quels que soient les devoirs que m'impose
Le serment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité:
Je t'aimerai toute ma vie.

J'en jure par ta main que je presse: je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puissé-je du moins expirer dans tes bras!

Mais ta peine redouble,
Et semble s'augmenter;
Que veut dire ce trouble?
Qui peut te tourmenter?
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidelle!
Louise, Louise, infidelle!
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser?

ALEXIS.

O ciel!

LOUISE.

Est-ce que tu ne me crois pas?

ALEXIS.

Ah! je te crois.

SCÈNE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Mon père, ah! que vous voilà bien arrivé! Demandez-lui donc ce qu'il a.... Dites-moi la cause de son chagrin.

JEAN-LOUIS.

Bon jour, mon cher Alexis; que je t'embrasse. Que je suis charmé de te revoir! Comme te voilà robuste : les troupes font bien un homme. Tu as servi le roi, tu as servi ta patrie : tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé. Mon ami, Louise est à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis...

JEAN-LOUIS.

La noce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le jardin du geolier.

JEAN-LOUIS.

Pourquoi?

ALEXIS.

Dis-le lui seulement.

JEAN-LOUIS.

Louise, j'ai quelque chose à dire : sors, et je t'irai reprendre.

ALEXIS, *lui prenant la main.*

Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd'hui, aujourd'hui. Qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vue !

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.

SCÈNE X.

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'AI été bien surpris de te savoir en prison : mais on m'a dit que c'est peu de chose. Est-ce que tu t'appelles Montauciel ? C'est ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il est là. Mais que je t'embrasse mon garçon, mon gendre, mon cher ami ! madame la duchesse te fera sortir d'ici. Mais tu es triste : je parie que je devine pourquoi tu es ici.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, si. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelque boisson, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu le long du village, et puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour ;

mais ton aventure en a empêché. Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai servi, je sais ce que c'est qu'un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre ? et je n'en dirai rien à Louise. Et puis une misère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne soit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeûner, toi, ta fille, et moi.

JEAN-LOUIS.

Cela est aisé : ensuite.

ALEXIS.

Je te prie, je te supplie d'emmener ta fille aussitôt après ; vous partirez ensemble : nous nous quitterons... nous nous quitterons. Je lui dirai que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le sais : le roi arrive au camp.

ALEXIS.

Vous vous en retournerez; vous vous en retournerez au village, et toi, dans deux jours, tu reviendras ici : tu demanderas un soldat nommé Montauciel ; il te remettra une lettre pour toi ; et, pour moi, je n'y serai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu seras au camp; mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS.

Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette noce...

JEAN-LOUIS.

C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le désespoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux; j'en étois sûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux? ah, que c'est bon.

SCÈNE XI.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Ah, mon père! ah, malheur! Cette noce l'a mis au désespoir; il a déserté : condamné, il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi!

ALEXIS.

Elle le sait. Que je suis malheureux!

JEAN-LOUIS.

Déserté! déserté! condamné! Alexis, Alexis, seroit-il vrai ce qu'elle dit là?

ALEXIS.

Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah, ciel!

TRIO.

ALEXIS.

Console-toi, ma tendre amie,
Mon sort te prouve mon amour;
Tu diras : S'il m'eût moins chérie,
Il n'auroit pas perdu le jour.

LOUISE.

Mon père, ah! quel sera mon sort?
Ah! que je suis infortunée!

Que le moment où je suis née
Ne fut-il celui de ma mort !

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton sort !
Maudite, ah ! maudite journée !
Ce seroit là ta destinée ?
C'est moi qui dois subir la mort.

ALEXIS.

Ne viens point porter des alarmes
Dans mon cœur, prêt à s'attendrir ;
Ne pleure pas, sèche tes larmes,
Garde-les pour mon souvenir.

LOUISE.

Quoi, c'est moi, c'est moi qui te tue !
J'étois au comble du bonheur,
Mon père, vous m'avez perdue ;
Vous obéir fut mon malheur.

ALEXIS.

Et toi, pour un autre moi-même,
Conserve-toi pour cet objet chéri ;
Dans ta fille aime ton ami :
Je meurs content, ta fille m'aime.

LOUISE.

Non, non, je ne saurois plus vivre ;
Quoi ! je ne pourrai plus te voir ?
Il ne reste à mon désespoir
Que la ressource de te suivre.

JEAN-LOUIS, LOUISE.

Je suis au désespoir.

ALEXIS.

Calme ton désespoir.

SCÈNE XII.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

On vous demande.

ALEXIS.

Qui?

LE GEOLIER.

Vous, allez.

ALEXIS.

Adieu. Adieu.

LOUISE.

Comment? adieu.

ALEXIS.

Non, Louise, ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

LOUISE.

Ah! mon père.

SCÈNE XIII.

LOUISE, JEAN-LOUIS, LE GEOLIER.

LOUISE.

O ciel ! Monsieur, où va-t-il ?

LE GEOLIER.

Parler à ces messieurs.

LOUISE.

Monsieur, monsieur, ce ne seroit pas...

LE GEOLIER.

Ah, ce ne sera pas pour sitôt ; peut-être entre cinq et six heures : peut-être à sept heures.

LOUISE.

Ah, ciel !

JEAN-LOUIS.

Non, ma fille, il n'est pas possible : je vais trouver madame la duchesse ; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah, mon père ! elle l'a mis dans la peine ; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais... ô ciel ! Ah, que je suis malheureux ! Viens me rejoindre ; j'irai plus vite que toi. Et, puis... Non, je cours.

SCÈNE XIV.

LOUISE, LE GEOLIER.

LOUISE.

Monsieur, je me jette à vos genoux; je vous prie...

LE GEOLIER.

Cela n'est pas nécessaire. Que voulez-vous?

LOUISE.

Le roi passe au camp.

LE GEOLIER.

Eh bien?

LOUISE.

Monsieur, dites-moi, le roi en pareil cas... Ah! c'est une justice. Le roi peut-il faire justice ou grâce?

LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monsieur, si j'y allois, si je me mettois à ses pieds; si je lui disois que c'est moi qui suis la cause...

LE GEOLIER.

Eh bien, vous le pouvez, si on vous laisse approcher. Si cela ne sert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE.

Ah! Monsieur, si j'avois de l'argent!

LE GEOLIER.

Si vous vous adressez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'est pas cela que je voulois dire : c'est pour vous, Monsieur.

LE GEOLIER.

Ah ! pour moi.

LOUISE.

C'est pour vous remercier... c'est pour vous prier... Voici, Monsieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder jusqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder ! retarder !... Cela me paroît creux. Est-ce de l'or ?

LOUISE.

Ah ! que je suis malheureuse !

SCÈNE XV.

LE GEOLIER, *seul, examinant la croix d'or.*

Je ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez là ; mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin. (*S'apercevant que Louise est sortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur : ça fait plaisir.

SCÈNE XVI.

MONTAUCIEL, LE GEOLIER, BERTRAND.

MONTAUCIEL *tenant d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras ; de l'autre il tient Bertrand par le poignet.*

Eh, entrez donc. Est-ce que vous avez peur ? (*Au Geolier.*) Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc ? Et cette jeune fille ?

LE GEOLIER.

Elle est partie.

MONTAUCIEL.

Et lui ?

LE GEOLIER.

Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND.

Je vais aller avec Monsieur.

SCÈNE XVII.

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

Non, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis?

MONTAUCIEL.

Oui, oui, c'est lui : un soldat.

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est ici d'hier?

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin?

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu mettez-vous donc là, buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans connoître.

MONTAUCIEL.

Est-ce que je vous connois, moi? et ça ne m'em-

pêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah ! Monsieur, nous sommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL.

C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin qu'il faut chanter, cela dissipe. Allons, chantez.

Toujours chanter et toujours boire,
C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais, je ne sais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours : voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie ? Sarpebleu ! vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez donc. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes sont
Bons :
On ne voit que gens
Francs,
A leurs intérêts
Près.

Nous aimons la bonté,
L'exacte probité,
Dans les autres.
Faire le bien est si doux,
Pour ne rendre heureux que nous
Et les nôtres !

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre chanson est bonne à porter le diable en terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin, vive l'amour !
Amant et buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent de soupirs ;
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson, ça : chant ons ensemble.

BERTRAND.

Eh mais, et mon cousin ?...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

BERTRAND.

Ensemble !

MONTAUCIEL.

Oui, ensemble, c'est plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne sais pas votre chanson.

MONTAUCIEL.

Qui est-ce qui vous dit de chanter ma chanson? Dites la vôtre, et moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND.

Eh ! mais...

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez. (*Il verse un verre de vin, et boit.*) Buvez, et chantez.

DUO.

BERTRAND. { Tous les hommes, etc.
MONTAUCIEL. { Vive le vin, etc.

(*A la fin du duo, Bertrand s'enfuit, et Montauciel court après.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui, c'est ta faute ; oui, c'est ta faute : sitôt que tu l'as vu si fâché, que ne lui as-tu dit que cela n'étoit pas vrai.

JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire ?

LA TANTE.

Oui, mais ensuite, ensuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a seulement pas laissé commencer la chanson.

LA TANTE.

Eh bien, falloit toujours lui dire.

BERTRAND.

C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE.

La cause de sa mort. Ah, ciel ! peux-tu dire une pareille chose ? La cause de sa mort !

BERTRAND.

Oui, il est bien temps.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, grand misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié : est-ce que je pouvois quitter?

LA TANTE.

Ah! fusses-tu à sa place!

BERTRAND.

A sa place : ah! je n'aurois pas fait comme lui; je me serois bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah, ciel! ah! je le pleurerai, je le pleurerai toute ma vie; oui, toute ma vie... Quoi! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Eh, ma marraine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah! le voici.

LA TANTE.

Comme il est changé!

BERTRAND.

Comme il est triste!

SCÈNE II.

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE.

Ah! mon cher Alexis, je suis au désespoir...

ALEXIS.

Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'est nous, c'est moi qui suis la cause de tout ça.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'est-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez?

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'est un malheur. Où est Louise? Et pourquoi ton père n'est-il pas ici?

LA TANTE.

Ah, son père! son père! le voilà qu'il arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se frappoit la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir. Si on pouvoit te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la duchesse sait-elle cela?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'est pas au château.

BERTRAND.

Ah, au château! la belle noce qu'elle te préparoit!

ALEXIS.

Et Louise, l'avez-vous vue?

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne sait où elle est.

ALEXIS.

Quoi? personne.... quoi? personne n'est avec elle. Ah! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vue courir; je l'ai appelée, elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah! ma tante, consolez-la, ne la quittez pas; vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah, quel malheur!

ALEXIS.

Qu'elle soit votre nièce, je vous en prie : elle devoit l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Eh, comment a-t-elle pu consentir à ce cruel badinage ?

LA TANTE.

Elle ne le vouloit pas ; elle s'écrioit : Moi, à sa place, j'en mourrois. Mais madame la duchesse l'avoit ordonné ; et son père et moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Eh puis elle disoit comme ça : Il ne le croira pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'est vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'est bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez. Tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louise.... si Louise veut me voir encore, venez avec elle, et ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure... Ah, ciel!

JEANNETTE, *à Bertrand, à part.*

Est-ce que c'est pour aujourd'hui?

BERTRAND, *à part.*

On dit que c'est pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu ma tante, adieu Bertrand, adieu la jeune enfant. De qui est-elle fille?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi? cette petite fille que j'ai vue... Elle est bien grandie. Bien mes amitiés à ton père, je t'en prie. Adieu ma tante.

LA TANTE.

Adieu mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Tenez, voilà une plume et de l'encre : la plume est bonne, et voilà du papier blanc : il y en a pour six sols. Et qui est-ce qui me payera?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'est bon : je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi bien voilà Montauciel.

SCÈNE IV.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

Soit, me voilà prêt. Ah! ah, vous allez écrire; vous êtes bien heureux, vous savez écrire, vous. .. Ah, déluge! ah, mort! ah, sang! ah, que je suis un grand malheureux!

ALEXIS.

Qu'avez-vous?

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai? le diable, le diable, puisqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un misérable, d'un coquin, comme moi : brave homme d'ailleurs. Comment morbleu, il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade, si j'avois su lire. A la compagnie on est dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prison afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre; et d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah! malheureux! ah, coquin! ah, scélérat!

ALEXIS.

Eh bien, étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raison. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a fait ; car je suis déjà avancé : j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te,
Trompette, trompette !
B, l, a, n, c, b, e, c,
Blessé, trompette blessé.

Maudit l'infernal
Faiseur de grimoire,
Dont l'esprit fatal
Mit dans sa mémoire
Tout ce bacchanal.
Sans cette écriture,
Et sans la lecture,
Ne peut-on, morbleu,
Manger, rire et boire,
Marcher à la gloire,
Et courir au feu ?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez-vous étudier plus bas ?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrois pas : mais je m'en vais plus loin. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, sans vous déranger, s'entend, après que vous aurez fait votre affaire : pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture ? Il n'y en a là qu'une ; et je crois que je la sais bientôt : sans vous déranger cependant.

ALEXIS.

Avec plaisir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah, vous avez le temps.

ALEXIS, *écrit, et s'interrompt quelquefois.*

ARIETTE.

Il m'eut été si doux de t'embrasser
Avant l'instant que je vois s'avancer !
Ta présence eut mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppresser :
Mais je ne verrai pas tes larmes ;
Il m'est plus doux de m'en passer.

Parmi mes spectateurs, dans cette foule errante
Qui vient s'amuser du malheur,
Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur ;
Ton nom sera dans ma bouche mourante ;
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur !

Aime ton père, et que jamais reproche
A mon sujet ne sorte de ton sein.
Mais... mais... tu ne viens pas, et mon heure s'approche !
Si ton père en est cause, étoit-ce son dessein ?
Tu ne viens pas, et mon heure s'approche !
Il m'eût été si doux de t'embrasser,
Avant l'instant que je vois s'avancer !

MONTAUCIEL.

Camarade, vous qui savez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là.

ALEXIS, *regarde le papier, et le rend.*

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. Qu'est-ce que c'est qu'un blanc bec ? C'est vous qui en êtes un, sarpeguié; et je vous donnerai de mon poing par le visage.

(*Montauciel lui porte le poing sous le nez ; Alexis, se lève, lui donne un coup dans l'estomac : il tombe du coup à la renverse Le geolier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.*)

ALEXIS.

Les hommes sont bien terribles ; il y a de cruelles gens.

SCÈNE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que ça? Comment, vous vous battez? J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL.

Ah, morbleu, tu me le payeras. Montauciel un blanc bec : sacre, mort, un blanc bec!

LE GEOLIER.

Eh! pour quelle raison?

MONTAUCIEL.

Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec! un blanc bec! Morbleu, quand il sera hors d'ici! l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier?

LE GEOLIER.

Dans deux heures il va être fusillé.

MONTAUCIEL.

Ah! je ne m'en souvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Eh, comment votre querelle est-elle venue? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui, parce qu'il est savant: il sait lire et écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin là pendant toutes ses écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà, et l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit: Allez, vous n'êtes qu'un blanc bec; et il m'a jetté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL, *ramassant le papier.*

Eh bien, comment y a-t-il là?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là dessus, vous êtes un blanc bec?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c.

LE GEOLIER.

Blanc.

MONTAUCIEL.

B, e, c.

LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL.

Comment, il n'y a pas là, trompette blessé ?

LE GEOLIER.

Parbleu, non; il y a, vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Etoit-ce un coup de poing ?

LE GEOLIER.

Je n'en sais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Eh, voilà Courchemin.

SCÈNE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Eh, bonjour Courchemin.

COURCHEMIN.

Eh, bonjour, Crik, bon jour Montauciel : ouf. Ah, que j'ai besoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Eh d'où viens-tu comme ça ?

COURCHEMIN, *après avoir bu.*

En te remerciant... Je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu, j'ai vu... Sarpebleu, que j'ai chaud! (*Il s'essuie.*) j'ai vu une fille qui couroit à pied, en tenant ses souliers à la main. Ah ! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse-là : elle sautoit les fossés, elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers; elle avoit plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Eh, pourquoi es-tu venu ici ?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le roi est-il venu au camp ?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête, mort, ventre.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce donc que tu as ?

MONTAUCIEL.

Comment, le roi est venu au camp, et Montauciel n'y étoit pas ?

COURCHEMIN.

Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le roi est venu au camp, et Montauciel n'y étoit pas? Mille bombes! je n'ai pas vu le roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp?

MONTAUCIEL, *à part.*

Morbleu!

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille.

LE GEOLIER.

D'une fille?

MONTAUCIEL.

D'une fille? Dis donc, dis donc.

COURCHEMIN.

Attendez donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le roi passoit, et le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs; le roi s'arrête,
Le roi l'écoute; on ignoroit pourquoi.
Alors on a fait un silence,
Puis aussitôt un même cri s'elance,
Vive à jamais, vive, vive le roi!

On m'a conté qu'elle disoit : Ah, sire!
C'est mon amant, et s'il faut qu'il expire,

Que j'éprouve le même sort !
Mais non, qu'il vive, et commandez, oui, sire,
Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

Que suis-je, moi ? moins que rien sur la terre :
Trop foible, hélas, pour travailler aux champs,
Et mon amant pourroit aider mon père
Dans ses travaux, au déclin de ses ans.

De vieux soldats pleuroient, même des courtisans.
Le roi pourtant ne pleuroit pas : la grâce
Est accordée ; on ne sait ce que c'est.

MONTAUCIEL.

Ensuite ?

LE GEOLIER.

Eh bien ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit.

MONTAUCIEL.

Après ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit : au milieu de la place,
Le roi passoit, et le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file ; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs ; le roi s'arrête,
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi.
Alors on a fait un silence,
Puis tout-à-coup un même cri s'élance,
Vive à jamais, vive, vive le roi !

MONTAUCIEL.

Et le tambour battoit aux champs !

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyé en prison?

COURCHEMIN.

Bon, en prison : on croit que la grâce est accordée ; car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier?

COURCHEMIN.

Est-ce que je sais. Mais il y avoit là des seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont dit de tendre son tablier ; et ils lui ont jetté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !

COURCHEMIN.

Savez-vous ce qu'elle a fait ?

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jetté tout l'or, tout par terre : elle a dit que cela l'empêcheroit de marcher.

MONTAUCIEL.

C'étoit donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jeté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jeté cet or; tu nous en contes.

COURCHEMIN.

Et si c'étoit la grâce de ce déserteur que nous avons arrêté hier ?

MONTAUCIEL.

J'en serois charmé, j'en serois charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.

LE GEOLIER.

A cause de cette querelle ?

MONTAUCIEL.

Sans doute.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc, avec ta querelle : je t'en ferai une autre.

(*On entend des coups de tambour.*)

COURCHEMIN.

Qu'est-ce que j'entends ?

LE GEOLIER.

C'est l'appel : il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ALEXIS, *seul*, *entrant du côté opposé.*

ARIETTE.

On s'empresse, on me regarde;
J'ai vu s'avancer la garde :
Les malheureux n'ont point d'amis.
Je crains d'interroger ; juste ciel, je frémis !
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non,
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie
J'accourois,.... je courois à la mort !
De quels tourmens suis-je la proie !
Ai-je donc mérité mon sort ?

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non,
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

SCÈNE VIII.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL, *entrant, une bouteille à la main.*

Ah! te voilà, te voilà: je te cherchois. C'est à présent qu'il faut du cœur.

ALEXIS.

Quoi, Montauciel?

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'est le cœur du soldat. J'ai cru que tu avois ta grâce : mais non.

ALEXIS.

On vient me chercher?

MONTAUCIEL.

Oui, bois cela.

ALEXIS.

Je te remercie. Ah, Louise!

MONTAUCIEL.

Tu sais bien cette querelle de tantôt? Eh bien, je te le pardonne, meurs en paix; c'est moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en supplie : ne me refuse pas. C'est le dernier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, et il boit.*

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! Un second, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALEXIS.

Puis-je compter sur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort et à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL.

C'est vrai : mais je sors aujourd'hui.

ALEXIS,

Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah ! les

voilà les chiens, les enragés, les... Morbleu, je crois que j'irois à sa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embrasse !

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon ! brave garçon ! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas.

SCÈNE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL, SOLDATS.

ALEXIS.

Vous venez me chercher... Si quelqu'un... Ciel ! c'est elle.

SCÈNE X.

ALEXIS, MONTAUCIEL, LOUISE, SOLDATS.

(*Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que :* Alexis, ta... *et tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siége, sur lequel elle reste sans connoissance.*)

ALEXIS.

Adieu, chère Louise, adieu !
Ma vie étoit à toi.... je la perds, vis heureuse;
C'est là, c'est là mon dernier vœu.
Que je te plains.... que ta peine est affreuse !
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour et de douleurs !
Ce seroit à tes pieds... Qu'un jour le ciel propice....
Je ne peux retenir mes pleurs.
(*Aux soldats.*)
Amis, terminez mon supplice,
Que je meure en soldat... Abandonnons ce lieu.

Adieu, chère Louise, adieu ;
Adieu, chère Louise, adieu.

SCÈNE XI.

LOUISE, *seule, revenant à elle par degrés.*

AIR.

Où suis-je ? ô ciel ! j'ai les pieds nus,
Qui m'a mise en ce lieu ? pourquoi m'ont-ils quittée ?

Et ces soldats, que sont-ils devenus?
Mon cœur.... Ah, ciel! que je suis agitée!
Le roi l'a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me soutenir!
Oui, sa grâce est accordée;
Mais..... je n'ai plus nulle idée:
Arrêtez, arrêtez donc....
Mais, c'étoit ici sa prison;
Je me rappelle ses accents:
Il me parloit.... quel bruit j'entends!

(*On entend derrière le théâtre un cri de* Vive le roi! *Louise voit dans son sein le papier sur lequel est écrit qu'Alexis a sa grâce.*)

Ce papier! Dieux! il n'est plus temps!

(*Elle sort du côté opposé à l'entrée de la Tante et de Jean-Louis.*)

SCÈNE XII.

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

Louise, Louise, il a sa grâce!

JEAN-LOUIS.

Il a sa grâce, il a sa grâce!
Ah, ma fille, il a sa grâce.
(*Ils s'embrassent, et sautent de joie.*)

SCÈNE XIII.

Le théâtre change ; il représente une place publique. On voit des soldats sous les armes. Alexis est au milieu d'un groupe de personnes qu'il désire de séparer. Il est soutenu par deux soldats ; et faisant pour marcher des efforts inutiles, il dit :

ALEXIS, SOLDATS.

ARIETTE.

Hélas ! n'arrêtez pas
Mes pas ;
Courez, courez, elle étoit expirante !
J'ai laissé Louise mourante.
Hélas ! n'arrêtez pas
Mes pas.

(*Cependant le tambour bat, et les troupes défilent dans le fond du théâtre. Le peuple crie :* Vive le roi !)

SCÈNE XIV.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

Mon ami, que je t'embrasse !

LA TANTE.

Mon neveu, que je t'embrasse !

ALEXIS.

Hélas ! n'arrêtez pas
Mes pas ;
Courez, elle étoit expirante !

ENSEMBLE.

La voici, la voici !

SCÈNE XV.

LOUISE, ALEXIS, BERTRAND, MONTAUCIEL, JEANNETTE, LA TANTE, PEUPLE, SOLDATS.

ALEXIS.

Ah! Louise !

LOUISE.

Alexis.

(*Ils se tiennent embrassés ; on les soutient.*)

CHŒUR.

Oubliez jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour vous :
Quel bonheur ! il a sa grâce ;
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi !

BERTRAND.

Où sont-ils ? Rangez-vous,
Laissez-nous.
(*Il embrasse Alexis.*)

MONTAUCIEL.

Où sont-ils ? Rangez-vous

Laissez-nous.

(*Il embrasse Alexis.*)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,
Si j'ai fait tous vos malheurs
Je n'oublirai de ma vie
Combien j'ai causé de pleurs.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

JEAN-LOUIS.

Ma fille étoit trop chérie,
Et nous faisions ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie
Sont bien dus à ton bonheur.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

ALEXIS, *à Louise.*

Qu'ai-je besoin de la vie,
Si ce n'est pour ton bonheur?

LOUISE, *à Alexis.*

Hélas! j'étois si chérie,
Et je faisois ton malheur.

MONTAUCIEL, *à Alexis.*

Et ta maîtresse! et la vie!
Et tu soutiens ton bonheur!
Ami, je te porte envie,
On ne peut avoir plus de cœur.

CHŒUR.

Oubliez, etc.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour nous ;
L'amour a fait { ta / ma } disgrâce,
Il n'en sera que plus doux.

CHŒUR.

Quel bonheur ! il a sa grâce ;
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi !

FIN DU DÉSERTEUR.

2

LES FEMMES VENGÉES,

OU

LES FEINTES INFIDÉLITÉS,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de PHILIDOR.

Représenté pour la première fois le 20 mars 1775.

PERSONNAGES.

M. RISS, peintre.
Madame RISS.
LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE.
M. LEK, lieutenant de bailli.
Madame LEK.

La scène est à Reims, chez M. Riss.

Le théâtre est divisé en trois parties.

LES FEMMES VENGÉES,

OPÉRA COMIQUE.

SCÈNE I.

MADAME RISS, *seule.*

ARIETTE.

FEMMES charmantes, qui prenez
Vos devoirs, vos devoirs pour guides,
Venez :
Apprenez,
Retenez
Comme il faut punir des perfides.
De la douceur,
Un air flatteur,
Jamais d'humeur,
Jamais d'aigreur.
C'est trop d'honneur
Pour de tels gens ;
Mais, avec ruse,
On les abuse,
Et l'on s'amuse
A leurs dépens.

Femmes charmantes, etc.

Digitized by Google

SCÈNE II.

MADAME RISS, LA PRÉSIDENTE.

MADAME RISS.

AH, madame la présidente !

LA PRÉSIDENTE.

Bonjour, madame Riss : voici la lieutenante
Qui me suit ; vous m'avez fait prier de venir.

MADAME RISS.

Oui, je veux vous entretenir
Sur un fait qui, sans doute, a lieu de vous surprendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais comment pourrez-vous à l'instant me l'apprendre,
Si la lieutenante est ici ?

MADAME RISS.

Elle est en cette affaire intéressée aussi.

SCÈNE III.

MAD. RISS, MAD. LEK, LA PRÉSIDENTE.

MADAME LEK.

BONJOUR, ma chère amie.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! je suis la servante
De madame la lieutenante.

MADAME LEK.

La lieutenante! eh! Madame, bonjour;
Avouez, qu'en disant ainsi la lieutenante,
Vous voulez m'obliger à vous dire à mon tour:
Je suis la très humble servante
De madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Madame.

MADAME LEK.

Tenez, soit égards, soit devoir,
On ne rend des honneurs que pour en recevoir.
Jusqu'à présent, peu faite à ce ton des provinces,
Je veux de la franchise, et non pas du respect;
Je suis madame Lek, femme de M. Lek,
Modeste possesseur de trois charges très minces,
Lieutenant d'un bailli, de plus, garde-marteau,
Et jadis assesseur, et pilier de barreau.
Je crois, qu'on ne doit pas être orgueilleuse et fière
Pour des places qui n'ont qu'un médiocre prix.
Hélas, si vous saviez comme on rit à Paris
De tout cela!

LA PRÉSIDENTE.

Madame, en aucune manière...

MADAME RISS.

Ecoutez, s'il vous plaît; je n'aurois pas le temps
De vous révéler le mystère
Qui de votre présence exige ces instants.

MADAME LEK.

J'ai tort.

LA PRÉSIDENTE.

Non, pardonnez.

MADAME LEK.

Oui, j'aurois dû me taire.

MADAME RISS.

Vous l'auriez dû certainement.
Allons, embrassez-vous aussi sincèrement
Que deux femmes peuvent le faire.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! moi, c'est de bon cœur.

MADAME LEK.

Et moi de même.

MADAME RISS.

Ici
Je vous prie à souper, Mesdames, aujourd'hui,
A moins que vous n'ayez quelques autres affaires.

MADAME LEK.

Non, je suis veuve.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi, je serai veuve aussi :
Monsieur le président est allé dans ses terres.

MADAME LEK.

Eh! dites à sa vigne.

MADAME RISS.

Encor?

MADAME LEK.

Je me tairai.

Mais c'est que...

MADAME RISS.

Mais, paix donc.

MADAME LEK.

Eh bien, je vous dirai
Que mon mari, forcé d'aller à la campagne
Pour des coupes de bois, avoit beaucoup d'humeur
D'abandonner ce soir sa très chère compagne.

MADAME RISS.

De l'humeur!

MADAME LEK.

Eh! mais, oui. Pourquoi cet air moqueur?

LA PRÉSIDENTE.

Madame, ouvrez-nous votre cœur,
Si vous jugez que nous en soyons dignes.

MADAME RISS.

Monsieur le président est allé dans ses vignes?

LA PRÉSIDENTE.

Oui.

MADAME RISS.

Monsieur Lek absent pour des coupes de bois?

MADAME LEK.

Oui, sans doute.

LA PRÉSIDENTE.

En partant il m'a dit plusieurs fois
Que nous n'aurions que demain sa présence.

MADAME LEK.

Que j'avois cette nuit à pleurer son absence.

MADAME RISS.

ARIETTE.

Ah! pauvres femmes que nous sommes,
Que nous sommes
Dupes des hommes!
Ils ne sont tous que des ingrats,
Que des traîtres, des scélérats.
Si la candeur, si la franchise,
Si la pudeur en nous transmise,
Des femmes n'étoient les vertus,
Sur la terre il n'en seroit plus;
On n'en verroit plus.

Ah! pauvres femmes, etc.

LA PRÉSIDENTE.

A quel propos?...

MADAME LEK.

Pourquoi?...

LA PRÉSIDENTE.

Seroit-ce nos époux
Qui sont ingrats?

MADAME RISS.

Où pensez-vous
Qu'ils espèrent souper?

LA PRÉSIDENTE.

Madame, je l'ignore.

MADAME LEK.

Où donc?

MADAME RISS.

Mais, devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlez.

MADAME RISS.

Eh! mais, encore?

MADAME LEK.

Dites-nous vite.

MADAME RISS.

Eh bien, ici, ce soir.

MADAME LEK.

Ici!

LA PRÉSIDENTE.

Ici souper! non, non, votre époux est parti :
Il doit aller coucher à la ville prochaine.

MADAME RISS.

Qu'importe?

MADAME LEK.

Quoi, vous seule! et sans votre mari!

MADAME RISS.

Sans doute; écoutez bien : depuis une semaine,
D'un air mystérieux, monsieur Lek m'assuroit
Que le cher président m'aimoit à la folie;

Et le cher président, d'autre part me juroit,
Que votre monsieur Lek me trouvoit fort jolie.
Madame, vous, qui de la vanité
Ne souffrez pas l'excès avec impunité,
Souffrez-moi celle-ci; j'étois, j'étois charmée
De me voir, tout d'un coup, si tendrement aimée
Par deux hommes galans, dont les femmes n'ont pas
A rougir de manquer de jeunesse et d'appas.
Hier ils sont venus; Mesdames, je vous passe
Des discours, des propos d'assez mauvaise grâce:
Monsieur le président, grave, quoiqu'amoureux,
En termes clairs et nets, m'a déclaré ses feux.
Pendant qu'il débitoit les phrases les plus fades,
Monsieur Lek, tout en feu, me lançoit des œillades;
Il me prenoit le bras, il me serroit la main:
Votre mari, Madame, est un peu libertin,
Un peu libre de geste, il s'émancipe, il tranche;
Et votre président baisoit mes nœuds de manche
Respectueusement, et se croyoit heureux.
La gaîté, malgré moi, s'emparoit de mes yeux.
Cet amour en commun me sembloit si risible,
Qu'en les considérant, il m'étoit impossible
D'opposer l'air sévère à leur empressement;
Mais il falloit un terme à cet amusement.
Je détournai la tête, et baissant la prunelle,
Je jouai le recueillement.
Sourire à l'un... à l'autre, un regard languissant;
Et je dis: Oui, messieurs, votre flamme est si belle
Qu'on ne peut résister à son aveu charmant:

Et, si vous m'assurez un parfait dévouement,
Si vous me faites la promesse
D'observer avec moi la plus grande sagesse,
Je vous donne à souper demain au soir, ici;
J'entendrai vos raisons. Sachez que mon mari
Part demain; pour deux jours le volage me quitte.
—Ah! Madame, —ah! Madame! —eh! oui, oui, partez vite:
Sortez tout doucement, je crains que des jaloux,
Par des rapprorts malins, n'effrayent mon époux.
Demain, je vous attends, vous viendrez sur la brune.
Ils sont sortis, ravis de leur bonne fortune,
Et c'est ce soir ici qu'ils viennent; à mon tour,
Je veux savoir de vous, ce que de leur amour
Vous voulez que je fasse.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'est épouvantable!

MADAME LEK.

A-t-on jamais parlé d'un procédé semblable

LA PRÉSIDENTE.

L'infidèle!

MADAME LEK.

Le traître! ah! je le surprendrai.

LA PRÉSIDENTE.

Si vous le permettez, Madame, je viendrai
Lui demander ici le sujet qui l'amène,
Et lui dire...

MADAME LEK.

Pour moi, je veux faire une scène

Qui le fasse rougir de son indignité.

LA PRÉSIDENTE.

Moi, je veux publier son infidélité.

MADAME RISS.

Non, rien de tout cela ; si vous voulez m'en croire,
Ne faisons rien qui puisse offenser notre gloire.
Ici, dans une ville, avide de caquets,
Ne donnons point matière aux propos indiscrets :
C'est un point délicat que l'honneur d'une femme,
Et peut-être sur moi retomberoit le blâme.
Ecoutez.

LA PRÉSIDENTE.

Dites.

MADAME LEK.

Oui, parlez.

MADAME RISS.

J'ai tout conté
A mon époux.

MADAME LEK.

A lui !

LA PRÉSIDENTE.

Quelle témérité !

MADAME LEK.

Quoi! ne craignez-vous pas qu'entr'eux il n'en résulte?

MADAME RISS.

Rien. Un peintre, Madame, un artiste profond
Voit tout ce qu'il doit voir ; et peu jurisconsulte,

Il méprise la forme, et ne voit que le fond.
Nous rions entre nous de ces propos frivoles ;
Mais le temps presse, abrégeons les paroles.
Ils viendront, j'y serai ; mon époux surviendra,
Je les ferai cacher dans ce cabinet-là.
Chez vous, j'irai vous prendre. Alors tous quatre à table,
En ce lieu nous ferons un repas délectable ;
Ce n'est pas tout encore, et seules tour-à-tour,
Avec mon tendre époux vous parlerez d'amour ;
Tour-à-tour avec lui restez en tête-à-tête,
Vous feindrez par degrés d'en être la conquête,
Et vous leur donnerez le chagrin mérité,
En paroissant leur faire une infidélité :
Voilà le vrai chemin.

MADAME LEK.

Oui, laissons-nous conduire.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, vous avez raison, il est bien mieux d'en rire.

MADAME RISS.

Le jour finit, allez, moi j'irai vous chercher :
Et, Mesdames, surtout, craignez de vous fâcher.

TRIO.

MADAME LEK.

Qui l'auroit dit de mon époux ?
Je veux, je veux, dans mon courroux,
Je veux qu'il tombe à mes genoux.

Il bénissoit son mariage ;
Il se disoit fidèle et sage ;
Il me juroit d'être constant.

LA PRÉSIDENTE.

Qui l'auroit dit du président ?
Toujours prêchant, toujours disant
Que la foi dans le mariage
Du vrai bonheur est le seul gage.

MADAME RISS.

Consolez-vous,
Tous les époux,
Sont infidèles.
Ils traitent tous
Ces rendez-vous
De bagatelles.
Notre courroux
Leur paroît doux,
Et dans leurs ames,
Sans choix, sans goûts,
Ils aiment tous
Toutes les femmes.

MADAME LEK.

Il est plaisant
D'être constant
Quand on ne peut faire autrement.

LA PRÉSIDENTE.

Qui l'auroit dit du président,

Ce juge intègre et si prudent?
Qui l'auroit dit du président?

MADAME LEK.

Il me paroissoit si content;
Il me juroit d'être constant.

MADAME RISS.

Mais le jour tombe, allez-vous-en;
Ils vont venir, allez-vous-en.

MADAME LEK.

Allons-nous-en, allons-nous-en.

MADAME RISS.

Je les attends, je les attends.

LA PRÉSIDENTE, MADAME LEK.

Ah! je l'attends, ah! je l'attends.

SCÈNE IV.

MADAME RISS, *seule.*

AH! ah! Messieurs les doucereux,
Vous vous faites de nous de charmantes idées;
Il suffit que par vous nous soyons regardées,
Et nous répondons à vos vœux.
Mais la nuit vient, et la défense
D'une femme est dans ses yeux;

Un coup d'œil imposant, un regard sérieux,
Bien mieux que les discours, sait prévenir l'offense.
Ainsi, d'abord, ayons des flambeaux allumés,
Le teint paroît plus vif, les yeux plus animés :
Et l'effet enchanteur d'une douce lumière
Donne plus de brillant au jeu de la paupière.
Mais on a beau ne pas vouloir
Plaire à de certains personnages,
Et s'attirer certains hommages,
Il faut un coup d'œil au miroir.

ARIETTE.

Un petit coup d'œil au miroir
Donne plus d'éclat à nos charmes,
Et, quoique sûres de nos armes,
On est bien aise de savoir
Si rien n'affoiblit leur pouvoir;
Et, quoique sûres de nos armes,
Il faut, pour calmer nos alarmes,
Un petit coup d'œil au miroir.

On sonne..... doucement?.... Ah! c'est le président.
Plus fort?... Plus fort?... Ah! c'est le lieutenant.
Augmentons leur amour par leur impatience;
Aiguisons cependant les traits de la vengeance.

Un petit coup d'œil au miroir, etc.

SCÈNE V

MADAME RISS, LE PRÉSIDENT, M. LEK.

MADAME RISS.

MAIS, attendez, attendez donc.

LE PRÉSIDENT.

Ah, ma charmante!

M. LEK.

Ah, ma chère voisine!

MADAME RISS.

Finissez, ou point de pardon.
A vous avoir ici ce qui me détermine,
Est l'espoir de vous voir sages comme Caton.

M. LEK.

Ah, sages!

LE PRÉSIDENT.

C'est bien dit.

MADAME RISS.

Eh bien, finissez donc.
Avec moi vous soupez?

M. LEK.

Oui, nous soupons ensemble.

LE PRÉSIDENT.

Madame, je bénis le jour qui nous rassemble.

MADAME RISS.

Laissez donc, monsieur Lek; pour vous, cher président...

LE PRÉSIDENT.

Cher président!

MADAME RISS.

Je vous connois prudent.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon cœur, mon esprit, tout en moi vous adore;
Et le feu qui me brûle, en voyant vos beaux yeux,
Fait que...

MADAME RISS.

Finissez donc. Quoi, monsieur Lek, encore!
Mais que m'apportez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Un pâté merveilleux,
Admirable.

M. LEK.

Voici deux très bonnes bouteilles
D'un Champagne mousseux, qui feront des merveilles.

LE PRÉSIDENT.

Voici quelques biscuits, qu'un malheureux plaideur
M'a donnés : ils sont beaux;.... sentez la bonne odeur.

MADAME RISS.

Je vous crois. Je suis seule...

M. LEK.

Ah, tant mieux!

MADAME RISS.

Ma servante
Est chez sa tante.

LE PRÉSIDENT.

Et le valet?

MADAME RISS.

A suivi mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Le bonheur est complet.

M. LEK.

Ah! ah! votre mari!..... La bonne répartie
De notre président, sur le voyage heureux
Qu'il alloit faire.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, cette plaisanterie
Sur sa jument.

M. LEK.

Et vous, sur son front radieux.
Ah! contez.

LE PRÉSIDENT.

Non, contez.

M. LEK.

Non, non, contez vous-même.

LE PRÉSIDENT.

Il passoit.

M. LEK.

Nous passions.

LE PRÉSIDENT.

D'une surprise extrême
Nous paroissons saisis.

MADAME RISS.

Mais, Messieurs, commençons,
En mettant le couvert; et toutes ces raisons
Auront leur tour.

M. LEK.

C'est vrai; commençons.

LE PRÉSIDENT.

Commençons.

M. LEK.

Moi, j'ai soif

LE PRÉSIDENT.

Moi, j'ai faim.

MADAME RISS.

Galants comme vous êtes,
Vous voudrez bien m'aider, et, sans nulles façons,
Aller chercher les verres, les assiettes;
Ils sont dans cette chambre.

LE PRÉSIDENT.

Allons ensemble.

M. LEK.

Allons.
Un baiser, pour tout gage, au serviteur fidèle.

LE PRÉSIDENT.

Je ne veux pas ici vous laisser avec elle.

SCÈNE VI.

MADAME RISS, *seule.*

TANT qu'ils sont occupés, je crains peu leur tourment;
Mais, si mon mari tarde et suspend mon attente,
La conversation devient embarrassante,
Pour une femme seule et qui rit aisément.

SCÈNE VII.

MADAME RISS, LE PRÉSIDENT, M. LEK.

MADAME RISS.

POSEZ ici cela.

LE PRÉSIDENT, *aidant à mettre la nappe.*

Moi, j'apporte la nappe.
Mon cœur est si content de la félicité
De servir les beaux yeux de sa divinité !

M. LEK.

J'apporte la salade. Ah ! pourvu que j'attrape
Un baiser.

MADAME RISS.

Non, cessez, monsieur Lek, ou je frappe.
Je vais chercher le reste, et soupons.

M. LEK.

C'est bien dit.
Que vous avez, voisine, et de grâce et d'esprit!

LE PRÉSIDENT.

Quel plaisir nous aurons en ce réduit aimable!

MADAME RISS.

Voici pour commencer.

M. LEK.

Ah! mettons-nous à table.
Ici.

LE PRÉSIDENT.

Non, près de moi.

M. LEK.

Face à face... Entre nous.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. Là qu'à présent nous ferions de jaloux!
Si l'on savoit...

M. LEK.

On sonne.

LE PRÉSIDENT.

Eh! mais on sonne encore.

M. LEK.

Savez-vous qui, Madame?

MADAME RISS.

Je l'ignore.

LE PRÉSIDENT.

Et si votre mari revenoit sur ses pas?

MADAME RISS.

Non, non.

M. LEK.

Mais, par hasard...

MADAME RISS.

Si c'est lui, dans ce cas,
Je vous ferois cacher dans la chambre prochaine;
Mais il est hors d'ici pour toute la semaine.

M. LEK

La semaine! Ah, son cœur ne m'échappera pas!

SCÈNE VIII.

M. LEK, LE PRÉSIDENT.

DUO.

M. LEK.

Ah! quel plaisir d'être à table,
Entre Bacchus et l'Amour,
Auprès d'une femme aimable
Qui promet un tendre retour!
Ah! quel repas, quel repas délectable
Nous prépare un si beau jour!

LE PRÉSIDENT.

C'est moi qu'elle aime.

M. LEK.

Non, c'est moi.

LE PRÉSIDENT.

Non, c'est moi.

M. LEK.

Un coup d'œil m'a promis sa foi.
Non, c'est moi-même.

LE PRÉSIDENT.

Non, c'est moi.

Mr LEK.

Ah ! si vous aviez vu le coup d'œil ravissant !

LE PRÉSIDENT

Ah ! si vous aviez vu le regard languissant !

M. LEK.

Le souris caressant,
Le coup d'œil ravissant
Qu'elle lançoit en me quittant !

LE PRÉSIDENT.

Le coup d'œil ravissant
Que j'ai reçu d'elle en sortant !
C'est moi qu'elle aime.

M. LEK.

Non, c'est moi-même.
Mais, mais, qu'est-ce que j'entends.

LE PRÉSIDENT.

Mais, qu'est-ce que j'entends?

TRIO.

M. LEK.

Seroit-ce... oui, oui.

MADAME RISS, *arrivant.*

C'est mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Qui? son mari!
Ciel, son mari!

M. LEK.

Son mari!

MADAME RISS.

Vite, cachez-vous ici;
C'est mon mari.

M. LEK.

Votre mari?
Où donc?

LE PRÉSIDENT.

Où donc? où donc?

MADAME RISS.

Ici, ici.

M. LEK.

Ici!

LE PRÉSIDENT.

Ici, ici !

SCÈNE IX.

M. RISS, MADAME RISS; M. LEK, LE PRÉSIDENT, *dans le cabinet.*

M. RISS.

Ma femme, tu me dois de la reconnoissance.

MADAME RISS.

Ah ! beaucoup.

M. RISS.

Oui, sans doute ; en toute diligence,
J'ai mis, pour accourir, ma jument au galop ;
En trois heures, au plus : ma foi ce n'est pas trop.
L'homme que je cherchois n'est plus dans ce village.
Mais, qu'est-ce donc? tu fais un fort mauvais visage.

MADAME RISS.

Je n'ai rien.

LE PRÉSIDENT.

On entend.

M. RISS.

Paix, paix.

M. RISS.

Le couvert mis.
Trois couverts, grande chère ; un pâté de perdrix !
Avec qui soupois-tu ?

MADAME RISS.

J'ai prié...

M. RISS.

Qui ?

MADAME RISS.

Des dames.

LE PRÉSIDENT.

Elle aura de la peine à se tirer de là.

M. RISS.

Qui donc encore ?

MADAME RISS.

Eh bien, ce sont les femmes
Du président, de son ami...

M. LEK.

Cela
Est trouvé tout au mieux.

LE PRÉSIDENT.

La femme, en ses excuses,
A l'esprit si présent et si rempli de ruses...

M. LEK.

Paix donc !

MADAME RISS.

Que ne vas-tu les chercher ? tout est prêt.

M. LEK.

Par cette fente, il est visible...

MADAME RISS.

Ne badinez donc pas avec ce pistolet ;
Il me fait une peur terrible.

M. RISS.

L'un d'eux n'est pas chargé.

MADAME RISS.

Qu'est-ce que cela fait ?
On a vu des maris ainsi tuer leur femmes
En badinant.

M. RISS.

Va-t'en chercher ces dames.

LE PRÉSIDENT.

Que n'y va-t-il lui-même !

MADAME RISS.

Allez-y.

M. RISS.

Je suis las.
Il n'est rien, à présent, que pour toi je ne fasse,
Plutôt que de marcher

M. LEK.

Je le vois tout en face.

MADAME RISS.

J'y vais donc.

M. RISS.

Reviens vite et redouble le pas.

SCÈNE X.

M. RISS; LE PRÉSIDENT, M. LEK, *dans le cabinet.*

M. RISS.

Ah! grands dieux, quelle bonté d'ame!
Tu ne devines pas, ma femme,
Les services que tu me rends.
Tu me fais, en ce jour, les plaisirs les plus grands!
Je vais souper avec ce que j'adore.

M. LEK.

Ce qu'il adore! Entendez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Ah! j'entends, j'entends bien.

M. RISS.

Par bonheur, elle ignore
Que l'amour m'a soumis au pouvoir de ses coups.

LE PRÉSIDENT.

Il aime...

M. RISS.

Mettrai-je deux balles?
Oui.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc? qu'est-ce donc qu'il met?

M. LEK.

C'est qu'il charge son pistolet.

LE PRÉSIDENT.

Son pistolet !

M. RISS.

Elle n'a point d'égales
En France ; et mon amour est, comme elle, parfait.
Plus que Junon majestueuse....

M. LEK.

C'est votre femme.

LE PRÉSIDENT.

Non.

M. RISS.

Et plus tendre qu'Io....

LE PRÉSIDENT.

C'est la vôtre.

M. LEK.

Non, non.

M. RISS.

Plus vive que Sapho ;
Mais, par malheur, trop vertueuse.

LE PRÉSIDENT.

Oui, c'est ma femme.

M. RISS.

Ah ! si quelque voleur ;
Si plutôt un rival, trop assidu près d'elle,
Se préparoit à m'enlever son cœur,
Je lui ferois sauter à l'instant la cervelle.
J'entends du bruit, je crois.

LE PRÉSIDENT.

Mais s'il entroit ici.

M. LEK.

Non, non, j'ai pris la clef, et la voici.

M. RISS.

ARIETTE.

Dieu des amants,
C'est toi qui rends
Tous nos moments
Charmants.

Dans ce festin,
Par toi divin,
Enchaîne
De fleurs
Les cœurs
Que le plaisir entraîne.

Qu'en deux beaux yeux
Pleins de tes feux
Je puisse lire
Le bonheur
Que désire
Mon cœur.

Dieu des amants, etc.

Elles ne viennent pas... Je vais la voir ! Morbleu !
Dans le plaisir qui me transporte,
Je suis certain qu'en faisant feu,
D'un coup de pistolet je perce cette porte.

LE PRÉSIDENT.

Il va tirer.

M. LEK.

Que le diable l'emporte.

M. RISS.

Dieu des amants, etc.

LE PRÉSIDENT.

Nous serons là long-temps.

M. LEK.

J'entends, j'entends nos femmes.

SCÈNE XI.

M. RISS, MADAME RISS, LA PRÉSIDENTE, MADAME LEK; M. LEK, LE PRÉSIDENT *dans le cabinet.*

M. RISS.

AH, que je suis ravi ! Bonsoir, bonsoir, mesdames.

MADAME LEK.

Bonsoir !

M. RISS.

Je comptois peu sur le plaisir charmant
De souper avec vous.

LA PRÉSIDENTE.

Ni nous, certainement.

M. RISS.

Ah, souffrez que je vous embrasse ;
Et vous, chère voisine.

MADAME LEK.

.... Ah! c'est assez; de grâce.
Comme vous embrassez !

M. RISS.

Qui trouve ce moment
Doit en jouir sans doute avec ravissement.
Il faut quatre couverts. Que fait donc la servante?

MADAME RISS.

Elle est allée en ville, et reste chez sa tante.

M. RISS, *à madame Lek.*

Quel plaisir de passer trois heures avec vous !

LA PRÉSIDENTE.

Avec madame Lek ! Eh bien, entendez-vous ?

M. RISS.

Que les moments vont être doux !
Puisqu'ils s'écoulent près de vous
Et de l'aimable présidente.

M. LEK.

C'est peut-être la vôtre.

M. RISS.

A table mettons-nous.
Quel vin nous donnes-tu ?

MADAME RISS.

C'est du vin de l'année.

M. RISS.

Ma femme, du meilleur, en un repas si doux.

MADAME RISS.

Du meilleur ! mais c'est que...

M. RISS.

Tu parois consternée...
Ah ! voici la frayeur qui te prend... Apprenez
Qu'elle a peur des esprits.

MADAME RISS.

Oui, je ne suis point brave :
Dans tout réduit obscur mes sens sont étonnés,
Et je ne peux aller toute seule à la cave.

LA PRÉSIDENTE.

Madame, nous ferons ensemble le chemin.

M. RISS.

C'est qu'il faut traverser la cour et le jardin.

LA PRÉSIDENTE.

Soit.

M. LEK.

Eh ! que n'y va-t-il lui même !

LE PRÉSIDENT.

Le sot homme !

M. RISS.

Si je n'étois pas las....

M. LEK.

Cette raison m'assomme.

M. RISS.

Je vous épargnerois, mesdames, ce chagrin.

MADAME RISS.

Madame, en vérité, cela me désespère.
(*Elles prennent chacune un flambeau.*)

LA PRÉSIDENTE.

Madame, avec plaisir.

MADAME LEK.

Laissez donc la lumière.

LA PRÉSIDENTE.

C'est vrai; je l'oubliois.

MADAME RISS.

La lanterne suffit.

M. RISS.

Mesdames, pardonnez. Prends bien garde à l'esprit;
Regarde à tes côtés, par devant, par derrière.
Prends garde.

SCÈNE XII.

M. RISS, MADAME LEK; M. LEK, LE PRÉSIDENT, *dans le cabinet.*

M. RISS.

Ah, ma voisine!

MADAME LEK.

Ah, mon voisin!

M. RISS.

Hélas!

M. LEK.

Que va-t-il lui conter ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! moi je le devine.

MADAME LEK.

Vous me regardez bien !

M. RISS.

Ah ! ma chère voisine !
Comment ! vous ne m'entendez pas ?

MADAME LEK.

Non, je ne suis pas assez fine
Pour expliquer tous ces hélas.

M. RISS.

Nous sommes seuls.

M. LEK.

Que veut-il dire ?

LE PRÉSIDENT.

Il cherche à lui conter son douloureux martyre.

M. LEK.

Non, président, c'est qu'il veut rire.

(*On voit la présidente et madame Riss dans l'autre cabinet, écoutant et riant.*)

M. RISS.

Nous sommes seuls.

MADAME LEK.

Eh bien ?

M. RISS.

Eh bien!

MADAME RISS.

Je vois.

LA PRÉSIDENTE.

Paix, paix; pour moi, j'entends fort bien.

M. RISS.

Si vous m'aimiez autant que je vous aime!

MADAME LEK.

Qui? moi, monsieur? Quoi! vous m'aimez!

M. RISS.

Vous-même.
Je ne vous apprends rien, et mes regards cent fois
Vous ont appris que mon cœur sous vos lois
Attendoit son bonheur suprême.

MADAME LEK.

Ce discours, monsieur Riss, ne peut-il m'offenser?

M. LEK.

Elle a raison.

MADAME LEK.

Non que je craigne quelque chose;
Mais je vous prie en grâce de cesser;
Cessez, car je vois trop à quoi ceci m'expose.

M. RISS.

Eh! faites donc cesser les charmes de ces yeux,
Ce souris, ces lèvres de rose,
Cet incarnat voluptueux,
Où la fraîcheur de la santé repose,

Et qui, tel que l'aurore annonce dans les cieux
L'astre qui donne la lumière,
Semble préparer à mes feux,
Aux feux du tendre amour, leur brillante carrière.

MADAME LEK.

Je vous écoute, et cela n'est pas bien.

M. RISS.

Dieux! que ne suis-je beau comme je vous vois belle!

M. LEK.

Morbleu!

LE PRÉSIDENT.

Ceci n'est qu'une bagatelle.

M. LEK.

Je n'aime pas cet entretien.

M. RISS.

Vous soupirez!

MADAME LEK.

Un cœur trop tendre et trop facile,
Qui dans cet instant prêteroit
L'attention la plus docile
A vos discours, sans doute risqueroit
De se tromper, et s'en repentiroit.

M. RISS.

Non, jamais homme n'eut une ame,
Non, vous ne me connoissez pas,
Non, jamais homme n'eut une ame
Qui sût unir avec moins d'embarras
Le plus profond secret à la plus vive flamme.

Saisissons, saisissons ce moment plein d'appas
Pour commencer le cours de nos ardeurs fidelles.
Que le feu de l'amour lance ses étincelles
Sur la gaîté de ce repas.
Faisons la douce tentative
De tromper des regards jaloux et curieux,
De saisir cet instant où nous sommes nous deux,
Pour unir au moment le plus délicieux
De la tendresse la plus vive
Le plaisir de tromper l'un et l'autre convive.
Vous ne répondez rien?... Votre œil est incertain?

MADAME LEK.

Finissez, finissez; pourquoi prendre ma main?

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Lek, tendrement il lui serre la main.

M. RISS.

Non, vous la retirez en vain.

MADAME LEK.

Laissez-moi, je vais faire un tour dans le jardin.

M. RISS.

Je vous suis.

LE PRÉSIDENT.

Il la suit.

M. LEK.

Il la suit! quel outrage!
Je crois que dans l'instant, dans l'excès de ma rage...

SCÈNE XIII.

LE PRÉSIDENT, M. LEK, *sortant du cabinet.*

DUO.

LE PRÉSIDENT.

Où courez-vous ?
Vous êtes fou ; apaisez-vous :
Votre courroux ne sert à rien.
Arrêtez-vous, et c'est fort bien.
Vous êtes fou ; arrêtez-vous.
La porte, d'ailleurs, est fermée.

(*Pendant quelques ritournelles du morceau, le président emporte un biscuit.*)

M. LEK.

Ma femme, que j'ai tant aimée,
L'infidelle !
Son amour sembloit éternelle.
Je te serai toujours fidelle,
Me disoit-elle à chaque instant.
Et la perfide, en ce moment,
Ecoute le premier amant !

LE PRÉSIDENT.

Entendons-nous, entendons-nous.
Que fait-il ? Que recevez-vous
De lui, de cette femme aimée,
Que ce qu'il recevroit de vous ?

M. LEK.

Ah, si sa femme ! ah, si sa femme !

LE PRÉSIDENT.

Entendons-nous, entendons-nous.

M. LEK.

Ah, si sa femme ! ah, si sa femme !

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! voilà le bon parti :
N'en ayons pas le démenti ;
Suivons notre amoureuse trame.
Voilà, voilà le bon parti

M. LEK.

Oui, oui, voilà le bon parti.

LE PRÉSIDENT.

Mais, mais, ils vont rentrer ici ;
Retirons-nous.

(*Pendant la ritournelle du morceau, ils repassent dans le cabinet.*)

M. LEK.

Non, je ne le crois pas, pour moi, pour mon repos.
Sans doute ils n'ont tenu que les mêmes propos :
Ma femme jusqu'alors m'a toujours paru sage.

LE PRÉSIDENT.

Non, la dame est fragile, et nous pouvons, Monsieur,
Convenir que l'amour trouble aisément son cœur.

M. LEK.

Monsieur le président, vous avez l'avantage ;
Mais si c'étoit la vôtre ?...

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, s'il vous plaît :
Ma femme est demoiselle. elle a pour apanage
L'honneur de sa maison et le mien.

M. LEK.

Ah, j'enrage !
Il faut qu'il soit témoin d'un affront si complet.

SCÈNE XIV.

M. RISS, MADAME LEK; LE PRÉSIDENT, M. LEK, *dans un des cabinets ;* LA PRÉSIDENTE, MADAME RISS, *dans l'autre.*

QUATUOR.

M. RISS.

Quoi, vous pleurez ?

MADAME LEK.

Oui, oui, je pleure.

M. LEK.

Il est bien temps.

M. RISS.

Dans un quart d'heure
Nous allons rire à leurs dépens.

MADAME LEK.

Vous allez rire à mes dépens.

M. LEK.

Ils vont bien rire à nos dépens.

LE PRÉSIDENT.

A vos dépens.

MADAME LEK.

Ah, quel chagrin ! ah, quand j'y pense !

M. RISS.

Ayez un peu de confiance.

MADAME LEK.

Ciel ! qu'allez-vous dire de moi ?

M. RISS.

Que vous m'aimez de bonne foi.

MADAME LEK.

Vous me dites : Oui, je vous aime.

M. RISS.

Oui, sans doute, oui, je vous aime.

MADAME LEK.

Et dans l'instant, dans l'instant même,
Mon tendre cœur, mon traître cœur
Vous reconnoît pour son vainqueur.

M. RISS.

Et pour toujours mon tendre cœur
Vous reconnoît pour son vainqueur.

M. LEK.

Ils vont bien rire à nos dépens.

LE PRÉSIDENT.

A vos dépens.

(*Les femmes, dans le cabinet, éclatent de rire, et disent avec eux :* A leurs dépens, à leurs dépens.)

SCÈNE XV.

M. RISS, MADAME RISS, MADAME LEK, LA PRÉSIDENTE; M. LEK, LE PRÉSIDENT, *dans le cabinet.*

MADAME RISS.

Eh bien, avez-vous été sage ?

M. RISS.

Oui, si le sage doit profiter des instants,
Mesdames, nous avons, pendant votre voyage,
Très bien employé notre temps.

LE PRÉSIDENT.

I a raison.

MADAME RISS.

Voici du vin.

M. LEK.

J'enrage.

M. RISS.

Il faut dans un repas du pain et du vin frais ;
Vénus languit et meurt sans Bacchus et Cérès.

Mesdames, prenez place. Au milieu de la table
Mets d'abord ce pâté. Qui t'a donné cela?

LE PRÉSIDENT.

Eh oui! sans doute elle le lui dira!

M. RISS.

Qui donc?

MADAME RISS.

Eh! c'est quelqu'un.

M. RISS.

Ce quelqu'un est aimable.
Des truffes! ah! c'est bien, je les aime; Adonis
A mangé la première à la cour de Cypris.
Ma voisine, ôtez donc cette respectueuse;
Si vous n'étiez pas bien, je le pardonnerois:
De ces grands mantelets la coutume fâcheuse
Ne sert qu'à dérober des grâces, des attraits:
Et les mouchoirs, la gaze, la pelisse
Ne furent inventés que pour notre supplice.
Otez donc.

MADAME RISS.

Eh! pourquoi gêner?

MADAME LEK.

Très volontiers.

LA PRÉSIDENTE.

Les hommes en cela sont tous bien singuliers.

MADAME LEK.

Tenez, Monsieur.

LA PRÉSIDENTE.

Tenez.

M. RISS.

Donnez, que je les porte
Là dedans. Tu n'as pas la clef de cette porte?

MADAME RISS.

Non : posez-les ici, mettez sur ce coussin.

LE PRÉSIDENT *rompt le biscuit, et en présente à M. Lek.*

Nous serons là long-temps, mangez.

M. LEK.

Je n'ai pas faim.

M. RISS.

Ah! soupons! quel plaisir! Que voulez-vous, Madame?
A vous. Je n'irai pas commencer par ma femme.

LA PRÉSIDENTE.

A vous, Madame.

MADAME LEK.

A vous.

LA PRÉSIDENTE.

Madame, j'obéis.

M. RISS.

A toi, ma chère femme : ah! du moins un souris.
Mesdames, où sont donc allés vos deux maris?

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur le président séjourne à la campagne.

M. RISS.

Quelqu'amourette...

LA PRÉSIDENTE.

Oh non ! fidèle à sa compagne,
Elle seule à ses yeux paroît de quelque prix.

M. RISS.

Voudriez-vous cette aile de perdrix ?...
Pour monsieur Lek, c'est un bon homme.

M. LEK.

Un bon homme!

LE PRÉSIDENT.

Bon homme!

MADAME LEK.

Ah! si vous voulez, comme,
Comme cela.

M. RISS.

Buvons, buvons à leur santé.
Mais qu'as-tu ? Je te vois et rêveuse et chagrine.

LE PRÉSIDENT.

Elle ne peut cacher sa sensibilité.

M. RISS.

Je ne reconnois plus ta charmante gaîté.

MADAME RISS.

Depuis quelques instants j'ai mal à la poitrine.

M. RISS.

Tiens, pour te soulager, veux-tu de ce pâté?

La croûte m'en paroît très fine.
Madame, et vous ?

MADAME LEK.

Donnez.

M. RISS.

Du dessus, ma voisine?

M. LEK.

Il semble que le traître, enfonçant le poignard,
Se plaise à prolonger le coup qui m'assassine.
Il le payera tôt ou tard.

LE PRÉSIDENT.

C'est fort bien dit.

M. RISS.

Pour dissiper ma femme,
Disons quelque chanson qui ravisse son ame.

ARIETTE.

Quand Pâris, sur le mont Ida,
Jugea trois beautés immortelles,
Que de voluptés il goûta
A l'aspect enchanteur des charmes des trois belles !
Je suis plus fortuné que n'étoit ce berger ;
Car il ne fit que les juger,
Et je suis aimé d'elles.

LA PRÉSIDENTE.

Beaucoup.

LE PRÉSIDENT.

Beaucoup !

M. RISS.

A table, on n'en sauroit douter,
Partout ailleurs. C'est ma chère voisine ;
C'est vous, Madame, vous... qui voudrez bien chanter.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous entendu cette manière fine
Dont il sait la complimenter ?

M. LEK.

Monsieur le président, s'il vous plaît de vous taire.
Ces sots propos, qu'il vous plaît d'écouter,
N'ont pas besoin de commentaire.

M. RISS.

Un petit doigt de vin, pour vous y préparer.
(*Madame Lek prélude.*)

LE PRÉSIDENT.

C'est elle, il ne tiendra qu'à vous de l'admirer.

MADAME LEK.

ROMANCE.

Si jamais je fais un ami,
Je veux qu'il soit tendre et sincère ;
Qu'il ne m'aime point à demi :
A demi je ne veux pas plaire ;
Et, s'il obtient quelque retour,
Que, discret, il sache se taire :
Car je n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

Peu m'importe si près d'Iris
Il s'en va voltigeant sans cesse;
Si pour Lisette ou pour Cloris
Il va publiant sa tendresse,
Pourvu que ce soit un détour
Pour mieux cacher ce qu'il doit taire :
Car je n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

M. RISS.

A ces couplets que vous chantez si bien,
Madame, permettez que je joigne le mien.

Tous les pas d'un discret amant
Ne doivent laisser nulles traces;
Le secret est au sentiment
Ce que la pudeur est aux grâces.
Vénus fuit l'immortel séjour
Pour un berger qui sait se taire :
Car on n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

M. LEK.

Ah, maudit peintre!

MADAME RISS, *à part.*

Ah, c'est charmant!

MADAME LEK.

Votre couplet, Monsieur, me touche infiniment.

LE PRÉSIDENT.

Je le crois.

M. LEK.

Ouf !

M. RISS.

Buvons, si vous voulez m'en croire.

MADAME LEK.

Non, s'il vous plaît ; en me forçant de boire,
De toutes les façons vous me feriez, Monsieur,
Perdre l'esprit, ma raison et mon cœur.

M. LEK.

Est-elle assez impertinente ?
L'effrontée !

LE PRÉSIDENT.

Elle est imprudente.
Aussi madame Riss en a pris de l'humeur.

M. LEK.

Tant mieux, morbleu !

M. RISS.

La belle présidente
Nous dira quelque chose.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, certes ! d'un grand cœur.

ARIETTE.

De la coquette volage
Je n'imiterai jamais
L'inconstance et le langage,
Et les propos indiscrets.

Qu'un autre partage sa flamme;
Moi, mon sort est toujours d'aimer
L'objet qui règne dans mon ame;
C'est le seul qui doit m'enflammer.

De la coquette, etc.

MADAME LEK.

Je ne sais pas de qui vous prétendez parler,
Madame; mais ce partage de flamme,
Ce propos sur un cœur qui n'aime qu'à voler,
Semblent lancer sur moi les traits de l'épigramme.
Je ne peux le dissimuler.

M. RISS.

Pourquoi prendre cela pour vous, belle voisine?

MADAME LEK.

Ah! Monsieur, sans être bien fine,
J'ai vu très clairement que Madame, en chantant,
Cherchoit à me jeter un coup d'œil insultant.

M. RISS.

Contre ses yeux vous êtes trop en garde.
Moi, je suis assuré que, quand on vous regarde,
L'œil ne peut que lancer les plus tendres regards.

MADAME LEK.

Monsieur, connoissez mieux les nôtres;
De femme à femme, les trois quarts
Sont des insultes.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, les vôtres,
Madame.

M. RISS.

Eh, quoi! les injures en sont.
Peut-on avoir l'humeur ainsi contrariante?
Cette dispute me confond.

MADAME RISS.

Moi, j'approuve la présidente.

M. RISS.

Buvons plutôt. Ma femme, point de vin!
Il faut encor te remettre en chemin.
Tu devois apporter pour le moins trois bouteilles.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute.

M. RISS.

Vas-y vite, et qu'elles soient pareilles.
Tu regardes laquelle à présent marchera.
Mon peu d'attention, sans doute, surprendra,
Mesdames : je le sais; oui, c'est savoir peu vivre,
De vous laisser ce cruel embarras :
Mais je suis mort, et ne peux faire un pas.

M. LEK.

Mort! l'imposteur!

MADAME RISS.

Qui de vous deux viendra?

MADAME LEK.

Je resterai : Madame aime à marcher.

M. LEK.

Elle veut rester, la perfide!

LE PRÉSIDENT.

De ses propos pourquoi s'effaroucher ?

M. LEK.

Monsieur...

LA PRÉSIDENTE.

Votre remarque à l'instant me décide,
Madame, à demeurer. Que chacune ait son tour.

M. LEK.

Ah, plût au ciel !

LA PRÉSIDENTE.

C'est vous faire ma cour
Assez mal ; mais enfin...

MADAME LEK.

Grand dieu ! quelle foiblesse !
Avoir peur des esprits ! d'un corps aérien !

LA PRÉSIDENTE.

Tout le monde n'a pas cette délicatesse :
Madame Lek n'a peur de rien.

SCÈNE XVI.

LA PRÉSIDENTE, M. RISS ; LE PRÉSIDENT, M. LEK, *dans le cabinet.*

M. RISS.

Ah ! madame la présidente,
Vous êtes belle, mais méchante,

LA PRÉSIDENTE.

C'est que je ne saurois souffrir
Qu'une femme se donne, à table, le plaisir
De dire certains mots ; enfin qu'elle s'attache
A de certains propos qu'on ne doit pas tenir.

M. RISS.

On n'est pas, comme vous, d'une vertu sans tache.

LE PRÉSIDENT.

Il a raison : une vertu sans tache.

LA PRÉSIDENTE.

L'or et les diamants relèvent la beauté ;
Mais, de leur éclat emprunté,
Nous devons mépriser les attraits périssables.
Monsieur, la vertu seule a des charmes durables :
Voilà les ornements vraiment dignes de nous.

M. RISS.

Aucune femme aussi n'en montre autant que vous.

LE PRÉSIDENT.

Voilà ma femme : en vain il l'eût voulu séduire.

LA PRÉSIDENTE.

Un discours si flatteur seroit pour moi bien doux,
Si d'un malheureux sort je n'éprouvois l'empire.

M. RISS.

D'un sort ?

LE PRÉSIDENT.

D'un sort ?

LA PRÉSIDENTE.

D'un sort ; oui, monsieur Riss ; un sort
Est jeté sur mes jours, et me donne la mort.

M. RISS.

Un sort ! et quel est donc ce cruel maléfice
Dont vos jours fortunés redoutent la malice ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous l'avouerai-je ? O ciel, quels pénibles efforts !

M. LEK.

Quoi donc ?

LE PRÉSIDENT.

Je n'en sais rien.

LA PRÉSIDENTE.

Que je sens de remords !

M. RISS.

Parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Il est quelqu'un qui subjugue mon ame ;
Sa figure, son air, sa présence m'enflamme ;
Il me charme, il m'enchante, et mon cœur indiscret,
Malgré moi, dans mes yeux, dévoile mon secret :
Mon cher Riss, je vous prie, ayez soin de ma gloire.

M. RISS.

Madame, je ne puis vous croire,
Si vous ne me nommez ce mortel trop heureux,
Dont le mérite rare allume tant de feux.

LE PRÉSIDENT.

C'est moi.

LA PRÉSIDENTE.

Grands dieux ! à quel point de bassesse
Ce malheureux instant condamne ma foiblesse !

M. RISS.

Seroit-ce un choix honteux, madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah, plût au ciel
Que l'ascendant qui me surmonte,
Que mon perfide amour fût tel,
Que ma raison revînt à l'aspect de la honte
Qui suit un penchant criminel !

M. LEK.

Criminel !

LE PRÉSIDENT.

Criminel !

M. RISS.

Parlez avec franchise ;
Quel seroit donc enfin ce mortel dangereux ?

LA PRÉSIDENTE.

Il est... Il est devant mes yeux,
C'est toi.

M. RISS.

Moi !

M. LEK.

Lui !

LE PRÉSIDENT.

Lui ! Lui !

M. RISS.

Ciel ! quelle est ma surprise !
Vous m'étonnez, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! ton cœur me méprise.

LE PRÉSIDENT.

Dans ma fureur...

M. LEK.

Paix donc, écoutons.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, cruel !
C'est toi qui, dans mon sein, mis ce poison mortel,
C'est toi que je chéris, que j'aime, que j'adore ;
Tout ingrat, tout barbare....

M. RISS.

Un si beau choix m'honore.
Mais.....

LA PRÉSIDENTE.

Achève, réponds, seuls enfin dans ces lieux...
Tu ne m'écoutes pas, tu détournes les yeux ;
Et ton cœur, irrité de ma passion folle,
Refuse à mes soupirs une seule parole.
Vas, je sais expliquer cet embarras nouveau ;
Sur ton ressentiment ne mets point de bandeau :
C'est dans tes yeux distraits que je lis ta réponse.
Eh bien ! il faut mourir, donne-moi ce couteau ;
Qu'en ta présence ici dans mon cœur je l'enfonce ;
Dans ce cœur !... mais non, non, je tombe à tes genoux.

LE PRÉSIDENT.

Dieux, quel affront pour la magistrature !
Un peintre !

M. RISS.

Allons, madame, levez-vous :
Je suis touché des maux que votre cœur endure.

M. LEK.

Ceci, cher président, est de mauvais augure.

(*M. Riss, en relevant la présidente, lui baise la main.*)

LA PRÉSIDENTE.

Mais tu baises ma main, insolent ! d'où te vient
Cette témérité, dont le geste m'outrage ?
Ce n'est qu'à mon mari que ce droit appartient.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! quoique folle elle est sage.
Cela console.

LA PRÉSIDENTE.

Il te sied bien
D'abuser des aveux où mon amour m'engage :
Mais tu rougis, et tes regards baissés
Ne viennent jusqu'à moi qu'à travers de tes larmes.
Grand dieu, que tes pleurs ont de charmes !
Je me rends, mon cher Riss. Eh bien, en est-ce assez ?
Où vas-tu ?

M. RISS.

Je m'en vais au-devant de ces dames.

LA PRÉSIDENTE.

J'y vole ; tu m'entends, mes vœux sont exaucés.

LE PRÉSIDENT.

O la plus perfide des femmes !
Elles sont toutes des infâmes.

M. LEK.

Je ris... je ris du coup inattendu.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! mon cher Lek, je suis.... je suis perdu.

SCÈNE XVII.

LE PRÉSIDENT, M. LEK, *sortant du cabinet.*

LE PRÉSIDENT.

Oui, oui, je veux, dans ma fureur,
Percer son cœur.

M. LEK.

Où courez-vous ?
Vous êtes fou.

LE PRÉSIDENT.

Dans la fureur qui me transporte,
Je veux, je veux laver l'affront
Dont elle a fait rougir mon front.
L'infidelle !

M. LEK.

Eh ! non..
Ce pâté me paroît fort bon.

LE PRÉSIDENT.

Ah, grands dieux ! l'aurois-je pu croire ?
Pleine d'esprit et de raison ;
Fille d'une illustre maison ;
Si quelqu'un savoit cette histoire !

M. LEK.

Il faut, il faut qu'il soit sorcier;
La mienne, au moins, s'est fait prier.
Dans son verre voulez-vous boire ?
Buvons, buvons à sa santé.

LE PRÉSIDENT.

Quoi, monsieur, vous me plaisantez !
Je l'ai, je l'ai bien mérité.
L'infidelle !

M. LEK.

Entendons-nous, entendons-nous :
Que fait-il, que recevez-vous
Que ce qu'il recevroit de nous ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, oui, je veux, dans ma fureur,
Percer son cœur.

Ah ! mon ami, gardons le plus profond secret.

M. LEK.

Si quelqu'un, par hasard, se doutoit de ce fait,
Ma réputation seroit bien exposée.

LE PRÉSIDENT.

Et la mienne ! De tous nous serions la risée.

SCÈNE XVIII.

M. RISS, LA PRÉSIDENTE; LE PRÉSIDENT, M. LEK, *dans le cabinet.*

M. LEK.

Les voici.

M. RISS.

Pourquoi donc me fuyez-vous?

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi!
Ces dames nous ont vus. Ah! je me meurs d'effroi,
Et mes genoux tremblans me soutiennent à peine.

M. RISS.

Madame, votre crainte est vaine,
Elles étoient trop loin de moi.

LA PRÉSIDENTE.

Me seras-tu toujours fidèle?

M. RISS.

Tu n'en pourras jamais douter.

LE PRÉSIDENT.

Il la tutoie! Un peintre!

LA PRÉSIDENTE.

Elles vont tout conter;
Demain partout ce sera la nouvelle.

M. LEK.

Sommes-nous assez malheureux!

LE PRÉSIDENT.

Si le secret encor n'étoit qu'entre nous deux ;
Mais il le sait, le traître !

M. RISS.

Ah ! ah ! quelle merveille !
Qui diable a donc mis là cette bouteille ?
C'est du vin blanc, buvons...
(*Il le goûte.*)
Du Champagne excellent...
Bois, mon cher cœur.

LE PRÉSIDENT.

Mon cœur ! un barbouilleur de toile,
A la femme d'un président !

M. LEK.

On ne sauroit éviter son étoile ;
Et notre rendez-vous a fait notre accident.

LA PRÉSIDENTE.

Ciel ! j'entends parler votre femme !
Avec madame Lek elle a quelques débats.

M. RISS.

Elles parlent très haut.

SCÈNE XIX.

M. RISS, MADAME RISS, MADAME LEK, LA PRÉSIDENTE; M. LEK, LE PRÉSIDENT, *dans le cabinet*

MADAME LEK.

Si vous avez, Madame,
Quelques ménagements, moi je n'en aurai pas.
(*A la présidente.*)
Madame, vous êtes charmante :
Vous ne tenez jamais de propos indiscret ;
Mais vous avez tenu, dans le petit bosquet,
Parfaitement le rang de présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous donc dire avec votre bosquet ?
D'ici je ne suis pas sortie.

M. RISS.

Ah ! Madame, par moi vous serez démentie,
Madame a toujours resté là.

MADAME LEK.

Ah ! Monsieur, vous devez vous taire sur cela :
Traître, demain partout j'en dirai la nouvelle.

LE PRÉSIDENT.

Si votre femme parle, on pourra parler d'elle.

LA PRÉSIDENTE, *à M. Riss.*

Madame doit savoir...

MADAME RISS.

Oui, Madame, je sais...
Je sais que c'est à moi de vous céder la place.

MADAME LEK.

Pouvez-vous donc avoir l'audace
De regarder, de regarder en face
Madame Riss, qu'ici vous offensez?

LE PRÉSIDENT.

Est-elle assez hardie?

LA PRÉSIDENTE.

Un tel propos me blesse
Madame, et je m'en vais.

MADAME RISS.

Vous êtes la maîtresse.

LA PRÉSIDENEE.

Et si madame Lek veut bien m'accompagner...

MADAME LEK.

Quoique je doive y répugner,
Je le veux bien. La nuit couvre les rues,
Personne ne nous aura vues
Ensemble.

LE PRÉSIDENT.

L'effrontée!

M. RISS.

Ah! Madame, ma main

Assurera vos pas pendant votre chemin ;
Permettez-moi de vous servir de guide.
Ma femme, je te jure....

MADAME RISS.

Ah ! taisez-vous, perfide !

M. LEK.

Ils s'en vont tous les trois.

LE PRÉSIDENT.

Nous serons seuls enfin.

SCÈNE XX.

LE PRÉSIDENT, M. LEK, MADAME RISS.

TRIO.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! madame, ah ! madame, à vos pieds je me jette ;
J'embrasse vos genoux.

M. LEK.

Si vous saviez ce qu'en cachette
Les traîtres ont fait contre nous.
Ah ! j'embrasse vos genoux.

MADAME RISS.

Vous êtes tous les deux fous.

LE PRÉSIDENT.

Le traître, le perfide ! ah ! vous savez l'offense.

MADAME RISS.

Eh bien ! oui, je sais l'offense.

LE PRÉSIDENT.

Ayons recours à la vengeance.

MADAME RISS.

Mais, enfin, quelle vengeance?
Et de moi qu'exigez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Vengez-nous, aimez-nous, aimez-nous.

M. LEK.

Ah ! vengez-vous, aimez-nous.

(*Pendant que les deux hommes sont aux genoux de madame Riss, les deux autres femmes, qui avoient feint de partir avec M. Riss, rentrent, et les surprennent dans cette position.*)

SCÈNE XXI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. RISS, MADAME RISS, M. LEK, MADAME LEK.

SEXTUOR.

M. RISS.

AH ! ah ! je vous surprends là.

LE PRÉSIDENT, M. LEK.

Ah ! traîtresses, vous voilà,
Vous nous avez fait outrage.

LA PRÉSIDENTE, MADAME LEK.

Ah ! perfides, vous voilà,
Et vous nous faites outrage.

MADAME RISS.

Ah ! que diront-ils à cela ?

(*Madame Riss éclate de rire, ainsi que les deux autres femmes, et M. Riss.*)

M. LEK, LE PRÉSIDENT.

Moi-même j'en fus témoin ;
Ah ! nous revenons de loin.

M. RISS.

Désirant me faire outrage,
Oui, oui, c'étoit un badinage ;
Mais vous ne badiniez pas.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! c'étoit un badinage.

M. RISS.

Demandez pardon bien vite,
A des femmes de mérite
Dont vous devez baiser les pas ;
Car vous ne badiniez pas.

M. LEK, LE PRÉSIDENT.

Ce n'étoit qu'un badinage.
Ah ! monsieur, en vérité,
Ce n'étoit qu'une gaîté :
Nous vous demandons pardon.

LA PRÉSIDENTE, MADAME LEK.

Non, non, point de pardon.

M. RISS.

Accordez-leur le pardon,
Ceci les rendra plus sages.
Nous pardonnons nos outrages,
Et leur folle intention.

MADAME RISS.

Accordez-leur le pardon,
Ceci les rendra plus sages.
Je pardonne mon outrage,
Et leur folle intention.

LE PRÉSIDENT, M. LEK.

Ceci nous rendra plus sages :
Pardonnez ce badinage ;
C'est pour nous une leçon.
Ma femme, je serai plus sage.

LA PRÉSIDENTE, MADAME LEK.

Eh bien, oui, nous vous l'accordons ;
Mais, si vous n'êtes pas sages,
Il n'est plus aucun pardon.
Nous vengerons notre outrage,
Et, de toute autre façon ;
Il n'est plus de pardon.

M. RISS, MADAME RISS.

Ah ! pardon, ah ! pardon ;
Qu'il ne soit plus de pardon.

LE PRÉSIDENT, M. LEK.

Eh bien, soit, plus de pardon,
Plus de pardon.

ENSEMBLE.

Plus de pardon.

M. LEK.

Mais sortons de ce lieu; sa présence rappelle
Le souvenir amer d'une juste querelle.

M. RISS.

C'est bien dit.

LA PRÉSIDENTE.

Et chez moi passons pour y souper.

MADAME RISS.

A mes chers amoureux permettez-vous d'en être?

LA PRÉSIDENTE.

De venir avec nous chacun d'eux est le maître,
Si leurs femmes encor peuvent les occuper.

M. LEK.

Je vous pardonne tout, si j'ose vous tromper.

(*Alors M. Riss prend sous le bras Madame Lek et la presidente; madame Riss prend de même M. Lek et le président; ils font comme s'ils sortoient de la scène, pendant la ritournelle du vaudeville, et reviennent le chanter.*)

VAUDEVILLE.

M. RISS.

Ne donnons jamais à nos femmes
De vrais motifs pour se venger ;
Le ciel a placé dans leurs ames
Assez de penchant pour changer.
Quelque peu de coquetterie
Peut les rendre volages ; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

MADAME LEK.

Mon époux est froid et sauvage,
Il se pique souvent de rien ;
Il se croit un grand personnage,
Et ce qu'il fait est toujours bien.
Sa petite philosophie
Pourroit souvent me fâcher ; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

LA PRÉSIDENTE.

Être toujours, dans son ménage,
En même temps froid et jaloux,
Un vrai Caton pour le langage,
C'est le portrait de mon époux.
De sa galante perfidie
Je pourrois bien me venger ; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

LE PRÉSIDENT.

Ma femme est tant soit peu coquette :
Un miroir n'est pas fait pour rien ;
Un monsieur vient à sa toilette :
Madame, que vous êtes bien ! .
Elle permet quelque folie :
Cela pourroit me fâcher ; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

MADAME RISS.

Pour peindre une femme très belle,
Mon mari fait venir chez lui,
Afin de servir de modèle,
Le tendron le plus accompli.
Un jour la fillette jolie
Avec monsieur babilloit ; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

Diversité, c'est la devise
Des jeux que nous vous présentons ;
Votre bonté nous autorise
A chanter sur différents tons.
Celui de cette comédie
A sans doute des défauts ; mais,
Mais, messieurs, à cette folie,
Ne regardez pas de trop près.

FIN DES FEMMES VENGÉES.

3

FELIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES ;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de MONSIGNY.

Représentée pour la première fois le 24 novembre 1777.

PERSONNAGES.

FÉLIX, l'enfant trouvé.
MORIN, fermier.
MORINVILLE, fils de Morin, et militaire.
LA MORINIÈRE, procureur, fils de Morin.
SAINT-MORIN, fils de Morin, jeune homme qui se dispose à être abbé.
THÉRÈSE, fille de Morin.
M. DE VERSAC, amant de Thérèse.
M. DE GOURVILLE.
MARGUERITE, servante.
LA NOURRICE.
UN TABELLION.
CHASSEURS.
PAYSANS, PAYSANNES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme ; il y a sur un des côtés, dans le fond, un lit dont les rideaux sont tirés : il y a une lampe qui brûle.

FÉLIX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FÉLIX, *seul.*

ARIETTE.

NON, je ne serai point ingrat,
Non, dût-il m'en coûter la vie!
Eh bien, je me ferai soldat,
Depuis long-temps j'en ai l'envie.

Sans lui je n'existerois pas....
Enfant abandonné de la nature entière....
C'est lui qui me prit dans ses bras,
Qui me porta dans sa chaumière,
Qui conduisit mes premiers pas.
Sans lui verrois-je la lumière?
Sans lui je n'existerois pas.

Et je séduirois sa fille !
Je troublerois sa famille !
Dans le sein de ce vieillard
J'enfoncerois le poignard !

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat ;
Eh bien ! je me ferai soldat,
Depuis long-temps j'en ai l'envie.

Mais là quitter ! ma douce amie !....

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat ;
Eh bien ! je me ferai soldat,
Depuis long-temps j'en ai l'envie.

SCÈNE II.

FÉLIX, THÉRÈSE.

(*Félix prend son bâton, et va pour sortir sitôt qu'il voit entrer Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Où allez-vous donc ?

FÉLIX.

Je vais dans la forêt.

THÉRÈSE.

A cette heure-ci ?

FÉLIX.

Qu'importe, toutes les heures à présent me sont bien égales.

THÉRÈSE.

La nuit !

FÉLIX.

Eh bien, la nuit ?

THÉRÈSE.

On dit que, depuis quelques jours, il y a des contrebandiers qui font du désordre.

FÉLIX.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

THÉRÈSE.

Et vous vous en allez ?

FÉLIX.

Je le dois.

THÉRÈSE.

Eh, que dira mon père de ne pas vous voir ce soir à souper ?

FÉLIX.

Personne ne pensera à moi.

THÉRÈSE.

Personne ne pensera à toi, ah ! Félix ! peux-tu me dire une chose aussi cruelle ? Personne ne pensera à toi !... Que je suis malheureuse !

FÉLIX.

Ah ! Thérèse, j'ai tort, je t'en demande pardon; je ne le sais que trop que tu penseras à moi.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu crains mes frères ?

FÉLIX.

Tu sais bien que je ne crains personne.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc ne veux-tu pas rester ?

FÉLIX.

Pourquoi ? Pourquoi ? Peux-tu me le demander? tu veux que je sois présent à la signature de ton contrat, au repas de tes fiançailles ! Tu veux que je voie ton futur, ce gentilhomme qui nous méprise tous, et qui ne t'épouseroit pas si tu n'avois pas une dot !

THÉRÈSE.

Elle fait mon malheur.

FÉLIX.

Je pardonne à ton frère le procureur, et à ton frère l'abbé, de souffrir ses brusqueries et ses mauvaises plaisanteries ; mais ton frère l'officier, qui porte une épée ! A sa place...

THÉRÈSE.

Ne sors pas ce soir ; attends du moins que mon père soit ici.

FÉLIX.

J'entends un de tes frères, adieu.

THÉRÈSE.

Est-ce que je ne te verrai pas ce soir?

FÉLIX.

Oui, je te verrai, et nous nous parlerons peut-être pour la dernière fois.

THÉRÈSE.

Pour la dernière fois !

FÉLIX.

Oublie-moi, Thérèse, oublie-moi.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, *seule.*

ARIETTE.

Quoi ! tu me quittes, tu t'en vas,
Et tu veux que je t'oublie !
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

Quoi ! tu me quittes, tu t'en vas....
Il faudra que j'y succombe,
C'est pour moi l'arrêt du trépas;
Il me semble que ma tombe
S'ouvre à l'instant sous mes pas....

Si je me jette aux genoux de mon père,
S'il prend pitié de notre amour,
Félix périt de la main de mon frère.
Ils lui joueront un mauvais tour.

Et tu veux que je t'oublie,
Et tu me quittes, tu t'en vas!
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, MARGUERITE, MORINVILLE.

MARGUERITE, *entre en repoussant Morinville.*

MADEMOISELLE Thérèse, mademoiselle Thérèse, mademoiselle Thérèse, faites donc finir votre frère le capitaine.

THÉRÈSE.

Marguerite, si vous étiez à votre ouvrage, il n'iroit pas vous chercher. (*Marguerite sort.*)

MORINVILLE.

Bonjour ma sœur.

THÉRÈSE.

Bonjour mon frère. (*Ils s'embrassent.*)

MORINVILLE.

Qu'est-ce que tu as? Tu es triste: allons, morbleu, de la gaîté; dans trois jours on t'appellera madame la baronne.

La veille du mariage,
Il la prit par le menton;
Et le lendemain, mesdames....

SCÈNE V.

MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORIN.

Mon fils, nous n'avons pas besoin ici de vos chansons de garnison, et je vous prie de vous taire; votre sœur n'entend ici que des choses honnêtes, et n'a que faire de vos sottises...

MORINVILLE.

Parbleu, mon père, elle ne sera pas toujours une grande innocente.

MORIN.

Où sont vos frères?

MORINVILLE.

Le procureur range ses paperasses; il a apporté des liasses de procès, pour se dissiper à la noce; l'abbé est allé rendre ses devoirs au pasteur.

MORIN.

Peut-être auroit-il dû commencer par moi.

MORINVILLE.

Et l'amoureux de ma sœur, monsieur le baron de Versac, est-il arrivé?

MORIN.

Il viendra peut-être.

MORINVILLE.

Comment, il n'est pas venu?

MORIN.

Non, mais il a tort de tarder : depuis que les contrebandiers sont serrés de près, ils se sont faits voleurs; il y a moins de contrebande, mais on égorge.

MORINVILLE.

Monsieur de Versac ne va jamais sans un fusil.

MORIN.

Ni eux non plus.

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, THÉRÈSE.

(*La Morinière entre en mettant dans sa poche un sac de procès. Saint-Morin a un livre sous le bras.*)

MORIN.

Ah, vous voilà, Messieurs! cela est heureux.

LA MORINIÈRE.

Bonjour mon père. (*Il l'embrasse.*) J'atteste devant vous que vous ne pouviez m'ajourner à comparoître pour quelque chose qui me fît plus de plaisir que le contrat de mariage de ma sœur. Bonjour ma sœur; je te fais mon compliment.

MORIN, *à Saint Morin qui arrive.*

Bonjour mon fils.

SAINT-MORIN.

Bonjour mon père: je suis assuré que le ciel bénira ce mariage; il convient à tout le monde.

MORINVILLE.

Mais mons de la chicanne! quand ma sœur aura épousé un bon et honorable gentilhomme, est-ce que tu comptes rester toujours procureur?

LA MORINIÈRE.

Pourquoi non? vas, vas, pour la considération, tant vaut l'homme, tant vaut l'état.

(*Thérèse sort.*)

SAINT-MORIN.

J'entends monsieur de Versac.

MORINVILLE.

Allons au-devant de lui.

SCÈNE VII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIERE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, *un fusil à la main.*

MORIN, *à part.*

Plus je pense à ce mariage, et plus il me déplaît.

MORINVILLE.

Bonjour monsieur de Versac; vous commenciez à nous inquiéter.

M. DE VERSAC, (*se tournant vers la porte par où il entre.*)

Ici, Blandine, Blandine, venez ici; prends garde à ma chienne, toi, attache-la dans l'écurie. Bonjour à monsieur l'abbé de Saint-Morin, bonjour la Morinière, bonjour mon cher Morinville. Eh bien, papa Morin, comment ça va-t-il? où est la fille? où est ma belle future? ma belle accordée, comme vous dites.

SAINT-MORIN.

Je vais chercher ma sœur.

SCÈNE VIII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

Mets-toi là, monsieur le Tabellion, et fais-nous un bon contrat. Si tu en sais faire, n'oublies pas de parler de la dot.

MORIN.

Vous savez ce que je vous ai dit, monsieur de Versac, je ne délivre la dot que dans trois ans, si je le peux encore. J'en ferai rente jusqu'à ce temps, puisque, de tout ce que je possède, rien n'est encore absolument à moi.

M. DE VERSAC.

Eh oui, eh oui, vous nous avez déjà dit cela.

MORINVILLE.

Eh ! morbleu, mon père, où allez-vous songer ?

MORIN.

C'est que tout ce bien-ci, provenant d'une somme considérable que j'ai trouvée....

MORINVILLE.

Oui, il y a mille ans.

MORIN.

Il n'y a pas le temps prescrit, et tout ceci ne m'appartient que dans le temps prescrit.

LA MORINIÈRE.

Eh bien, la prescription est formelle après trente ans, entre âgés et non privilégiés, article 7 de la coutume de Paris, folio 11, verso 12, édition de Rouen. Mais qu'est-ce que tout cela dit ? ce bien-ci est bien à vous.

MORINVILLE.

Et à nous ensuite, après, après....

MORIN.

Après ma mort.

M. DE VERSAC.

Écrivez, écrivez.

LA MORINIÈRE.

Il seroit bien étonnant qu'après vingt-sept ans....

MORIN.

Mon fils, j'ai assez vécu pour que rien ne me surprenne.

LA MORINIÈRE.

Écrivez : je suis aussi sûr qu'il ne viendra personne.....

M. DE VERSAC.

Que je suis sûr, moi, que mon contrat va être fait ce soir. Allons, écrivez.

LA MORINIÈRE.

Écrivez, écrivez.

SCÈNE IX.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, THÉRÈSE, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

Ah ! voici la belle Thérèse. Bonjour, charmante et future baronne ; mais quel nom, quelle qualité donnerons-nous au beau-père ?

MORIN.

D'honnête homme.

MORINVILLE.

Ce n'est pas là une qualité.

LA MORINIÈRE.

Qui est-ce qui ne l'est pas ? Demandez plutôt. Il n'y a personne ici qui ne le soit.

M. DE VERSAC.

Papa Morin, n'avez-vous pas servi ? n'avez-vous pas été autrefois dans le service ?

MORIN.

J'ai tiré à la milice, et voilà tout.

M. DE VERSAC.

Eh bien, ancien militaire; mettez, mettez ancien militaire. Ah! belle Thérèse, lorsque je serai obligé d'aller à la cour, mon château ne pourra jamais être mieux gouverné que par vous; vous y aurez vos amusemens, et moi les miens: voulez-vous les connoître?

ARIETTE.

Courir les bois, courir les plaines,
Est le plaisir le plus charmant,
La trompe en main, le nez au vent:
Quand nos peines
Ne sont pas vaines,
C'est le plaisir le plus charmant,
Le plus charmant.

La nuit arrive, vite à table,
Que le vin coule à grands flots;
Auprès d'une femme aimable
La gaîté dicte le propos;
Mais si la belle aime le repos,
Serviteur à l'adorable,
Serviteur à l'adorable.
Laissez-nous parmi les pots,
Femme estimable,
Laissez-nous, parmi les pots,

Noyer la raison dans les flots
De ce jus délectable.

Courir, etc.

Voici, ma belle Thérèse, voici ma petite façon de penser; dites-moi la vôtre.

THÉRÈSE.

Elle ne vous satisferoit pas. Mais, mon père, le souper est prêt, et demain on feroit ce contrat aussi bien qu'aujourd'hui.

SCÈNE X.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC, THÉRÈSE, UN TABELLION, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh vite, eh vite, allez donc: les voilà qui se tuaint dans la forêt; on crie au meutre, à l'assassinat, des coups de fusil, c'est comme une tuerie. Allez donc, allez donc.

THÉRÈSE.

Ah! ciel! ah! mes frères, courez-y, allez-y, je vous en prie, je vous en supplie. Ah! Félix!

LA MORINIÈRE.

Voyons, voyons ce que c'est.

MORINVILLE.

Courons-y.

M. DE VERSAC.

Je leur mettrai trois balles dans le ventre.

MORIN.

Restez ici, ma fille.

LE TABELLION, *rangeant ses papiers.*

Mort et mariage, ma journée ne sera pas mauvaise. Mademoiselle, personne ne touchera à cela.

THÉRÈSE.

Non, non.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, *seule.*

ARIETTE.

Hélas! hélas! où peut-il être?
Dans cette forêt que fait-il?
Ah! s'il est quelque péril
Il s'y jette, il n'est plus maître
De n'y pas voler; que fait-il?
Ah! grands dieux, où peut-il être?

Et demain il veut me fuir,
Demain il part, il veut me fuir:
Si je ne peux supporter sans frémir
Un moment de crainte et d'absence,
Ah! quelle sera ma souffrance!
Demain, combien je vais gemir!
Demain.... ah! je voudrois mourir!

Où peut-il être ? et que fait-il ?
Dans cette forêt, etc.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, SAINT-MORIN, *entrant en finissant sa lecture.*

THÉRÈSE.

Eh bien, mon frère, mon frère, avez-vous vu Félix ? Et qu'est-il arrivé ?

SAINT-MORIN.

Je ne sais ; j'avois à finir une lecture que malheureusement je n'avois pu faire en route.

THÉRÈSE.

Quoi ! vous ne les avez pas suivis, vous n'avez pas couru avec eux dans la forêt !

SAINT-MORIN.

Non.

THÉRÈSE.

Que vous êtes heureux de ne pas prendre plus de part à ce qui se passe !

SAINT-MORIN.

C'est ce qui vous trompe, ma sœur ; personne n'a fait des vœux plus ardents pour ceux qui ont été attaqués. Où allez-vous? J'avois à vous dire...

SCÈNE XIII.

SAINT-MORIN, *seul.*

J'ai bien affaire d'aller me faire estropier, peut-être, en courant après des voleurs.

ARIETTE.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe; c'est un délire
D'aller, de courir aux abois
De gens qui se tuent dans un bois
Pendant la nuit, c'est un délire :
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer.
Chacun pour soi,
C'est ma devise;
C'est la devise
A moi permise :
Chacun pour soi,
Voilà ma loi.

Qu'on se batte, etc.

SCÈNE XIV.

MORIN, M. DE GOURVILLE, LA MORINIÈRE, MARGUERITE.

(*Des domestiques et des garçons de ferme portent M. de Gourville.*)

MORIN.

Approchez, approchez, mettez monsieur dans ce fauteuil ; apportez du vin, allumez du feu dans la chambre jaune.

M. DE GOURVILLE.

Ah ! grand dieu ! que je suis malheureux ! que je vous ai d'obligations ! les scélérats !

MORIN.

Buvez, monsieur, ce coup de vin ; un coup de vin remet les sens.

M. DE GOURVILLE, *prenant le gobelet.*

Et mon domestique ?

MORIN.

On l'apporte.

M. DE GOURVILLE.

Ils ont tué le postillon. (*Il boit.*)

LA MORINIÈRE.

Monsieur, ne perdons pas de vue ce que vous avez dit ; il faut verbaliser.

M. DE GOURVILLE.

Maudit pays, il semble qu'il y ait une destinée... Et où est mon libérateur ?

MORIN.

Qui, monsieur ?

M. DE GOURVILLE.

Je ne sais pas.

MORIN.

Voulez-vous recommencer ?

M. DE GOURVILLE.

Non, je me sens mieux.

MORIN.

Eh, monsieur, comment vous ont-ils attaqué ?

M. DE GOURVILLE.

Ah ! mes amis, voilà, voilà ce qui m'est arrivé. J'ai changé de chevaux à la poste ; nous allions ; je me suis endormi dans ma voiture ; j'ai été réveillé par un coup de fusil et par le mouvement de la chaise qui s'est arrêtée ; j'ai vu tomber le postillon ; j'ai sauté sur mes pistolets, mais aussitôt j'ai été renversé avec la chaise dans un fossé : le choc, le heurt, la situation dans laquelle je suis tombé, tout cela m'a mis hors de défense ; les coquins m'ont entouré, m'ont saisi, ils m'ont tiré hors de ma chaise.

LA MORINIÈRE.

Combien étoient-ils ?

M. DE GOURVILLE.

Je ne sais ; ils m'ont fermé la bouche avec ce linge (*Il le jette à terre.*)

LA MORINIÈRE.

Ne le perdez pas.

M. DE GOURVILLE.

Ils m'entraînoient dans l'épaisseur du bois, lorsqu'un dieu, un homme, un ange... Quels coups j'ai vu donner d'un bâton, d'une massue qu'il avoit; il ne portoit pas un coup qu'il n'en renversât un; ils l'ont entouré, ils ont tiré sur lui; il doit être blessé; mais il les poursuit. Quel homme, grands dieux! quel homme! où est-il? et ne le verrai-je pas?

SAINT-MORIN.

Monsieur, Monsieur; vous avez bien des grâces à rendre au ciel.

M. DE GOURVILLE.

Et à celui qui m'a délivré. Ils m'avoient lié les mains, je ne pouvois me joindre à lui.

MARGUERITE.

Ils sont comme cela un troupiau de voleux; depuis quelque temps ils n'en font jamais d'autre.

MORIN.

Qu'est-ce que vous faites là! allez allumer du feu dans la chambre jaune, et songez à vos affaires.

M. DE GOURVILLE.

Dans ce pays-ci, il semble qu'il y ait une fatalité qui me poursuit. Il y a vingt-sept ans que j'y passai, il y a vingt-sept ans que j'y fis la plus grande perte.

MORIN.

D'argent?

M. DE GOURVILLE.

Oui, d'argent, de tout. Monsieur, je vous en prie, avez-vous envoyé chercher un chirurgien pour mon domestique?

MORIN.

Oui, Monsieur. Et il y a vingt-sept ans?...

M. DE GOURVILLE.

Oui.

MARGUERITE, *rentrant.*

Vous m'envoyez allumer du feu, et il y en a.

MORIN.

Passons dans l'autre chambre. Monsieur, donnez-moi le bras.

M. DE GOURVILLE.

Je marcherai bien; conduisez-moi où est mon domestique.

SCÈNE XV.

MORIN, M. DE GOURVILLE, LA MORINIÈRE, MORINVILLE, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE.

Je les ai poursuivis, mais le diable ne les attraperoit pas; j'ai tiré quelques coups de fusil à travers la forêt: attrape qui peut.

M. DE VERSAC.

Nos chiens sont en défaut ; j'ai perdu la piste.

M. DE GOURVILLE.

Quoi, Messieurs, seroit-ce un de vous?

M. DE VERSAC.

Oui, Monsieur, c'est moi; je vous ai vu, je vous ai délié, voilà la corde.

LA MORINIÈRE.

Ne la perdez pas, elle est essentielle au procès-verbal.

M. DE GOURVILLE, *après les avoir considérés.*

Messieurs, je vous remercie.

SCÈNE XVI.

LA MORINIÈRE, MORINVILLE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE.

Il l'a, parbleu, échappé belle.

MARGUERITE.

Allons, venais donc; on vous attend pour souper.

MORINVILLE.

Ah! te voilà, Manon, ah, je te tiens.

QUINQUE.

MARGUERITE.

Finissez donc, monsieur le capitaine.

MORINVILLE.

Non, non, il faut que tu prennes la peine
Toi-même de m'embrasser.

SAINT-MORIN.

Mon frère, mon frère,
Mon père
Pourroit s'en offenser;
Je vous conseille de la laisser.

MARGUERITE.

Vous embrasser
Moi-même! non, il faut vous en passer.
Mademoiselle
M'appelle.

MORINVILLE.

Non, non, on ne t'appelle pas,
On ne t'appelle pas.

MARGUERITE.

Eh bien, vous ne finirez pas;
Ahi! ahi! vous me cassez le bras.

SAINT-MORIN.

Manon, Manon, laisse-le faire;
Manon, Manon, laisse-le faire,
Il ne te tuera pas.

LA MORINIÈRE.

Moi, je n'ai vu que leurs talons.

M. DE VERSAC.

Cinq cents pas, à perte d'haleine,

J'ai couru sur ces fripons :
Ils étoient une douzaine.

LA MORINIÈRE.

Ah ! pour le moins une douzaine.

LA MORINIÈRE, M. DE VERSAC.

Laisse-le faire, Manon,
Sotte Manon.

(*A la fin du quinque Morin paroît.*)

MORIN.

Eh bien, venez-vous donc souper vous autres ?
Est-ce qu'il faut que je vous attende ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FÉLIX, *seul.*

ARIETTE.

Il faut, il faut que je les quitte
Ces lieux si chéris de mon cœur ;
Ces lieux, que ma Thérèse habite,
Ne sont plus rien pour mon bonheur.

Demain ils feroient mon supplice,
Demain ils feroient mon tourment ;
Je l'y chercherois vainement !

O sort qui, dès mes jeunes ans,
Ne me fûtes jamais propice,
Je vous pardonnois l'injustice
Qui me priva de mes parents ;
Mais quand il faut que je les quitte
Ces lieux qui faisoient mon bonheur,
Ces lieux, que ma Thérèse habite,
Contre vos coups mon cœur s'irrite,
Je vous accuse de rigueur !

SCÈNE II.

FÉLIX, MORIN.

MORIN.

Pourquoi Félix, pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à souper avec nous? Mon gendre futur t'auroit fait bien des amitiés, je l'avois prévenu.

FÉLIX.

Votre gendre? Non, j'avois à arranger bien des choses pour mon départ.

MORIN.

Je ne peux que l'approuver, quoiqu'il me fasse de la peine; mais il est si fâcheux de ne point connoître ses parents. Ah! si tu les trouves, tu feras leur bonheur, jeune, fort, bien élevé.

FÉLIX.

Grâce à vous.

MORIN.

Et à toi-même; tu étois tout disposé à être un honnête homme, je n'ai jamais eu de peine à t'inspirer de bons sentiments, ils étoient en toi.

FÉLIX.

Et vous dites que c'est en l'année 1749?

MORIN.

Oui, le dix-huit mai.

FÉLIX.

Il y eut donc alors un grand désastre? On me l'a raconté bien des fois; mais redites-le-moi encore. Quelquefois une circonstance... oubliée...

MORIN.

Ah! le désastre fut terrible. Il étoit tard; j'étois couché; tout d'un coup j'entends un grand bruit, on crie: la chaussée du grand étang est rompue: il avoit fait la veille un orage affreux. Je me lève, je crie, je cours; toute la campagne étoit submergée; les hommes, les femmes, les bestiaux étoient à la nage; les maisons étoient renversées; des granges entières, de gros arbres étoient emportés; je passai la nuit sur la montagne; le matin, comme je traversois le chemin, je vois embarrassée dans des branches de saule une femme sans connoissance; c'étoit ta nourrice; je la crus morte; tu étois sur elle, tu dormois, pauvre petit! Je te prends dans mes bras, tu te mets à sourire, je te portai dans ma cabane, et j'allai chercher du secours pour enlever cette bonne femme, qui ne reprit connoissance que le lendemain, et la raison ne lui revint que huit jours après. Je n'ai jamais vu un si grand malheur. A deux lieues d'ici on trouva une dame noyée dans sa voiture. Quelques jours ensuite je trouvai une valise, mais c'est une autre affaire; enfin on a interrogé ta nourrice plus de cent fois; comme elle ne parloit qu'allemand, ce ne fut que longtemps après que nous sûmes qu'elle étoit du village

de Noustorff, que c'étoit un grand monsieur qui avoit fait marché avec elle, qui l'a conduite à une dame qui passoit; cette dame l'a emmenée avec elle pour te nourrir, et il n'y avoit que quinze jours qu'elle étoit avec toi lorsque ce malheur arriva.

FÉLIX.

Et l'on n'a pu en savoir davantage ?

MORIN.

Non; du reste interroge-la, envoye-la chercher; elle est dans le village, mais elle n'en sait pas plus que je ne t'en ai dit.

FÉLIX.

Ah! père Morin, que je vous ai d'obligations! Et j'aurois été assez malhonnête... Non, non, je ne serai point ingrat.

MORIN.

Tu ne peux pas l'être; dès l'âge de six ans tu m'as été utile, depuis l'âge de quinze, tu m'as toujours valu deux garçons de ferme, sans compter ta fidélité; ainsi je ne fais tort à personne, en te donnant ce que voilà dans ce petit sac.

FÉLIX.

Quoi! qu'est-ce que c'est que cela?

MORIN.

Quatorze années à vingt écus.

FÉLIX.

Gardez-les.

MORIN.

Non, ils sont à toi ; ma maison est toujours la tienne; si tes recherches ne sont pas heureuses, reviens ici : tu y seras reçu comme mon enfant; si tu l'étois, j'en serois glorieux.

FÉLIX.

Et ce paquet-ci ?

MORIN.

Ce sont toutes les hardes dont tu étois enveloppé lorsque je t'ai trouvé, un hochet d'argent avec un petit anneau d'or, de la dentelle, un ruban rouge, et le procès-verbal de ta trouvaille, fait et signé par feu notre pasteur.

FÉLIX.

Adieu mon père, adieu Pierre Morin.

MORIN.

Tu n'aurois dû partir qu'après le mariage de ta petite sœur.

DUO.

FÉLIX.

Non, non, je pars. Demain, l'aurore
Ne me verra point ici.

MORIN.

Tu peux différer encore ;
Pourquoi donc partir ainsi ?
Ta sœur te verroit encore.
Aurois-tu quelque chagrin,
Ou quelque secrète peine ?

FÉLIX.

Non, je n'ai point de chagrin,
Je n'éprouve aucune peine.

MORIN.

Dis-le moi, pourquoi demain?
Reste ici cette semaine.

FÉLIX.

Non, non, je pars demain matin;
Adieu, mon cher, mon cher parrain.

MORIN.

Tu peux différer encore;
Pourquoi donc partir ainsi?
Ta sœur te verroit encore;
Pourquoi donc partir ainsi?

FÉLIX.

Non, non, je pars. Demain, l'aurore
Ne me verra point ici.

SCÈNE III.

FÉLIX, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Mon père, le tabellion demande si le contrat sera fini ce soir; il se fait tard, il s'en iroit.

MORIN.

Non, non, demain nous verrons cela; qu'il couche ici, je vais lui parler.

SCÈNE IV.

FÉLIX, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Tiens, Félix, voilà ton engagement, tu n'as plus qu'à le signer.

FÉLIX.

Pourquoi signer? La parole, en pareil cas, ne vaut-elle pas mieux que la signature?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Non? Ne t'ai-je pas dit que je servirois dans ton régiment, dans ta compagnie, quelques années à à ma volonté, et que peut-être y resterois-je toujours? voilà mon mot, cela suffit, je crois.

MORINVILLE.

Oui, avec moi : je te connois, je n'ai pas besoin de ton billet; mais il faut que je le présente à l'état-major, et cela est indispensable.

FÉLIX.

Allons, soit.

MORINVILLE.

Tiens, signe là, c'est bien; voici trois louis pour boire à la santé du roi.

FÉLIX.

Garde tes trois louis, je n'en ai pas besoin pour désirer qu'il se porte bien.

MORINVILLE.

Allons, je te les donnerai au régiment.

FÉLIX.

Je pars demain au point du jour.

MORINVILLE.

Tu fais bien, et le parti que tu prends est le meilleur; élevé ici comme tu sais, tu ne devois jamais trouver à t'y établir.

FÉLIX.

Est-ce que tu penses ainsi, toi?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Eh bien, tais-toi donc.

MORINVILLE.

Sais-tu qu'à présent tu es mon soldat, et qu'il faut que tu me respectes comme ton officier.

FÉLIX.

Vas, au régiment, je ferai ce que je dois; donne-moi le billet qui doit m'enseigner la route.

MORINVILLE.

Le voilà.

FÉLIX.

Adieu.

SCÈNE V.

MORINVILLE, *seul.*

ARIETTE.

Je t'attends à la caserne,
Pour te faire baisser le ton;
Courbé sous le mousqueton,
Tu verras comme on gouverne
Quiconque veut prendre un ton.

Ici, combien ce garçon
Nous a fait mettre en colère;
Il avoit toujours raison,
A ce que disoit mon père.
Voyez-le, disoit mon père,
Sage, vrai, discret, sincère,
Félix ne manque jamais
A faire ce qu'il doit faire;
Et lui, fier de ses succès,
Il nous méprisoit tous; mais
Je l'attends, etc.

SCÈNE VI.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE.

MORINVILLE.

La Morinière, je viens de faire une affaire excellente, je viens d'engager Félix.

LA MORINIÈRE.

Et que dira mon père ?

MORINVILLE.

Il consent qu'il parte ; j'ai dans l'idée qu'il aime Thérèse, et qu'elle ne le haît pas ; mais je le tiens.

LA MORINIÈRE.

Et moi, je crains bien que cet homme attaqué, à qui nous avons rendu service, ne nous en rende un fort mauvais ; mon père l'a interrogé, et de questions en questions... il est presque vraisemblable que c'est lui qui...

SCÈNE VII.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

MORIN.

Eh bien, mes enfants, ne vous l'avois-je pas dit ? jamais il ne m'est rien arrivé de considérable que je n'en aie eu un pressentiment.

MORINVILLE.

Quoi donc, mon père ?

MORIN.

Je parie que cet honnête homme est celui à qui appartient ceci.

MORINVILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas de vos idées ?

SAINT-MORIN.

N'allez pas croire cela.

LA MORINIÈRE.

Je vous jure qu'il n'y rien de plus faux.

MORIN.

Je sais bien ce qu'il a dit, quelques mots qu'il a proférés, quelques discours qu'il a tenus, et que je vais éclaircir.

MORINVILLE.

Et si c'est lui, que prétendez-vous faire ?

MORIN.

Remettre entre ses mains tout ce que je possède.

LA MORINIÈRE.

Tout ?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

Tout ?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

En vérité, si vous n'étiez pas mon père, je ne sais pas ce que je vous ferois.

LA MORINIÈRE.

Et moi, ce que je vous dirois.

SAINT-MORIN.

Bon ! mon père veut rire.

MORIN.

Non, non, je ne ris point.

LA MORINIÈRE.

En supposant encore que ce soit lui, ce qui est faux et très faux, vous seriez obligé tout au plus à rendre la somme trouvée.

MORIN.

Ce ne sont pas là les conditions auxquelles j'ai accepté ceci; je vais les chercher.

SCÈNE VIII.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

SAINT-MORIN.

Prenons garde à cela, il le feroit comme il le dit.

LA MORINIÈRE.

Il faut l'empêcher, cela nous ruineroit.

MORINVILLE.

Cela feroit manquer le mariage du baron. Ah, le voilà! le préviendrons-nous?

SCÈNE IX.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

Eh, mes amis, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse?

Je lui dis :

Quand de mon cœur je vous fais don,
Êtes-vous aise,
Belle Thérèse ?
D'épouser un noble baron,
Êtes-vous aise ?
Mais parlez-moi, répondez donc ;
Êtes-vous aise,
Quand de mon cœur je vous fais don
Êtes-vous aise,
Belle Thérèse ?
Voudriez-vous m'embrasser ? Non,
Non !
Non.
Eh mais, grands dieux, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse ?

(*Pendant cette chanson, les frères parlent entr'eux.*)

MORINVILLE.

Il faut le prévenir.

M. DE VERSAC.

Que diable avez-vous donc à chuchotter entre vous autres; savez-vous que cela n'est pas honnête ?

SAINT-MORIN.

C'est que nous sommes exposés à être fort embarrassés.

M DE VERSAC.

Quoi donc ?

MORINVILLE.

Mon père s'est fourré dans la tête que ce monsieur, cet homme qui a été attaqué ce soir, est celui qui jadis...

LA MORINIÈRE.

Qui jadis a perdu la somme qu'il a trouvée.

M. DE VERSAC.

Bon, il n'y a pas le sens commun : et quel est son dessein ?

MORINVILLE.

Non-seulement il veut la lui rendre, mais lui remettre tout ce qu'il a en propre.

M. DE VERSAC.

Diable, cela est embarrassant : votre sœur est bien aimable, mais cela feroit quelque difficulté.

SAINT-MORIN.

Laquelle ?

M. DE VERSAC.

Je vous le dirai ; mais puisque votre père est si délicat, ne pourroit-on pas ?... Eh parbleu, il y a un moyen excellent.

SAINT-MORIN.

Quoi donc ?

M. DE VERSAC.

C'est de lui faire croire que c'est mon père, que c'est feu mon père qui avoit perdu cet argent. Comment étoit faite la valise ?

SAINT-MORIN.

Je n'en sais rien.

MORINVILLE.

Ni moi.

LA MORINIÈRE.

Mais, en ce cas-là, ce seroit à vous qu'il rendroit

le bien, et, d'une façon ou d'une autre, nous en serions privés.

M. DE VERSAC.

Non, j'épouse votre sœur, et cela ne sortiroit pas de la famille.

LA MORINIÈRE.

Et nous ?

M. DE VERSAC.

Ah! je vous ferois quelque avantage.

SCÈNE X.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, MORIN.

MORIN.

Enfin, mes enfants, point d'humeur; je me consulte. Ah, monsieur de Versac, vous savez...

M. DE VERSAC.

Oui; mais cela n'est pas possible.

MORIN.

Pourquoi non ?

M. DE VERSAC.

Non, vous dis-je : 1°. je ne le veux pas.

MORIN.

Je ne le veux pas, je ne le veux pas; écoutez : huit mois après avoir trouvé cet argent, j'allai consulter notre pasteur : voici les conditions qu'il m'imposa, qu'il me donna par écrit, et que j'ai juré d'observer.

MORINVILLE.

Voyons donc ces belles conditions.

LA MORINIÈRE.

Cela doit être beau.

SAINT-MORIN.

Bien édifiant.

MORIN.

Vous l'avez connu, mes enfants, c'étoit un homme de bien.

M. DE VERSAC.

Écoutons un bon radotage.

MORIN.

Les voici : cet écrit est de sa main.

Conditions auxquelles Pierre s'engage d'employer l'argent qu'il a trouvé, et dont il va acheter des terres.

1°. « De les faire valoir en sa conscience comme » un bon métayer pour son propriétaire, comme » un administrateur pour une communauté, » un tuteur pour son pupille. »

M. DE VERSAC.

Après, après.

MORIN.

2°. « De faire toute perquisition, et de ne se re- » fuser à aucune, pour retrouver celui ou celle à » qui ledit bien, acheté de ladite somme, peut ap- » partenir. »

3°. » De le rendre en entier », de le rendre en » entier. »

MORINVILLE.

Nous entendons.

MORIN.

« De le rendre en entier, et sans nulle retenue, » à celui qu'il reconnoîtra en être le propriétaire ; » lequel propriétaire doit se contenter dudit bien, » tel qu'il se comportera lors de sa remise, quand » même il seroit de moindre valeur que la somme » trouvée ; et s'il l'excède, j'exhorte ledit propriétaire à récompenser le métayer, suivant les soins » qu'il en aura pris, et à lui en laisser la conduite » s'il est homme de bien et craignant Dieu.

4°. » Ledit Pierre chargera ses héritiers des mêmes » conditions, à moins qu'il n'y ait trente ans, et » plus, qu'il possède ledit bien. »

LA MORINIÈRE.

Oui, mais il y a cent ans.

MORIN.

A moins qu'il n'y ait trente ans, et plus, qu'il possède ledit bien ; et il n'y en a que vingt-sept, vous le savez : « à moins qu'il n'y ait trente et plus qu'il » possède ledit bien, sans nulle apparence de revendication ; et alors je crois qu'il lui est permis d'en » disposer comme de chose à lui appartenante. » Eh bien, qu'en dites-vous, dois-je respecter cela ?

M. DE VERSAC.

Moi, je ne connois de respectable que les dettes du jeu.

MORINVILLE.

Je dis que cet acte est nul, il n'est pas signé.

LA MORINIÈRE.

Ni daté.

MORINVILLE.

Mon père, je vous conseille de ne lui en pas parler, vous seriez cause de quelque malheur.

MORIN.

Quel malheur donc?

MORINVILLE.

S'il reprenoit ce bien-ci, je lui ferois mettre l'épée à la main.

LA MORINIÈRE.

Et moi, je lui ferois un procès dont il ne verroit jamais la fin : nous avons une loi précise et formelle qui vous décharge de ces conditions ; la loi *De partibus inventis*.

M. DE VERSAC.

Et s'il n'y en a pas, avec des amis on en peut faire une.

SAINT-MORIN.

Sans doute, ce que dit la Morinière est fort bien; mais je n'approuve pas la violence de Morinville, violence que cependant j'aurois peut-être si j'étois militaire ; mais il y a une probité, une droiture, un honneur qui doit faire la base de nos actions, et à laquelle il ne faut jamais manquer; ainsi, raisonnons, mon père : depuis que vous êtes établi, combien bon an, mal an, pouvez-vous avoir donné aux pauvres de la paroisse?

MORIN.

Je ne le sais pas, le bien que je fais est la première chose que j'oublie.

SAINT-MORIN.

Combien nourrissez-vous de ménages à peu près?

MORIN.

Mais quatre, cinq, six, je ne sais.

SAINT-MORIN.

Mettons-les chacun à deux cents livres.

MORIN.

Il y en a qui me rendent; mais cela va bien là.

SAINT-MORIN.

Eh bien, c'est mille livres par an; combien y a-t-il que vous êtes établi?

MORIN.

Vingt-six ans.

SAINT-MORIN.

C'est vingt-six mille livres données aux pauvres; ainsi vous avez outre-passé la somme, que vous avez trouvée, de douze à quatorze mille livres: allons, mon père, il n'y a pas de bon sens, le ciel bénira ce gentilhomme, il a fait la charité.

MORINVILLE.

C'est bien.

LA MORINIÈRE.

C'est juste.

(*Monsieur de Versac prend l'écrit, le déchire et le met dans sa poche.*)

M. DE VERSAC.

Je vois que c'est au mieux.

MORIN.

Et moi, je vois, je vois que dans le monde il n'est point d'état qui ne se soit arrangé avec sa conscience, et qui ne se soit fait des moyens pour se dispenser d'être juste; au reste, voilà mes conditions, je vous les ai lues; si ce monsieur est l'homme en question, je les suivrai, soyez-en sûrs. Où sont-elles, où sont-elles donc? Où est-ce que j'ai mis cet écrit?

M. DE VERSAC.

Quoi, ce papier?

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

Ce papier qui étoit là?

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

J'en ai fait des bourres pour mon fusil; il est inutile.

MORIN.

Monsieur de Versac, vous auriez bien dû n'y pas toucher; heureusement je le sais par cœur. Mais ce monsieur est resté presque seul.

SAINT-MORIN.

Il est avec ma sœur.

MORIN.

Je vais le retrouver.

SCÈNE XI.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC.

MORINVILLE.

Il ne faut pas le quitter que cet étranger ne soit parti.

SAINT-MORIN.

Non, sans doute.

LA MORINIÈRE.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

M. DE VERSAC.

Demain, au point du jour, nos chasseurs arrivent, et nous le ferons bien décamper.

MORINVILLE.

Vas-y, Saint-Morin; ah! les voilà!

SCÈNE XII.

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, M. DE GOURVILLE, MORIN.

MORIN, *portant une lumière.*

Monsieur, c'est ici votre chambre; il y a là une porte qui donne sur le verger, vous pourrez sortir par là sans passer par la maison.

M. DE GOURVILLE.

Je vais me jeter sur ce lit tout habillé jusqu'au point du jour.

MORINVILLE.

Monsieur, si vous aviez voulu partir aussitôt que votre chaise auroit été en état....

SAINT-MORIN.

Elle l'est peut-être, et je vais y voir.

(*Saint-Morin sort.*)

LA MORINIÈRE.

On vous donneroit des guides.

M. DE VERSAC.

Je me charge, moi, de vous en servir.

MORINVILLE.

Nous vous accompagnerons plutôt tous les quatre.

M. DE GOURVILLE.

Non, je vous suis très-obligé. Si je ne vous incommode pas, je désire me reposer ici quelques jours, et je n'abandonnerai pas mon domestique.

MORINVILLE.

On en auroit soin.

LA MORINIÈRE.

Nous y veillerons.

MORIN.

Monsieur, monsieur, j'ai dans l'idée que personne n'a plus de droit que vous de rester ici tant qu'il vous plaira.

MORINVILLE.

Ah ! morbleu, il va lui parler.

LA MORINIÈRE.

Mon père, mon père, monsieur veut du repos ; si nous le laissions ?

MORIN.

Vous avez raison. Monsieur, je vous souhaite bien le bonsoir ; ferai-je éteindre cette lampe ?

M. DE GOURVILLE.

Non, laissez-la brûler, vous me ferez plaisir.

MORIN.

Bonsoir, monsieur.

M. DE GOURVILLE.

Je vous remercie.

(*Ils s'en vont, et monsieur de Gourville se met derrière les rideaux.*)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, FÉLIX.

MARGUERITE.

Quoi, monsieur Félix, vous vous en alliez.

FÉLIX.

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Ah ! mon bon Dieu, comme je sommes donc malheureuses !

FÉLIX.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui nous fera danser le dimanche? qu'est-ce qui tuera les loups? qu'est-ce qui rendra service à tout le village? et puis, mademoiselle Thérère, et votre pauvre mère nourrice. Ah! comme nous allons être tous dans la désolation.

FÉLIX.

Thérèse se marie demain.

MARGUERITE.

Ah! oui, c'est bien malgré elle; c'est bien aisé à voir.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, FÉLIX, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

MARGUERITE, laissez-nous.

MARGUERITE.

Dépêchez-vous de parler, car c'est ici que sera la chambre de ce monsieur qu'ils ont pensé tuer; il va venir se coucher, ainsi, si vous avez quelque chose à vous dire, dépêchez-vous; votre fiancé est à boire avec vos frères, je leur dirai que vous êtes dans votre chambre. Ah! monsieur Félix lui auroit bien mieux convenu que cet olibrius de baron qui ne sait ce qu'il dit.

SCÈNE XV.

FÉLIX, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Quoi ! Félix ! il faut se séparer.

FÉLIX.

Il faut se quitter, ma petite sœur.

THÉRÈSE.

Ah ! mon cher Félix, quel malheur pour nous !

FÉLIX.

Supportons-le, s'il est possible, avec fermeté.

THÉRÈSE.

Tu seras donc dans le régiment de mon frère ?

FÉLIX.

Je me croirai moins éloigné de toi.

THERÈSE.

Quoi ! nous ne nous verrons plus !

FÉLIX.

Je te jure, ma chère petite sœur, je prends le ciel à témoin....

THÉRÈSE.

Ciel ! qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce que tu as à la main ? tu as du sang, est-ce que tu serois blessé ?

FÉLIX.

Ne t'effraye pas, ce n'est rien. Lorsque ce soir,

dans la forêt, j'ai bâtonné ces coquins qui ont arrêté cet étranger, ils m'ont tiré quelques coups de pistolet, et une balle, je crois, m'a déchiré les doigts.

M. DE GOURVILLE *passant sa tête entre les rideaux.*

Ciel ! c'est lui.

THÉRÈSE.

Je t'en prie, que je voie ce que c'est, montre-moi ta main.

FÉLIX.

Ce n'est rien, te dis-je. Ah ! plût au ciel que je l'eusse perdue, cette main, et que je fusse à toi le reste de mes jours!

THÉRÈSE.

Félix, Félix ! il ne m'est plus permis de vivre.

FÉLIX.

Vis en moi comme je vivrai en toi ; consolons-nous avec l'idée que notre infortune conserve la paix dans ta famille, la vie à ton père, et l'honneur à celui que tu aimes. De quelle infamie, ma Thérèse, n'aurois-je pas eu à rougir, si j'avois abusé de l'empire que tu m'as donné sur ton cœur? On diroit : Le scélérat ne s'est servi de leurs bienfaits que pour les outrager. Prends cet argent que ton père m'a donné, tu en aideras cette bonne nourrice, qui, infirme et presqu'aveugle, pourroit, si ton père mouroit, tomber dans la misère.

THÉRÈSE.

J'en aurai soin comme de ma propre mère ; elle ne me quittera pas.

FÉLIX.

Garde-moi ce paquet de hardes, il m'est inutile, puisque je suis soldat, et que je renonce à de vaines perquisitions. Eh ! que m'importe ce que j'aurois trouvé : je ne veux plus tenir à rien ; je te perds.

THÉRÈSE.

Tu me perds ! (*Elle s'assied.*)

DUO.

FÉLIX.

Adieu, Thérèse, adieu, chère ame de ma vie,
Adieu, ma sœur, ma chère amie ;
Suspends tes pleurs, suspends tes cris !

THÉRÈSE.

Adieu, Félix,
Adieu, mon cher, mon cher Félix !
Ah ! malheureuse que je suis !

FÉLIX.

Ah ! mon cœur, mon cœur se déchire !
Quelle douleur ! ah, quel martyre !
Deviens plus heureuse que moi,
Est-il donc un bonheur sans toi ?

THÉRÈSE.

Dis-moi, non... mais enfin... pourquoi...
Je ne sais ce que je veux dire ;

Félix, sois plus heureux que moi,
Il n'est pas de bonheur sans toi.

FÉLIX.

Notre vie eût été si belle !
A ses devoirs toujours fidelle,
Félix auroit fait ton bonheur.

THÉRÈSE.

Nos jours si remplis de douceurs.

FÉLIX.

Toujours près d'elle !

THÉRÈSE.

Moi, près de lui !

FÉLIX.

N'y pensons pas.

THÉRÈSE.

Hélas ! hélas !

FÉLIX.

Adieu, chère ame de ma vie ;
Adieu, ma sœur, ma chère amie ;
Suspends tes pleurs, suspends tes cris !

THÉRÈSE.

Adieu, Félix !
Adieu, mon cher, mon cher Félix !
Ah ! malheureuse que je suis !

(*Ils entendent tousser sous les rideaux du lit ; ils se font signe qu'il y a quelqu'un ; ils s'embrassent dans le fond du théâtre, emportent la lumière, et se séparent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE VERSAC, CHASSEURS.

M. DE VERSAC.

ARIETTE.

A LA chasse, à la chasse, à la chasse,
Suivons l'animal à la trace :
Vous qui dormez, réveillez-vous,
Suivez-nous, suivez-nous.
Un chasseur
Dormeur
Et sans cœur,
Sans ardeur,
A la chasse n'est jamais vainqueur.
A la chasse, etc.
(*Il lève les rideaux du lit.*)
Ah ! diable ! nous faisons buisson creux.

SCÈNE II.

M. DE VERSAC, MARGUERITE.

M. DE VERSAC.

Est-ce qu'il est parti ?

MARGUERITE.

Oui.

M. DE VERSAC.

Dans sa chaise ?

MARGUERITE.

Non.

M. DE VERSAC.

Où est-il donc ?

MARGUERITE.

Avec notre maître. Il est sorti par la petite porte.

M. DE VERSAC.

Avec le père Morin ? Ah ! diable !

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas ; il est allé du côté des étangs ; vous les trouverez.

M. DE VERSAC.

Et les Morin, où sont-ils ?

MARGUERITE.

Dans leur chambre, à faire enrager le monde : puissent-ils y rester !

M. DE VERSAC.

Allons, enfants, du côté des étangs,
A la chasse, à la chasse, etc.

SCÈNE III.

MARGUERITE *seule.*

Il ne demande seulement pas des nouvelles de sa prétendue. Eh mais, demandez-moi donc, ce petit monsieur Saint-Morin qui vient dans ma chambre?

ARIETTE.

Ah, qu'une fille est à plaindre!
Tout est à craindre
Pour son honneur.
Encore si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre
Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre
Et sa personne et son cœur.
On ne sait auquel entendre.

Et ce petit homme sournois,
Qui dans ma chambre, en tapinois....

Qu'une pauvre fille est à plaindre!
Tout est à craindre
Pour son honneur.
Encore si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre

Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre
Et sa personne et son cœur.
On ne sait auquel entendre,
Et toujours il faut défendre
Et sa personne et son cœur.

Ah! j'oublie mademoiselle Thérèse.

SCÈNE IV.

M. DE GOURVILLE, MORIN, FÉLIX.

FÉLIX, *après avoir regardé le lieu.*

Adieu!

M. DE GOURVILLE.

Jeune homme, vous vous en allez?

FÉLIX.

Oui, monsieur.

M. DE GOURVILLE.

Où allez-vous?

FÉLIX.

Je vais servir, je vais à l'armée.

M. DE GOURVILLE.

Je vous prie de m'accorder une grâce.

FÉLIX.

Quoi? monsieur, dites.

M. DE GOURVILLE.

Restez ici aujourd'hui.

FÉLIX.

Je ne le peux pas.

M. DE GOURVILLE.

Restez ici aujourd'hui pour l'amour de moi.

MORIN.

Félix, vous ne pouvez pas refuser monsieur, et je vous en prie aussi.

FÉLIX.

N'est-ce pas aujourd'hui la noce de Thérèse?

MORIN.

Cela n'est pas sûr.

FÉLIX.

Vous le voulez, je reste.

MORIN.

Ah! monsieur, ce garçon-là est un homme étonnant pour la fidélité, pour le travail, pour les sentiments d'honneur; tous ces biens, tous ces champs que vous avez vus si bien cultivés, c'est en quelque façon à ses soins que je le dois.

M. DE GOURVILLE.

Je n'ai point vu de ferme, de terre qui rassemblât tant d'ordre, d'abondance et de richesses; combien rapporte-t-elle?

MORIN.

Ah! monsieur, c'est selon: lorsqu'il y a beaucoup de pauvres, elle ne rapporte rien; mais dans les bonnes années, et de dix il y en a sept, elle peut donner deux mille écus.

M. DE GOURVILLE.

Deux mille écus!

MORIN.

Oui, monsieur, et ils sont à vous.

M. DE GOURVILLE.

Je vous en remercie.

MORIN.

Vous ne m'entendez pas, monsieur, ils sont à vous. Oui, monsieur, ils sont à vous, ils vous appartiennent; oui, monsieur, tous ces biens sont à vous.

M. DE GOURVILLE.

Comment?

MORIN.

Par ce que j'ai appris de vous, par toutes les circonstances rassemblées, par tout ce que vous m'avez dit, vous êtes celui dont j'ai trouvé la valise le lendemain de ce désastre.

M. DE GOURVILLE.

Moi!

MORIN.

Oui, monsieur; sept cent trente-trois louis d'or dans trois bourses de soie, dites-vous, cinq médailles et un cachet d'or; le voici.

M. DE GOURVILLE.

Oui, c'est mon chiffre.

MORIN.

J'ai acheté ce bien-ci avec votre argent; je l'ai

acheté sous la condition de vous le remettre, et je vous le rends.

M. DE GOURVILLE.

Monsieur Morin, tant de probité m'étonne.

MORIN.

J'en suis fâché pour les autres.

M. DE GOURVILLE.

Ceci est bien surprenant! mais ces terres sont beaucoup au-dessus de la valeur de ce que vous avez trouvé.

MORIN.

Je les ai achetées pour vous, tant mieux; j'en ai été le métayer, monsieur, j'ai fait le bien de mon maître.

M. DE GOURVILLE.

Puisque vous me remettez ce bien, je l'accepte; mais...

SCÈNE V.

MORIN, FÉLIX, M. GOURVILLE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Vous l'acceptez, vous l'acceptez! seriez-vous assez malhonnête, après que nous vous avons sauvé la vie; auriez-vous la cruauté de dépouiller un vieillard qui, pendant trente ans, à la sueur de son corps, a travaillé pour améliorer un bien qui ne

vous appartient pas, et dont, sans doute, vous auriez la barbarie de le chasser ?

M. DE GOURVILLE.

Cela peut être.

MORINVILLE.

Cela peut être. Eh bien, mon père, entendez-vous, cela peut être. Parlez, monsieur, que prétendez-vous faire ?

M. DE GOURVILLE.

Ce que je ferai ?... Je ne sais, monsieur, ce que je ferai. Je ne sais...

(*Ici Thérèse paroît dans le fond de la scène; Félix la voit et sort avec elle.*)

SCENE VI.

MORIN, MORINVILLE.

QUATUOR.

MORINVILLE.

Je ne sais ! ô ciel, est-il possible !
Père dénaturé, vous perdez vos enfants !
O ciel ! ô ciel, est-il possible !

MORIN.

Eh, que m'importent mes enfants
Quand il faut remplir mes serments.

MORINVILLE.

Vos serments ! de plaisants serments !

Depuis vingt ans, depuis trente ans,
Vous êtes possesseur paisible
De biens à vous appartenants,
Et vous en privez vos enfants.

MORIN.

Je suis père, je suis sensible;
Mais peu m'importent mes enfants
Quand il faut remplir mes serments.

MORINVILLE.

Vous écrasez votre famille;
Et votre fille, et votre fille,
Qu'alloit épouser le baron,
Croyez-vous qu'il l'épouse? non.

MORIN.

Je me moque bien du baron.
Croyez-vous donc que votre sœur, ma fille,
Ose penser comme vous? non:
Je suis sûr qu'elle entend raison,
Et me tiendra lieu de famille.

LA MORINIÈRE, *arrivant.*

Quoi donc? quoi donc?

MORINVILLE.

Il l'a dit à cet homme; et son bien, qu'il lui rend,
Est accepté; le barbare le prend.

LA MORINIÈRE.

Il lui rend!
Il le prend!

O ciel ! ô ciel, est-il possible !
Père dénaturé, vous perdez vos enfants !

MORIN.

Eh, que m'importent mes enfants
Quand il faut remplir mes serments.

SAINT-MORIN, *arrivant.*

Quoi donc ? quoi donc ?

MORINVILLE, LA MORINIÈRE,

Il l'a dit à cet homme, etc.

MORINVILLE.

Il le prend !
Il le prend !

LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

Il lui rend !
Il le prend !

MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

O ciel ! etc.

MORIN.

Eh, que m'importent, etc.

SCENE VII.

MORIN *seul.*

ARIETTE.

Il est, dans le fond de mon ame,
Une voix qui me dit : C'est bien ;

Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

La ville et ses mœurs étrangères
Ont corrompu leurs sentiments,
Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfants.

C'est ma faute, celle d'un père
Qui leur fait quitter son métier;
C'étoit à labourer la terre
Que je devois les employer.

Je tomberai dans la misère,
Mais j'aurai fait ce que j'ai dû;
Je verrai finir ma carriere
Avec honneur, ainsi que j'ai vécu.

J'entendrai toujours dans mon ame
Cette voix qui me dit : C'est bien;
Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MORIN.

MARGUERITE.

Le tabellion dit comme ça qu'il va venir, et qu'il attend que vous l'attendiez, si vous voulez l'attendre; et que si vous ne voulez pas qu'il vous attende... Enfin, il va venir.

MORIN, *à part.*

Que faire ... s'il ne me conserve pas pour son métayer ?

SCÈNE IX.

MORIN, FÉLIX, THÉRÈSE.

TRIO.

FÉLIX.

Ne vous repentez pas, ô Pierre,
D'avoir rempli votre serment;
Vous n'étiez que dépositaire,
Vous avez tout, votre cœur est content.

MORIN.

Bien malheureux qui se repent
D'avoir fait ce qu'il a dû faire;
Je n'étois que dépositaire,
Je n'ai plus rien, mais mon cœur est content.

FÉLIX.

Je travaillerai,
Je vous nourrirai,
Et je vous rendrai
Ce qu'en mon enfance
J'ai reçu de vous.
Ma reconnoissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous;
C'est ma récompense.

THÉRÈSE.

Nous travaillerons,
Nous vous nourrirons,
Et nous vous rendrons
Ce qu'en notre enfance
Vous fîtes pour nous.
La reconnoissance
Trouvera bien doux
Ses travaux pour vous;
C'est sa récompense.

FÉLIX.

Jusques aux derniers jours qui vous seront comptés,
Soumis et fidèle,
Je veux, par mon zèle,
Payer vos bontés.

THÉRÈSE.

Jusques aux derniers jours qui vous seront comptés,
Thérèse, fidèle,
Saura, par son zèle,
Payer vos bontés.

FÉLIX.

Je vous servirai comme un fils:
Ma reconnoissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous;
Ils seront ma récompense.

MORIN.

Ah! ma fille! Ah! mon cher Félix,
Que n'êtes-vous l'un de mes fils!

FÉLIX,

A votre reconnoissance
Je dois le bien le plus doux;
Ce que je tiendrai de vous
Deviendra ma récompense.

THÉRÈSE.

Entendez-vous, mon cher Félix!
Mon père dit,
Mon père dit:
Que n'êtes-vous l'un de mes fils?
La reconnoissance
Trouvera bien doux
Nos travaux pour vous;
C'est ma récompense.

SCÈNE X.

FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

Félix, vous n'êtes pas parti? vous devriez déjà être à deux lieues d'ici, pour rejoindre le régiment. Allez.

FÉLIX.

Je ne pars plus.

MORINVILLE.

Comment! vous ne partez plus! Qu'est-ce que cela veut dire?

THÉRÈSE.

Quoi donc, mon frère, vous obligeriez Félix...

MORINVILLE.

Taisez-vous, Thérèse; vous devriez rougir...

MORIN.

Vous êtes bien hardi en ma présence de lui ordonner de se taire.

MORINVILLE.

Mon père, il est mon soldat; il faut qu'il parte, j'ai son billet.

FÉLIX.

J'ai signé que je servirois à ma volonté, et je ne le veux plus.

MORINVILLE.

A votre volonté : dites à la mienne.

FÉLIX.

A la vôtre? Non, à la mienne, vous dis-je; voyons le billet.

MORINVILLE.

Je ne vous dis qu'un mot, partez, ou je vous ferai enlever aujourd'hui par la maréchaussée.

FÉLIX.

Soyez assuré qu'ils ne m'emmèneront point en vie.

THÉRÈSE.

Quoi, mon frère! vous oseriez arrêter Félix, et priver mon père...

MORINVILLE.

Dis, te priver toi-même : tu l'aimes, et je vois

clair; mais nous y mettrons bon ordre, et le baron, le procureur, Saint-Morin et moi... cela n'est pas fini.

SCÈNE XI.

M. DE GOURVILLE, FÉLIX, THÉRÈSE, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, LE TABELLION.

M. DE GOURVILLE, *à la Morinière.*

Attendez, pour dire de pareilles raisons, que vous ayez vu ce que je vais faire.

LA MORINIÈRE.

Voyons.

MORINVILLE.

Cela ne se passera pas comme cela.

M. DE GOURVILLE, *au tabellion.*

Mettez-vous là : où est cet acte?

LE TABELLION.

Le voici.

M. DE GOURVILLE.

Monsieur Morin, vous m'avez dit que vous aviez à ce jeune homme de grandes obligations; moi, je lui dois la plus grande reconnoissance; c'est lui qui m'a sauvé la vie : je lui donne tout ce que vous m'avez remis avec trop de bonne foi; je le lui donne, sous la condition qu'il épousera votre fille.

MORINVILLE.

Et le baron! et le baron!

LA MORINIÈRE.

Quoi! Félix épouseroit notre sœur!

FÉLIX.

Vous dites, Monsieur, vous dites que ce bien est à moi. Ah! Pierre! il est à vous, je vous le rends.

M. DE GOURVILLE.

Brave jeune homme! (*A Morin.*) Consentez-vous à ce mariage?

MORIN.

De tout mon cœur.

FÉLIX.

Ah! Thérèse!

THÉRÈSE.

Ah! Félix!

M. DE GOURVILLE.

Belle Thérèse, y consentez-vous?

THÉRÈSE.

Ah! Monsieur!

MORINVILLE.

Le mariage n'est pas fait.

LA MORINIÈRE.

Écoutons l'acte.

M. DE GOURVILLE.

Lisez.

LE TABELLION.

Nous soussignés Alexandre Philippe de Resteinn, seigneur d'Harsein, de Leidseim et autres lieux, marquis de Gourville, et ministre du roi dans les cours étrangères.

MORINVILLE.

Diable! j'enrage.

LA MORINIÈRE.

Allons doucement.

LE TABELLION.

Avons par ces présentes donné, accordé et concédé aujourd'hui et pour toujours...

M. DE GOURVILLE.

Au reste, l'acte est en bonne forme, il n'y a plus qu'à remplir le nom du jeune homme.

MORIN.

Félix.

M. DE GOURVILLE.

Son nom de famille ?

MORIN.

Félix.

M. DE GOURVILLE.

Il n'a pas d'autre nom ?

MORIN.

Non monsieur, il n'en a pas d'autre; Félix, il ne faut pas rougir pour cela, ce n'est pas votre faute. Monsieur, je vous demande bien pardon, je ne l'en estime pas moins, et je suis prêt à souscrire ce que vous voulez; mais je vous avouerai que c'est un enfant que j'ai trouvé.

MORINVILLE.

Et qu'on a élévé ici par charité.

(*Félix le regarde fièrement.*)

Google

M. DE GOURVILLE.

Quel qu'il soit, il ne peut que vous honorer.

MORIN.

Je l'ai trouvé le dix-sept mai, jour de Saint-Félix, et on lui en a donné le nom.

M. DE GOURVILLE.

Le dix-sept mai, dites-vous; et en quelle année?

MORIN.

En mil sept cent quarante-neuf.

M. DE GOURVILLE.

En quarante-neuf! Ciel! se pourroit-il! Non, non; et n'avez-vous rien qui vous indique ses parents?

MORIN.

Non, mais sa nourrice est ici.

M. DE GOURVILLE.

Faites-la venir, faites-la venir, je vous en prie, je vous en supplie; et n'est-ce pas dans le temps même de ce désastre?

MORIN.

Le lendemain.

M. DE GOURVILLE.

Et vous n'avez nul autre indice que sa nourrice?

MORIN.

Ses petites hardes, et les joyaux qu'il avoit alors, et que j'ai gardés.

M. DE GOURVILLE.

Voyons-les.

THÉRÈSE.

Ah! Félix! si par le moyen de ce monsieur, eh! que sait-on? j'espère et je crains...

FÉLIX.

Je vais la chercher.

MORIN.

La voici, voici la nourrice.

SCÈNE XII.

M. DE GOURVILLE, FÉLIX, THÉRÈSE, MORIN. MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, UN TABELLION, LA NOURRICE, MARGUERITE, CHASSEURS, PAYSANS, PAYSANNES.

LA NOURRICE.

Eh! où est-ce donc qu'est mon fils; on dit qu'il part?

M. DE GOURVILLE.

La mère nourrice, écoutez-moi; d'où êtes-vous? de quel pays? de quelle contrée? vous êtes Allemande?

LA NOURRICE.

Oui.

M. DE GOURVILLE.

De quel endroit?

LA NOURRICE.

De Nonstorff.

M. DE GOURVILLE.

Qui vous a donné cet enfant ?

LA NOURRICE.

Un grand homme, un matin, le troisième de mai; il me mena à sa mère qui étoit dans une voiture, et me fit partir tout de suite avec elle.

M. DE GOURVILLE.

Vous donna-t-il de l'argent ?

LA NOURRICE.

Cinq louis d'or.

M. DE GOURVILLE.

Le reconnoîtriez-vous ?

LA NOURRICE.

Je crois que oui. Eh! ne me trompé-je pas... Aber Herr; mais, Monsieur, n'est-ce pas vous ?

M. DE GOURVILLE.

Regardez-moi bien.

LA NOURRICE.

Non, non, je ne me trompe pas; vous aviez un habit, un habit... Blau * einen grossen rappen, zwei Bediente !

M. DE GOURVILLE.

Ja! ein blaues Kleid, Zwei Bediente! **

* Bleu, un grand cheval noir, deux domestiques.

** M. DE GOURVILLE.

Un habit bleu, deux domestiques.

LA NOURRICE.

Einen Hut mit Gold bordirt, und — und — und knöpflöcher überall, überall : ja sterr ! das sind Sie, das sind Sie, ich bin' sgewiss ! *

M. DE GOURVILLE.

Und dieser ist der junge Mensch, der nemliche, den ich euch übergeben habe — der nemliche ! **

LA NOURRICE.

Der nemliche — ja ! ja ! der nemliche — der nemliche ! ***

M. DE GOURVILLE.

Der nemliche... Ciel ! c'est mon fils !

FÉLIX.

Votre fils ! quoi ! vous seriez mon père ?

M. DE GOURVILLE.

Oui, mon fils, je le suis, et je n'en puis douter; c'est à votre père que vous avez sauvé la vie.

* LA NOURRICE.

Un chapeau bordé d'or, et... et... et... des boutiniers partout ; et oui, monsieur, c'est vous, j'en suis sûre.

** M. GOURVILLE.

Et c'est ce jeune homme, le même que je vous ai remis ?

*** LA NOURRICE.

Le même, oui, monsieur, le même, le même.

FÉLIX.

Que je serois malheureux si vous vous trompiez ! Ah ! Thérèse !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MORINVILLE.

Son fils ! son fils ! son fils !
Comment, Félix seroit son fils ?
Oui, c'est son fils, il est son fils.

LA MORINIÈRE.

Son fils ! son fils !
Eh mais, que faire,
Si c'est son père ?
Je n'en sais rien ;
Il rend le bien.

FÉLIX.

O ciel ! je serois votre fils ?

M. DE GOURVILLE.

Oui, oui, vous êtes mon fils.

FÉLIX.

Que je suis heureux ! Ah, mon père !

LA NOURRICE.

Oui, c'est son fils, oui, c'est son fils.

THÉRÈSE, *à M. de Gourville.*

Que vais-je devenir ? son fils !

MARGUERITE, *à part.*

Fuyez, monsieur, et sauvez-vous ;
Ils viennent tous

Armés de fourches, de bâtons.
Tous nos garçons
Veulent que de cette maison
Vous sortiez vite; et le baron
Veut vous chasser de la maison.
Saint-Morin s'est mis du tapage
Avec les femmes du village.
Ah! sauvez-vous, ah! sauvez-vous;
Ils viennent tous.

(*Le baron paroît à la tête des chasseurs et des hommes du village, et Saint-Morin, de l'autre côté, à la tête des femmes.*)

LE BARON, LES CHASSEURS.

Il faut partir,
A l'instant même il faut partir,
Et du village il faut sortir.

SAINT-MORIN, LES FEMMES.

Il faut partir,
Monsieur, monsieur, il faut partir.

MORIN.

Taisez-vous tous,
Point de colère,
Approchez-vous,
Écoutez-nous,
Point de colère.

FÉLIX.

Taisez-vous tous,
Point de colère,

Approchez-vous,
Il est mon père.
Mes chers amis,
Voici mon père.

MORIN.

Il est son fils.

M. DE GOURVILLE.

Oui, mes amis, voilà mon fils.

FÉLIX.

Je suis son fils.

MORINVILLE.

Tant mieux, j'en suis bien aise,
Il devroit épouser Thérèse.

M. DE VERSAC.

Quoi! c'est son fils!

LA MORINIÈRE.

Oui, c'est son fils.

MORINVILLE.

Bon gentilhomme, il est marquis.

FÉLIX.

Mon père, donnez-moi Thérèse.

M. DE GOURVILLE.

Je l'ai signé, j'en suis fort aise.

THÉRÈSE.

Ah! Félix! ah, que je suis aise!

MORINVILLE.

On veut qu'il épouse Thérèse,
Baron, n'ayez aucun dépit.

M. DE VERSAC.

Moi, j'en suis aise :
Félix est un garçon d'esprit ;
Nous nous verrons, si c'est son fils.
Puisque le père est un marquis,
Nous nous verrons, j'en suis fort aise.

FÉLIX, THERÈSE.

Ah, pour nous quels doux moments,
Après de cruels instants !
Qui l'auroit dit, ma Thérèse ?

CHŒUR.

Vivez ensemble long-temps,
Vous, Félix, et vous Thérèse.
Ah, grands dieux, que je suis aise !
Vivez ensemble long-temps,
Que ce soit pendant cent ans.

(*Ils embrassent tous Félix et M. de Gourville, suivant leurs différentes affections. Morinville rend le billet, Félix le prend en riant, et l'embrasse ainsi que M. de Versac, Marguerite et Morin, etc.*)

FIN DE FÉLIX.

4

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES ;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de MONSIGNY.

Représenté pour la première fois le 14 septembre 1761.

20..

PERSONNAGES.

M. TUE, médecin, tuteur de Lise.
LISE, amante de Dorval.
DORVAL, amant de Lise.
MARGARITA, duègne.
UN COMMISSAIRE.
UN PORTE-PAIX.
UNE REVENDEUSE.
UN CLERC DE COMMISSAIRE.
GARDES.

La scène est à Paris dans une rue.

Digitized by Google

ON NE S'AVISE

JAMAIS DE TOUT,

OPÉRA COMIQUE.

SCÈNE I.

DORVAL, *seul.*

Je vais, je viens, et ils ne sortent point! ils ne peuvent pas tarder. Que de ruses j'ai employées, que de déguisemens! ils ne sortent point... Et ne pouvoir encore me fier qu'à moi-même; et ils ne sortent point! Ah! ciel!

ARIETTE.

Dieux des amours,
Si tu dois ton secours
A l'amant le plus tendre
De ceux qu'enflamment tes ardeurs,
De ceux dont tu soumet les cœurs;
Qui plus que moi doit y prétendre?

M'est-il possible de ne pas aimer
L'objet qui sait m'enflamer?
Sagesse et beauté,
Esprit et bonté
Se trouvent ensemble :
Lise les rassemble.

Dieu des amours, etc.

SCÈNE II.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL.

Ah! voici nos persécuteurs. Quoi! Lise n'est pas avec eux? Ah! si quelqu'accident..... Si je me croyois... non...

SCÈNE III.

M. TUE, MARGARITA.

M. TUE.

L'avez-vous enfermée dans la chambre sur le derrière?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Où est la clef?

MARGARITA.

La voilà.

M. TUE.

Avez-vous fermé l'antichambre!

MARGARITA

Oui.

M. TUE.

La clef ?

MARGARITA.

La voilà, et voici aussi celle du bas de l'escalier.

M. TUE.

Je parie que vous n'avez pas fermé les contre-vents.

MARGARITA.

C'est par où j'ai commencé.

M TUE.

Et les doubles châssis ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Si je pouvois la garder moi-même ! mais mon maudit état de médecin...

ARIETTE.

Un marchand
Dans sa boutique
Attend
Le chaland,
La pratique :
Il tient là, là, là,
Et sa femme et son or,

Ses billets, son coffre-fort.
Tout est là, là, là.
Qui le trompera ?
Tout est sous ses yeux.
Tout est pour le mieux.
Mais un médecin savant
Allant,
Venant,
Trottant,
Courant,
Vit chez autrui,
Jamais chez lui,
C'est une mort :
Encor
Un marchand, etc.

SCÈNE IV.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL, *en domestique bègue.*

MARGARITA.

Tenez, voilà ce domestique d'hier au soir.

M. TUE.

Que veux-tu, mon garçon ?

DORVAL.

Mon... mon... mon... Monsieur, ve... ve... venez donc, donc vite, ma... ma... ma.

M. TUE.

J'y vais, j'y vais; je ne sors que pour cela : tu lui diras que... Bon, il est déjà bien loin, ce garçon-là : il fait bien de marcher plus vite qu'il ne parle.

SCÈNE V.

M. TUE, MARGARITA.

M. TUE.

Ah! sitôt mon mariage fait, je compte bien de quitter la médecine; je ne vivrois pas.

MARGARITA.

Vous vouliez me dire quelque chose.

M. TUE.

Ah, n'écoute-t-on pas? Non: oh ça, Margarita, je vous ai prise pour garder ma pupille, qui va être ma femme.

MARGARITA.

C'est ce que je disois.

M. TUE.

Et c'est ce qu'il ne faut pas dire. Je ne veux pas qu'on croie que je l'épouse parce qu'elle est riche.

MARGARITA.

Monsieur, je vous assure.

M. TUE.

Paix : je serai, je crois, content de vous. Le signor Zelotini....

MARGARITA.

Il doit vous avoir temoigné de moi...

M. TUE.

Oui, oui; il dit cependant que vous aimez l'argent.

MARGARITA.

Je l'aime comme on doit l'aimer.

M. TUE.

Il dit aussi que vous êtes un peu musarde, que vous vous arrêtez à toutes les portes. Ce sont ses termes.

MARGARITA.

Non, monsieur.

M. TUE.

Il dit, de plus, que vous avez fait mourir sa première femme de chagrin; mais cela ne fait rien, pourvu que vous soyez exacte.

MARGARITA.

Je vous assure, monsieur.

M. TUE.

Ne m'interrompez pas, j'ai mille choses dans la tête à vous dire, et cela me brouille. Ah... Lise n'a-t-elle parlé à personne dans le coche?

MARGARITA.

Si, à un jeune homme.

M. TUE.

Tantpis. Comment, comment, un jeune homme?

MARGARITA.

C'est le frère d'une pensionnaire du même couvent ; il nous a quittées à cinq lieues d'ici, et il ne lui a seulement pas dit adieu.

M. TUE.

Pas dit adieu ! cela ne prouveroit rien ; enfin, je ne veux plus qu'elle parle à personne.

MARGARITA.

Mais à moi.

M. TUE.

Ah ! à vous, à moi, à nous. Ensuite je veux.... Eh bien ! ne voilà-t-il pas que vous regardez ailleurs, au lieu de m'écouter?

MARGARITA.

Moi, point du tout.

M. TUE.

Écoutez bien.

MARGARITA.

Oui, monsieur.

M. TUE.

Je veux, faites attention, que lorsqu'elle sortira, et elle ne sortira que les dimanches et fêtes, ainsi qu'aujourd'hui ; je veux qu'elle aille toujours devant elle, jamais de côté, le voile baissé, les mains sous son mantelet ou dans ses poches. Quand elle les aura là, elle ne les aura pas ailleurs. Quand une main donne une lettre, c'est une main qui la reçoit.

MARGARITA.

C'est vrai.

M. TUE.

Je veux, prenez-y bien garde, je veux qu'elle soit toujours devant vous à votre main droite, à la distance de votre bras, afin que vous puissiez l'arrêter si elle va trop vite. Ne vous laissez jamais couper par un carrosse : quand il en passe un, faites-lui tourner le visage vers la muraille; elle n'a que faire d'espionner ce qui se passe dans les carrosses.

MARGARITA.

Oui, monsieur; est-ce tout ?

M. TUE.

Tout ? vous n'y êtes pas. Tenez, voici un livre que j'ai acheté à Florence, à la succession d'un Portugais : c'est un livre qui... ah ! un livre d'or.

MARGARITA.

Est-ce pour elle ?

M. TUE.

Non, c'est pour vous.

MARGARITA.

Pour moi ?

M. TUE.

Oui, pour vous; je veux que vous le lisiez, et que vous vous instruisiez comment il faut garder une fille. Lisez, lisez.

MARGARITA.

Je sais, monsieur, tout ce qu'il faut savoir... pour...

M. TUE.

Lisez, lisez, je n'ai pas mes lunettes.

MARGARITA, *tirant ses lunettes.*

Donnez; voyons donc ce beau livre.

M. TUE.

Ne sont-ce pas là mes lunettes?

MARGARITA.

Vous avez laissé les vôtres sur la chaise auprès de Lise.

M. TUE.

Lisez donc.

MARGARITA.

Com.. Compendium Cythereum. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. TUE.

C'est comme qui diroit..... Au reste, le titre n'y fait rien; passez l'introduction, la préface, l'avis au lecteur..... là, là.

MARGARITA.

Chapitre premier. Des boissons, potions, lotions et aliments propres.

M. TUE.

Oui, aliments propres; allez toujours.

MARGARITA.

Et aliments propres à substanter la vertu, et à corroborer la sagesse, la sage nature ayant produit des herbes qui...

M. TUE.

Ensuite, ensuite ; lisez les titres seulement.

MARGARITA.

Chapitre deux. Des haha !... Des haha ! ....

M. TUE.

Oui, des haha.

MARGARITA.

Comme coiffes, coqueluchons, mantelets, corps, pièces de corps, corsets, mouchoirs, doubles mouchoirs, triples mouchoirs.

M. TUE.

Je veux qu'elle mette de tout cela ; le détail suit après, chapitre troisième.

MARGARITA.

Chapitre troisième. Des interdictions, comme encre, plumes, papiers, lectures. Ah ! monsieur, il faudroit pourtant lui laisser un livre ou deux pour se récréer.

M. TUE.

Vous avez raison, je lui chercherai dans ma bibliothèque les Récréations mathématiques.

MARGARITA.

Chapitre quatrième. Des trois cent trente-trois manières de donner une lettre, et d'en rendre la réponse.

M. TUE.

Ah ! c'est bon cela, faites-y attention : ensuite.

MARGARITA.

Les soliloques d'une fille qui s'ennuie, avec le résultat.... Il y a quelque chose à la marge.... « Sachez, docteur, que les inconséquences du » cœur vont plus droit au fait que les conséquences » de l'esprit. »

M. TUE.

Ah! passez, passez. C'est une mauvaise réflexion d'un jeune docteur en droit. Cela n'est-il pas rayé?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Après.

MARGARITA.

Les mille et une phrases différentes qui ne demandent que la même chose.

M. TUE.

Comme il n'y aura que moi qui lui parlerai, ce chapitre est inutile.

MARGARITA.

Les douze maximes sur les entremetteurs, comme maître de musique, maître de danse, tailleurs, tailleuses, coiffeuses, brodeuses, marchandes de modes, ouvrières en robe, ouvrières en linge ouvrières en..., etc.

M. TUE.

Cela a été mis sur des airs : dites-moi le premie mot.

MARGARITA.

Un chanteur.

M. TUE.

Ah!

ARIETTE.

Un chanteur n'est pas un Caton,
Il n'est pas d'emploi qui l'étonne;
Quand l'écolière entend le ton,
Alors sa conduite détonne.
Pour obliger tout favori,
Toute ouvrière ourdit la trame
Qui cache aux yeux l'amant chéri;
Et la coiffeuse de la femme
Ne sert qu'à coiffer le mari.

MARGARITA.

Ah! monsieur, Lise est si simple : à quoi tout cela sert-il? Lise est d'une simplicité...

M. TUE.

Ne vous y fiez pas, il faut toujours supposer aux jeunes filles trois fois plus d'esprit qu'elles n'en montrent. Donnez-moi cela.

(*M. Tue prend et feuillette le livre, en se servant des lunettes de Margarita.*)

MARGARITA.

ARIETTE.

Me prenez-vous pour une buse?
Il n'est, Monsieur, aucune ruse
Dont fille sache user

Qui puisse m'abuser.
Je suis native de Raguse,
Et j'arrive de Syracuse.
En vain fillette voudroit essayer
D'employer
Adresse,
Finesse,
Souplesse,
Simplesse,
Les pleurs,
Les douleurs,
Les humeurs,
Les vapeurs;
Rien ne peut me toucher,
Je suis dure comme un rocher.
Je suis native de Raguse,
Et j'arrive de Syracuse.

SCÈNE VI.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL, *en captif.*

DORVAL, *à part.*

VIEILLE abominable! écoutons.

M. TUE.

Je vous crois; mais on ne sauroit avoir trop de précautions : allez la chercher avant qu'il y ait plus de monde dans la rue. Qu'est-ce que vous faites-là? qu'est-ce que vous demandez?

DORVAL.

Mon charitable gentilhomme.

M. TUE.

Laissez-moi.

DORVAL.

Ma bonne dame, ma vertueuse princesse.

M. TUE.

Vous lui... vous lui... Je ne sais plus ce que je voulois dire : diable soit de l'homme.

MARGARITA.

Laissez-nous donc en repos.

M. TUE.

Conduisez-la au petit couvent, et vous la ramènerez sitôt après.

DORVAL.

TRIO.

Pauvre petite charité :
Un vieillard dans l'adversité.
Je sors de la captivité ;
Soulagez donc ma pauvreté.

M. TUE.

Laissez-nous donc en liberté ;
Nous n'avons rien, en vérité.

MARGARITA.

La liberté ! la liberté !
Ah ! ciel, qu'on est persécuté !

En vérité, en vérité,
La liberté.

DORVAL.

Mon gentilhomme, en vérité,
Ma noble dame, en vérité,
Je languis dans la pauvreté.

M. TUE.

Enfin pour ne vous rien céler,
Etes-vous là pour écouter!

MARGARITA.

J'écoute : vous pouvez parler.
Eh! pourquoi nous persécuter?

DORVAL.

Pauvre petite charité, etc.

M. TUE.

Donne-lui donc quelque chose, et qu'il s'en aille.

MARGARITA.

Tenez, voilà deux liards.

M. TUE.

Il y en a un pour elle, et un pour moi.

DORVAL.

Que la rosée du ciel, et que la graisse de la terre..

DORVAL.

Eh! laissez-nous. Ah, le voilà parti enfin... Enfin je ne sais plus où j'en étois. cet homme m'a tout étourdi. Allez chercher Lise, je vais à cette

consultation. (*Il revient sur ses pas, et dit :*) Je reviendrai...

DORVAL.

Ah ! noble dame, vertueuse princesse.

MARGARITA.

Adieu, bon homme, adieu.

SCÈNE VII.

DORVAL, *seul.*

ARIETTE.

Je vais te voir, charmante Lise,
Mes yeux vont rencontrer les tiens ;
Craignons que leur vive surprise
Ne nuise
A nos tendres liens.
Sous une feinte indifférence
Cachons, s'il se peut, nos ardeurs,
Trop animés par l'espérance,
Gardons-nous de trahir nos cœurs.
Je vais te voir, charmante Lise,
Mes yeux vont rencontrer les tiens ;
Craignons que leur vive surprise
Ne nuise
A nos tendres liens.

(*Il exprime ici, en se retirant, tout le plaisir qu'il a à la voir.*)

SCÈNE VIII.

LISE, MARGARITA, DORVAL.

LISE.

Ah! ma bonne! Ah! que c'est beau, les rues!

MARGARITA.

Oui, cette rue-ci est belle.

LISE.

J'y respire un air plus pur, plus frais, plus doux. Ah...

MARGARITA.

Quoi!

LISE.

Ah! ma bonne, mes genoux tremblent sous moi.

MARGARITA.

C'est le grand air.

LISE.

Arrêtons ici un instant.

MARGARITA.

Je le veux bien, il ne passe personne.

LISE.

Ma bonne, pourquoi donc toute cette contrainte?

MARGARITA.

Votre tuteur a ses raisons.

LISE.

Est-ce pour se faire aimer?

MARGARITA.

Non ; mais afin qu'on ne vous aime pas.

LISE.

Ah ! si on m'aimoit, si j'aimois, je ferois comme une pensionnaire de mon couvent.

MARGARITA.

Comment faisoit-elle ?

LISE.

Voilà ce qu'elle chantoit.

ARIETTE.

Jusques dans la moindre chose
Je vois mon amant empreint ;
Quand j'éparpille une rose,
Dans chaque feuille il est peint.
Je le vois dans le nuage
Que l'air promène à son gré ;
Pour moi tout est son image :
Mon cœur en a soupiré.
Si je brode quelque ouvrage,
Dans le dessin nuancé
Je vois ses traits, son visage
Sur le canevas tracé.
Si je lis, à chaque page
Son nom me semble placé ;
Par l'écho du voisinage
Il est toujours prononcé.
Qu'un son frappe mon oreille,

J'écoute... et dans tous mes sens
Mon ame qui toujours veille,
Croit entendre ses accents.
Ces accents, ce ton si tendre,
Ce son de voix enchanteur,
Ces accents qui font entendre
Tout ce qui flatte mon cœur.

Jusque dans la moindre chose, etc.

MARGARITA.

Vous vous moquez de moi, on n'apprend point de pareilles choses dans les couvents.

DORVAL.

Ma noble dame.

MARGARITA.

Que voulez-vous? Je vous ai donné tantôt.

DORVAL.

Je le sais; c'est vous qui avez honoré ma profonde misère des précieux trésors de votre bienfaisance.

MARGARITA.

Eh bien! que demandez-vous?

DORVAL.

Les ronces de la pauvreté n'ont pas étouffé en moi les respectables semences de l'honneur.

MARGARITA.

Cela peut être : après?

DORVAL.

En tirant votre bourse, vous avez laissé tomber...

MARGARITA.

Moi ! je ne le crois pas.

DORVAL.

Voilà ce que j'ai trouvé à cette même place.

MARGARITA.

C'est un louis d'or : ah ! oui, c'est à moi.

LISE.

Ma bonne, vous devriez lui donner quelque chose.

MARGARITA.

Vous avez raison.

LISE.

Ma bonne.

MARGARITA.

Quoi ?

LISE.

Voulez-vous me permettre de parler à ce pauvre ?

MARGARITA.

Oui, il ne faut pas les mépriser.

(*Elle fouille dans sa bourse.*)

LISE.

Pourquoi portez-vous cette chaîne autour de votre bras ?

DORVAL.

J'ai été captif à Maroc... Ah ! Lise !

LISE.

Ah ! Dorval.

MARGARITA.

Tenez, monsieur le captif, voilà quatre sols que je vous donne, une pièce de dix-huit deniers, un petit sol, et cinq liards, cela fait bien quatre sols; car ces petits sols-là ont valu cinq liards.

DORVAL.

ARIETTE.

Divin objet; femme féconde
En beautés;
Source d'esprit, source profonde
De clartés!
Que la richesse orientale
Sur vos habits
Prodigue tout ce qu'elle étale
De rubis.

LISE.

Ah ! ma bonne, le beau souhait !

MARGARITA.

Qui, il est beau.

DORVAL.

Quoi ! vous m'avez donné quatre sols, car ces petits sols-là ont valu cinq liards. Ah ! pour vous marquer ma reconnoissance, je veux vous dire les chansons sublimes du mammamouche sur le stran de Cappadoce ; ce qui a fondu son cœur comme les neiges du mont Eman, et m'a fait éviter les plus horribles supplices.

LISE.

Ah ! ma bonne, écoutons-le ; j'aime les pauvres, moi.

MARGARITA.

Serez-vous long-temps ?

DORVAL.

Non, Madame.

MARGARITA.

Je veux bien vous donner ce petit divertissement.

LISE.

Je vous remercie.

MARGARITA.

Un louis de vingt-quatre livres, et puis dix-huit livres. font quarante-deux livres, quarante-deux livres. Dites toujours.

DORVAL.

Je fus amené devant le muphti et le cadi : le muphti étoit là, et le cadi ici ; j'avois les pieds et les mains liés avec des cordes de fil d'archal montées sur des pointes de fer trempées dans de la ciguë ; imaginez ce que c'est. Je demandai ma guitare ; ce n'étoit pas celle là, c'étoit une autre ; on me détacha les pieds, on me détacha les mains ; je m'approchai du muphti qui étoit ici, vous êtes le muphti ; je m'inclinai et je dis :

Harseïnam robek milon semur.

Ensuite du cadi, qui étoit là :

Harseïnam robek milon semur ;

MARGARITA.

Bon homme, qu'est-ce que cela veut dire ?

DORVAL.

Que ma divinité ne côtoie que sa droite.

LISE.

Ne côtoie que sa droite ?

DORVAL.

Oui, Madame : style oriental fait pour nous. Je préludai.

ARIETTE.

Aladdin,
Fils de Noraddin,
Un jour entra dans son jardin,
(*A Margarita.*)
Harseïnam robek milon semur,
(*A Lise.*)
En revenant passez le long du mur,
(*A Margarita.*)
Harseïnam robek milon semur.

Oh ma tant douce colombelle,
Réponds, réponds à la voix qui t'appelle ;
Sans toi, je ne sais que gémir ;
Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.
Soit que le soleil se lève,
Soit qu'il achève son cours,
Mon cœur n'a ni paix, ni trêve ;
Hélas! hélas, il se plaint toujours.

Aladdin,
Fils de Noraddin,
Mangeoit des pommes sans pepin.

MARGARITA.

Ah ! voilà la cloche qui sonne : pourvu que ce ne soit pas le dernier coup. Adieu, bon homme, adieu. Il est honnête homme, quoique vieux.

LISE.

Adieu, adieu.

MARGARITA.

Allez donc vite à présent.

SCÈNE IX.

DORVAL, *seul.*

ARIETTE.

Amour, achève ton ouvrage,
Ramène Lise dans ces lieux,
Sur mes efforts jette un nuage
Qui les dérobe à tous les yeux :
Amour, achève ton ouvrage.
Quoi toujours,
Quoi sans cesse
Ma tendresse
Auroit son cours ?
Quoi ses charmes,

Sans alarmes,
Seroient à moi pour toujours!
Amour, achève ton ouvrage, etc.

Ah! je suis perdu; les voilà déjà de retour.

SCÈNE X.

LISE, MARGARITA.

MARGARITA.

Ce bon homme nous a amusées, nous arrivons trop tard; je suis d'une colère... Aussi c'est vous; je suis trop indulgente: j'ai voulu vous donner un petit divertissement.

LISE.

Ma bonne, je vous en demande excuse. (*A part.*) Il n'y est plus!

MARGARITA.

Ah! je vous menerai par un chemin... Faut-il vous le dire mille fois de côtoyer les maisons? vous êtes toujours dans le milieu de la rue.

LISE.

Ma bonne! (*A part.*) Où est-il?

MARGARITA.

Pour qu'on prenne garde à vous, apparemment.

LISE.

Ma bonne, vous avez raison. (*A part.*) Ah! je ne le vois pas.

MARGARITA.

ARIETTE.

Toute fille honnête
Doit baisser la tête,
Sans lever les yeux ;
Un air sérieux,
La marche posée,
Toujours disposée
A régler ses pas
Sur sa gouvernante :
On ne marche pas
Comme une imprudente.
Mais, vous, vous vous retournez,
Vous levez le nez,
Et vous regardez,
Et vous minaudez.
S'il passe un muguet,
L'oreille est au guet ;
Votre air inquiet
Fait qu'il vous regarde,
Et vous prenez garde
S'il en prend souci.
Et vous marchez ainsi.

Toute fille honnête, etc.

LISE.

ARIETTE.

Ah ! ma bonne,
Que votre bonté me pardonne.

Vous obéir
Est mon désir,
Est mon plaisir.
Mais, mais, oh ciel! je ne le vois pas:
Que faire? hélas! hélas!
Oui, ma bonne, etc.

MARGARITA.

Voilà bien des raisons; allons, marchez. Ne voilà-t-il pas encore que vous courez? Allez le long des maisons: arrêtez donc.

SCÈNE XI.

MARGARITA, LISE, DORVAL, *en vieille.*

DORVAL, *après avoir jetté par la fenêtre une boîte de poudre sur Lise.*

GARE, gare: gare donc.

MARGARITA.

Ah, dieux!

LISE.

Ah! ma bonne.

MARGARITA.

C'est de cette fenêtre-là, c'est de cette fenêtre: elle est encore ouverte.

LISE.

Oui, ma bonne, c'est de cette fenêtre; je crois voir quelqu'un.

MARGARITA.

Ah ! comme vous voilà faite !

LISE.

Comme me voilà !

MARGARITA.

Vite, vite, un commissaire.

LISE.

Ah ! ma bonne, où vais-je me mettre ? Frappons à la porte.

MARGARITA.

On l'ouvre.

DORVAL.

Ah ! grands dieux ! ah ! grands dieux ! Madame, je me jette à vos genoux.

MARGARITA.

Je vais vous faire de belles affaires.

DORVAL.

Ma bonne dame, ma chère demoiselle. Je suis au désespoir.

MARGARITA.

Comment ! ne pas dire gare ?

DORVAL.

J'ai tort, pardonnez-moi ; je me jette à vos pieds.

LISE.

Pardonnez-lui, elle me fait pitié : levez-vous, ma bonne.

DORVAL, *se lève en baisant la main de Lise.*

Il n'y a qu'à essuyer.

MARGARITA.

Vous étalez encore davantage.

DORVAL.

Mesdames, entrez chez moi ; je paierai tout : prêtez-moi les clefs de chez vous.

MARGARITA.

Pourquoi faire, mes clefs ?

DORVAL.

Oui, vos clefs.

MARGARITA.

Mes clefs.

DORVAL.

Oui, vos clefs.

LISE.

Ma bonne, donnez-lui vos clefs.

MARGARITA.

Non : venez ; courons.

DORVAL.

Tout le monde dans le marché criera après elle.

LISE.

Tout le monde criera après moi.

MARGARITA.

Tout le monde crieroit après elle ! je savois bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

DORVAL.

Entrez toutes les deux chez moi ; je demeure toute seule, oui, toute seule ; et vous me donnerez vos clefs.

LISE.

Vos clefs.

MARGARITA.

Vous ne savez seulement pas où je demeure.

DORVAL.

Vous êtes cette vertueuse dame qui demeure par delà le marché, chez cet honnête médecin.

MARGARITA.

Vous le connoissez donc ?

DORVAL.

Il m'a sauvé trois fois la vie.

MARGARITA.

Mais, ne pas dire gare !

DORVAL.

Eh, vous avez raison. Entrez chez moi. Vos clefs.

MARGARITA.

Non, j'y cours.

DORVAL.

Que vous êtes bonne !

MARGARITA.

Restez-là ; vous, baissez votre voile ; et vous, bonne femme, ne la quittez pas.

DORVAL.

Ah ! de ma vie.

MARGARITA.

Gardez-la bien.

DORVAL.

Comme la prunelle de mes yeux.

MARGARITA.

Ne la laissez parler à personne.

DORVAL.

Ni parler à quelqu'un.

LISE.

Allez donc, ma bonne ; vous seriez déjà revenue.

DORVAL.

Ah! Lise.

(*Ils baissent la tête.*)

LISE.

Dorval.

MARGARITA.

S'il vient quelqu'un autour de vous, faites-la entrer. Non, restez : mais ne pas dire gare !

DORVAL.

Ah ! vous avez raison. Votre bonne est le panthéon des grâces, et le parangon des vertus.

SCÈNE XII.

DORVAL, LISE.

DORVAL.

Quittons, Lise, quittons ces lieux,
Usons des instants précieux
Que la fortune enfin nous laisse.

LISE.

Non, Dorval, restons dans ces lieux
Je crains ces instants précieux;
Je vois trop toute ma foiblesse.

DORVAL.

Quoi! vous résisteriez?

LISE.

Oui, Dorval, je dois résister.

DORVAL.

Savez-vous que rien ne répare
Ce moment-ci? S'il nous sépare,
Il nous sépare pour jamais.

LISE.

Je le sais que rien ne répare
Ce moment-ci, s'il nous sépare:
Mais qu'il prépare de regrets!

DORVAL.

Des regrets, quand le dieu d'hymen
Dès demain vous donne ma main.

LISE.

Ah! si je savois que l'hymen
Précédât le don de ma main.

DORVAL.

Votre honneur doit faire ma gloire;
C'est lui qui doit serrer nos nœuds.
Que je serois vil à mes yeux,
Si j'abusois de la victoire
Que promet cet instant heureux!

DUO.

LISE.

Oui, Dorval, je me fie à vous ;
C'est à l'hymen que je me livre,
Je vais suivre
Mon époux.

DORVAL.

Tu vas suivre
Ton époux.

LISE.

Mon époux doit-il me surprendre?
Doit-il apprendre
A mon cœur
A perdre l'honneur ?

DORVAL.

Ton époux peut-il te surprendre ?
Peut-il apprendre
A ton cœur
A perdre l'honneur?

SCÈNE XIII.

LISE, DORVAL, M. TUE.

DORVAL.

Qu'aperçois-je ? voilà le tuteur. Allons, Mademoiselle, marchez devant moi : jour de ma vie ! je vous apprendrai à sortir sans permission : si je vous quitte d'un instant à présent...

M. TUE.

C'est bien, c'est bien, voilà comme il faut les mener; elle m'a l'air d'une maîtresse femme: elle aura laissé un instant la porte ouverte; la petite personne étoit déjà dans la rue. Voilà bien les filles!

SCÈNE XIV.

M. TUE, *seul.*

ARIETTE.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaîté, son badinage,
Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste on la voit disparoître
Pour ne revenir jamais.
A mon âge on n'est pas dupe:
Le sexe qui porte jupe,
Ne sauroit nous abuser;
C'est en vain qu'il veut ruser,
Contre une tête un peu sage.
Nous savons trop qu'à cet âge,
Une fille, etc.

SCÈNE XV.

MARGARITA, M. TUE.

MARGARITA.

Ah ! Monsieur, vous voilà ? je suis essoufflée.

M. TUE.

D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que fait Lise ?

MARGARITA.

Ah ! Monsieur, il nous est arrivé ; je vais vous conter...

M TUE.

Qu'est-ce que vous avez-là ?

MARGARITA.

Des hardes.

M. TUE.

Pour qui ?

MARGARITA.

Pour Lise.

M. TUE.

Pour Lise ? Où est-elle ? Où est-elle ?

MARGARITA.

Dans cette maison.

M. TUE.

Dans cette maison, dans cette maison ?

MARGARITA.

On nous a jeté...

M. TUE.

Comment. Ah ! coquine, je vais t'assommer.

MARGARITA.

Mais, Monsieur, il n'y a qu'à frapper à la porte.

M. TUE.

Frappe donc, frappe donc; mais voyez cette misérable.

DUO.

MARGARITA.

Ouvrez, s'il vous plaît, ouvrez donc,
Madame, la porte:
C'est moi qui vous porte
Robe et jupon.

M. TUE.

Ouvrez, ouvrez-donc.
Au guet, au feu,
Morbleu.
Frappons, frappons.
Maudite sorcière,
A coups d'étrivière
Je veux te payer;
Oui, dans la rivière,
De mes mains, je veux te noyer.

MARGARITA.

Monsieur, hélas!
Non, ce n'est pas.
Oui, croyez-moi
En bonne foi.
Ouvrez-donc, etc.

(*Il paroît une revendeuse et un porte faix, qui crient: Au feu!*)

SCÈNE XVI.

MARGARITA, M. TUE, LE COMMISSAIRE, UN CLERC, UN RECORS.

M. TUE.

Ah ! voilà le commissaire. Ah ! monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

MARGARITA.

Ah ! Monsieur.

M. TUE.

C'est affreux, c'est abominable : un meurtre, un vol, un rapt.

LE COMMISSAIRE.

Cela paroît sérieux.

MARGARITA.

Cela crie vengeance.

M. TUE.

A l'instant, monsieur le commissaire.

MARGARITA.

Oui, monsieur le commissaire.

M. TUE.

Ma pupille, une jeune personne...

MARGARITA.

Je passois avec elle.

M. TUE.

On l'a enlevée.....

MARGARITA.

Une corbeille d'ordures.....

M. TUE.

Un scélérat, sans doute.

MARGARITA.

A été jetée sur elle.

M. TUE.

Dans cette maison.

MARGARITA.

Elle en est toute abîmée.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ! cette corbeille ?

M. TUE.

Elle n'a que seize ans.

MARGARITA.

La vieille qui est venue en pleurant.

LE COMMISSAIRE.

Je n'entends rien à tout ce que vous dites. Remettez-vous, remettez-vous.

M. TUE.

Eh ! je n'ai pas le temps de me remettre. Pendant ce temps-là, monsieur le commissaire, pendant ce temps-là.... Ah ! Monsieur.... ah ! maudite coquine....Envoyez toujours chercher le guet et trois escouades.

LE COMMISSAIRE.

Va vite chercher la garde.

M. TUE.

Il n'y a plus ni mœurs, ni lois, ni police : tout est bouleversé dans le royaume, si on ne met pas le feu à la maison.

MARGARITA.

Voilà les hardes, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Les hardes volées ?

M. TUE.

Te tairas-tu.... vieille.... vieille Syracuse? Vous me connoissez, Monsieur, j'ai l'honneur d'être connu de vous.

LE COMMISSAIRE.

Oui, vous êtes monsieur Tue, docteur en médecine.

M. TUE.

Je suis tuteur de Lise, fille de Pimbroch, ce fameux négociant.

LE COMMISSAIRE.

Je le sais.

M. TUE.

Ah ! vous le savez ! je vous dis donc la vérité. Elle a cinquante mille écus de bon bien.

MARGARITA.

Je vous assure, monsieur Tue, que je l'ai gardée, comme il faut mourir un jour.

M. TUE.

Tais-toi, tais-toi; sans le respect, sans la présence.....

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, ma bonne.

M. TUE.

On l'a enlevée, elle est dans cette maison. Dis donc, dis donc, dans cette maison. Elle ne parlera pas à présent.

MARGARITA.

Oui, dans celle-là.

LE COMMISSAIRE.

Ah ! voilà la garde.

(*La garde arrive.*)

M. TUE.

Arrêtez-moi d'abord cette coquine; il faut qu'elle soit pendue... La porte... tu seras pendue, coquine... Enfoncez, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Doucement, doucement : frappons. Ouvrez, de la part du roi.

M. TUE.

Eh ! ne croyez-vous pas qu'ils songent à nous ouvrir? Enfoncez, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Non, il faudroit un référé devant le magistrat.

M. TUE.

Un référé, un référé! pendant qu'on m'assassine... Je prends tout sur moi.

LE COMMISSAIRE.

Jetez la porte en dedans.

SCÈNE XVII.

MARGARITA, M. TUE, LE COMMISSAIRE, DORVAL, UN CLERC ET UN RECORS.

DORVAL, *sort l'épée à la main; la garde recule.*

MORBLEU, vous n'entrerez qu'après m'avoir ôté la vie.

M. TUE.

Tuez, tuez.

MARGARITA.

Ah ! un homme !

LE COMMISSAIRE.

Quoi ! c'est monsieur Dorval.

DORVAL.

Oui, c'est moi. Ah ! c'est vous, Monsieur?

LE COMMISSAIRE.

Ne craignez nulle violence : approchez, expliquez-vous.

M. TUE.

Vous le connoissez ; c'est un scélérat.

DORVAL.

C'est sur votre parole... (*Comme la garde fait un mouvement, il se remet en garde.*) N'avancez pas, morbleu, ou je...

LE COMMISSAIRE, *à la garde.*

Retirez-vous, vous autres.

M. TUE.

Quoi ! vous renvoyez la garde.

LE COMMISSAIRE.

Il n'en est pas besoin.

M. TUE.

Je vais, moi...

DORVAL.

Si vous avancez...

M. TUE.

Je reste, je reste.

LE COMMISSAIRE.

Que veut dire ceci, Monsieur?

DORVAL.

La pupille de monsieur est dans cette maison : nous nous aimons, et rien que la mort ne peut nous séparer.

M. TUE.

Je n'entends pas ça. Maudite femme !

MARGARITA.

Eh ! mais, Monsieur...

LE COMMISSAIRE.

Il me paroît, monsieur Dorval, que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous étiez nommé, monsieur a trop de raison pour ne pas consentir à un mariage avantageux... Amenez la pupille ; je vous

donne ma parole d'honneur qu'il ne lui sera fait nulle espèce de violence.

DORVAL.

Si vous me trompiez !

LE COMMISSAIRE.

Ne le craignez pas.

SCÈNE XVIII.

M. TUE, MARGARITA, LE COMMISSAIRE.

M. TUE.

Qu'il me la rende telle qu'elle est.

LE COMMISSAIRE.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne consentiez à ce mariage. Dorval est riche de famille, et a la plus belle espérance : vous avez connu son père.

M. TUE.

C'est vrai, mais qu'est-ce que cela me fait?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous quelque raison?

M. TUE.

Mille.

LE COMMISSAIRE.

Dites-m'en une.

M. TUE.

Je ne veux pas.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne voudriez peut-être pas épouser cette jeune personne?

MARGARITA.

Je vous assure que je ne lui ai pas dit.

M. TUE.

Tais-toi, bavarde; tais-toi.

LE COMMISSAIRE.

Vous seriez la fable de la ville.

M. TUE.

Qu'importe?

SCÈNE XIX.

M. TUE, MARGARITA, LISE, DORVAL, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Les voici. Venez, Mademoiselle, monsieur votre tuteur est le plus raisonnable des hommes: il consent à vous unir.

QUINQUE.

DORVAL.

La voilà, mais ne me trompez pas.

M. TUE.

Ah! ah! je vous tiens-là;
Ah! vous voilà!

LISE.

Mon cher tuteur,
Mon protecteur,
Je suis à vos genoux.
Ah! qu'il soit mon époux.

M. TUE.

Je ne veux pas.

DORVAL.

Quoi, vous ne voulez pas!
Je me moque de votre aveu,
Morbleu, je veux vous faire voir beau jeu.
Levez-vous,
Levez-vous.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs
De la douceur:
En conscience
Vous ne pouvez vous refuser
A l'alliance
Qu'on vient de proposer
Ah! monsieur Tue,
Que cette vue.

MARGARITA.

Quoi! vous hésiteriez,
Vous douteriez,
Vous refuseriez
Leur amitié;
Et quoique barbon

Vous dites non ?
Vous perdez donc le sens ?
Sans
Nul ressentiment
Pour le moment,
Je les unirois,
Je les marirois.

M. TUE.

C'est inutile,
Un mot en vaut mille :
Je ne veux pas,
Je ne veux pas.

DORVAL, *prenant Lise par un bras.*

Ah ! c'en est trop, rentrons.

M. TUE, *prenant Lise par l'autre bras.*

Non, non.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, point de violence. Monsieur Tue, je vous conseille d'y consentir de bonne grâce, ou je vais à l'instant m'y prendre de façon à l'ôter de vos mains.

M. TUE.

De mes mains, de mes mains ? Moi, son tuteur !

LE COMMISSAIRE.

Apprenez que nos magistrats sont avant vous, les tuteurs nés des orphelins.

M. TUE.

Je le sais.

LE COMMISSAIRE.

Et songez que votre conduite va vous déshonorer.

MARGARITA.

Sans doute, sans doute, va vous déshonorer.

M. TUE.

Ah! maudite coquine, j'enrage. (*A part.*) Faut-il que j'y consente? Je suis sur les épines, cela va s'ébruiter. Ah! je n'en reviens pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, décidez-vous.

DORVAL.

Voyez à l'instant, ou je vous assure...

LISE.

Mon cher tuteur.

MARGARITA.

Allons, il y consent : il est trop heureux.

M. TUE.

Je le veux bien; mais je veux étrangler cette coquine.

MARGARITA.

N'y venez pas, ou je vous arrache les yeux.

M. TUE.

Ah! si je n'avois pas été trahi!

DORVAL.

Non, vous ne l'avez pas été. Reconnoissez en moi ce captif qui vous.....

M. TUE.

Quoi ! ce....

DORVAL.

Oui.

VAUDEVILLE.

MARGARITA, *en rendant le recueil.*

Vous qui croyez que des tendres esclandres
Un registre peut être l'écueil,
Ah ! croyez-moi, brûlez votre recueil,
Et faites-en, faites-en des cendres.
Contre un sexe enchanteur
Et flatteur,
Dont les charmes,
Dont les armes
Sont sûrs de leurs coups,
Vainement on subtilise :
On ne s'avise
Jamais de tout.

LE COMMISSAIRE.

Je suis certain que dans notre jeune âge,
Des barbons furent dupés par nous :
Notre tour viendra ; laissons, en filant doux,
Imiter nos premiers tours de page.
Contre un âge trop vif,
Trop actif,
Dont les charmes, etc.

M. TUE.

Je ne sais rien de si sot, de si bête,
Que confier son honneur à quelqu'un.

Avois-je alors un grain de sens commun?
J'avois sans doute perdu la tête.
Oui, moi seul je saurois,
Je pourrois,
Par adresse,
Par finesse,
Vous pousser à bout,
C'est sottise :
Ah! qu'on s'avise
Fort bien de tout.

LISE.

Du dieu d'amour je bravois les atteintes,
Je redoutois de prononcer son nom.
Je disois oui, mais l'Amour disoit non;
Je vois Dorval, adieu toutes mes craintes.
Contre un amant flatteur,
Enchanteur,
Dont les charmes, etc.

DORVAL.

Lise, mon cœur a peu d'expérience;
Mais apprends ce que dicte mon cœur :
C'est mon amour qui fera ton bonheur.
C'est le tien qui fait ma confiance.
En faisant ton bonheur,
Mon honneur
Peut-il craindre,
Et se plaindre?
Un lien si doux

Doit bannir toute surprise.
Ah ! je m'avise
Fort bien de tout.

LE COMMISSAIRE.

De tout auteur l'intention est bonne,
Il ne veut qu'enchanter le public :
Que l'enchanter, Messieurs, c'est là le hic.
Il faut que toujours on lui pardonne,
Ou le plan mal conçu,
Mal tissu,
Ou l'intrigue
Qui fatigue,
Le style ou le goût :
Vainement l'auteur s'épuise,
Il ne s'avise
Jamais de tout.

FIN DE ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

5

AUCASSIN ET NICOLETTE,

OU

LES MŒURS DU BON VIEUX TEMPS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de GRÉTRY.

Représentée pour la première fois le 3 janvier 1780.

PERSONNAGES.

AUCASSIN.
GARINS, comte de Beaucaire.
BONGARS, comte de Valence.
LE VICOMTE DE BEAUCAIRE.
NICOLETTE.
UN PATRE.
OFFICIERS du comte de Beaucaire.
BREDAU, MARCOU, } soldats gardant les tours.
SUITE DU COMTE DE BEAUCAIRE.
SUITE DU COMTE DE VALENCE.

Le théâtre représente la salle des gardes, dans le château du comte de Beaucaire.

AUCASSIN ET NICOLETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AUCASSIN, LE COMTE DE GARINS.

DUO.

AUCASSIN.

NICOLETTE, ma Nicolette,
Non, jamais je ne t'oublirai.

LE COMTE DE GARINS.

Aucassin, entends-tu le son de la trompette?
Mon cher fils elle te répète :
Vole et combats.

AUCASSIN.

Non, non, pour elle je mourrai.
Nicolette, ma Nicolette,
Non, jamais je ne t'oublirai.

LE COMTE DE GARINS.

Défends tes biens, défends ta gloire,
C'est à toi qu'il convient de fixer la victoire;
C'est à toi qu'il convient de cueillir des lauriers.

AUCASSIN.

Peu m'importent mes biens, et mon nom et ma gloire;
Je ne voudrois obtenir la victoire
Que pour mettre à ses pieds
Vos ennemis et mes lauriers.

SCÈNE II.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Seigneur, tout est perdu si le plus prompt secours
Ne vient défendre la muraille.
L'ennemi marche en ordre de bataille,
Les échelles déjà s'appliquent sur les tours,
A les escalader une troupe s'apprête;
L'épée en main, le regard furieux,
Le comte de Mongars lui-même est à leur tête;
C'est en vain qu'on leur lance et des dards et des pieux,
Rien, Seigneur, ne les arrête;
Tout effort ne les rend que plus audacieux.

LE COMTE DE GARINS.

Quoi, mon fils? quoi tu peux entendre
Le récit effrayant d'un assaut désastreux,

Et tu ne cours pas nous défendre ?
Contre qui? contre un traître, un perfide voisin
Dont la fureur vient tout détruire.
Et quelle est la raison qui le rend inhumain ?
Il me refuse de la dire.
Ah ! si mon bras, par l'âge désarmé,
Pouvoit encor soutenir une lance,
Que j'aurois bientôt réprimé
De ce fier ennemi la cruelle insolence !
Il assiége Beaucaire, il ravage nos champs :
Tu l'entends, mon fils, tu l'entends,
Et tu ne prends pas ma défense !

AUCASSIN.

Mon père, que le ciel, insensible à mes vœux,
Rejette à jamais ma prière,
Si, comme chevalier, je lève la bannière,
Si je brave jamais et le fer et les feux,
Si je parois jamais dans l'illustre carrière
Qui vous a vu briller, et vous, et nos aïeux,
A moins que vos bontés n'accordent à mes vœux,
Celle à qui j'ai donné mon ame toute entière,
L'objet qui seul pouvoit me rendre heureux,
Nicolette, ma douce amie,
Toujours belle, toujours chérie.

LE COMTE DE GARINS.

Jamais je ne l'accorderai :
J'aimerois mieux perdre la vie.

SCÈNE III.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Ah ! Monseigneur, tout est désespéré ;
Nous ne pouvons soutenir leur furie.
Avant deux heures au plus tard,
Ils seront maîtres du rempart ;
Leur chef s'est avancé, le cruel vous défie
Et votre fils, et vous.

LE COMTE DE GARINS.

Allons, allons mourir.

AUCASSIN.

Mourir ! mourir ! mon père, écoutez-moi, mon père.
Quoi ! votre mort ! ô ciel !

LE COMTE DE GARINS.

Que faut-il que j'espère ?

AUCASSIN.

Je vais, je vais les secourir,
A l'ennemi je vais m'offrir,
Et vous venger d'une insulte cruelle ;
Mais puisqu'il faut céder au devoir qui m'appelle,
Promettez-moi, (la grace est peu pour votre honneur,
Mais elle est tout pour moi,) promettez-moi, mon père,
Que si le ciel, en ce combat prospère,
Me ramène à vos pieds vainqueur,

Vous me laisserez voir la beauté qui m'est chère,
Un instant seulement, un instant, c'est si peu;
Je ne veux seulement, et dans ce même lieu,
Que la voir, l'embrasser, et qne lui dire adieu.
Jusqu'à me refuser seriez-vous donc sévère?

LE COMTE DE GARINS.

Non.

AUCASSIN.

Vous le promettez?

LE COMTE DE GARINS.

Oui, je te le promets.

AUCASSIN.

Ah! que le ciel m'accorde un plein succès!

ARIETTE.

(*Pendant la ritournelle, il met son casque.*)

Allez, qu'on apporte mes armes;
Accourez, mes amis, Aucassin est vainqueur:
Chassez la crainte et les alarmes.
Amenez mon coursier; qu'on apporte mes armes;
Répondez tous à mon ardeur.
Je la verrai, je verrai ce que j'aime,
Sa douce voix consolera mon cœur;
Et dans ses yeux, mon bien suprême,
Je vais jouir d'un instant de bonheur.
Allons, partons, et quittons ces murailles;
A l'ennemi faisons sentir nos coups:
C'est hors des murs qu'on donne les batailles;
Suivez-moi, suivez-moi; la victoire est à nous.

LE COMTE DE GARINS.

Voilà, mon fils, le parti qu'il faut suivre,
Être de ses sujets le secours et l'appui.
Mais quel pouvoir a-t-elle donc sur lui,
Si j'en crois les excès où son amour le livre !

SCÈNE IV.

LE COMTE DE GARINS, *seul.*

ARIETTE.

Fils insensé,
As-tu pensé
Que j'approuverois ta tendresse ?
Crois-tu mon cœur
Privé d'honneur
Au point de flatter ton ivresse ?

Quoi ! ce que ne peut obtenir
L'aspect même de ma détresse,
Ma prière, le souvenir
De tes aïeux, de ta noblesse,
Un père, hélas ! prêt à mourir, ...
Tu le fais pour une maîtresse !
Non, non, tu ne la verras plus.
Je t'ai promis ; mais quel abus
De s'asservir à la promesse
Dont l'honneur prescrit le refus.
Non, non, tu ne la verras plus.

SCÈNE V.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE.

LE COMTE DE GARINS.

Faites venir ici le vicomte. Ah ! c'est vous,
Vicomte ; instruisez-moi, ne pouvez-vous me dire
Quel est ce bel objet qui nous chagrine tous,
Et qui prend sur mon fils un si puissant empire ?
On dit que c'est par vous, et dans votre maison
Que Nicolette fut dès l'enfance élevée.

LE VICOMTE.

Bien avant l'âge de raison,
Elle y fut, par ma femme, avec soin conservée,
Jusqu'à sa mort.

LE COMTE DE GARINS.

Et savez-vous le nom
De ses parents, de sa famille ?

LE VICOMTE.

Non ;
Car ma femme eut l'imprudence
De taire le secret qui cache sa naissance.

LE COMTE DE GARINS.

Et vous ne savez ce qu'elle est ?

LE VICOMTE.

Non ; je sais seulement qu'autrefois la comtesse,
Votre épouse, seigneur, y prenoit intérêt,
Et lui marquoit la plus vive tendresse.

LE COMTE DE GARINS.

Et vers aucun soupçon votre esprit n'est porté
Sur les parents de cette Nicolette ?

LE VICOMTE.

Dans le temps, un bruit sourd, une rumeur secrète
Répandoit qu'elle étoit, à n'en pouvoir douter,
D'un sang noble, et d'un rang qu'il falloit respecter ;
Mais quelqu'un affirmoit avoir vu l'acheter
D'une étrangère errante et vagabonde,
Qui s'en alloit courant le monde,
En s'offrant à chacun pour dire, dans la main,
Le bon ou le mauvais destin.

LE COMTE DE GARINS.

Ah ! c'est cela, sans doute ; allez, qu'on me l'amène :
Je suis bien bon de prendre tant de peine,
Et de ne pas chasser ce qui fait mes tourments.

LE VICOMTE.

AIR.

Simple, naïve et joliette,
Nicolette est la fleur des champs ;
Les lis vous paroîtroient moins blancs,
Si vour regardiez Nicolette.
Qui la vit, toujours la regrette.
Son regard est si séduisant,
Qu'un vieillard même iroit disant :
Le joli péché d'amourette !

LE COMTE DE GARINS.

Parbleu! vous êtes bien plaisant,

Vicomte, avec cette louange ;
Et je vous trouve bien étrange
D'en faire un éloge si grand.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE.

LE COMTE DE GARINS.

Il a raison, elle est vraiment jolie !
Approchez ; c'est donc vous qui séduisez mon fils,
Et dont le cœur se met au plus haut prix ;
Je vous ferois mourir si c'étoit votre envie
Qu'il fît pour vous quelque folie.
Parlez, parlez, comment l'avez-vous vu ?
Que vous dit-il ? Qu'avez-vous répondu ?
Le lieu, l'instant, quelles sont ses promesses,
Ses discours, ses propos, ses douceurs, ses caresses ;
Répondez, répondez ; car je veux tout savoir.

LE VICOMTE.

Seigneur, votre courroux lui ravit le pouvoir
De s'énoncer. Répondez, Nicolette.

NICOLETTE.

Je le désire.

LE VICOMTE.

Eh bien, me direz-vous tout ?

NICOLETTE.

Oui.

LE VICOMTE.

Que dit sire Aucasssin en vous contant fleurette ?

NICOLETTE.

Qu'il m'aime.

LE VICOMTE.

Et vous alors?

NICOLETTE.

Moi ! que je l'aime aussi.

LE COMTE DE GARINS, *à part.*

Insolente !

LE VICOMTE.

Ah ! Seigneur, un moment, sans colère,
Il faut l'interroger, et si vous permettez. ....

LE COMTE DE GARINS.

Non, non; laissez-moi dire, écoutez, écoutez;
Quand vous verrez mon fils, il faudra lui déplaire.
Et lui dire d'un ton sévère.
Que vous ne l'aimez plus, qu'il cherche un autre objet,
Que vous le quittez sans regret.

NICOLETTE.

En vain, ma bouche le diroit;
Dans mes regards, Seigneur, il liroit le contraire,
Et ne me croiroit pas.

LE COMTE DE GARINS.

Comment donc! imprudente,
Quel espoir vous séduit? quelle est donc votre attente?

NICOLETTE.

Seigneur, je suis au désespoir

De la peine que je vous cause;
Otez-moi pour jamais les moyens de le voir.

LE VICOMTE.

En acceptant ce qu'elle vous propose,
C'est leur enlever tout espoir.

NICOLETTE.

AIR.

Au fond d'une sainte retraite
Mettez la triste Nicolette :
Là, dans les pleurs,
Dans les douleurs;
Là, dans les larmes,
Je gémirai de mon malheur;
Mais au moins j'aurai la douceur
De faire cesser vos alarmes.
J'y prîrai le ciel pour vos jours,
Et pour les siens.... Ah! qu'il m'oublie,
Et que sa vie
Soit consacrée à des amours
Que la naissance justifie!
(*Elle se jette à genoux.*)
Au fond d'une sainte retraite, etc.

LE COMTE DE GARINS.

Elle m'attendrit. Levez-vous.
Je ne sais si c'est par magie,
Ou par son ton et son air doux;
Mais j'ai presque pleuré.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Grande, grande victoire,
Sire Aucassin, seigneur, est un second Roland,
Et le combat le plus brillant,
En ce jour le couvre de gloire;
Sans attendre qu'il soit suivi,
Du grand portail il fait lever la herse;
Presque seul il s'échappe; il part, frappe, renverse;
On ne saurait nombrer tous les soldats qu'il perce
Le comte de Bougars lui-même vient à lui,
Et lui porte un grand coup de lance;
Ferme sur ses arçons, sire Aucassin s'élance,
Pare le coup, et d'un bras affermi,
Enlève et fait tomber son fatal ennemi,
Qui, foible et languissant, et respirant à peine,
S'est rendu prisonnier, et votre fils l'amène.

LE COMTE DE GARINS.

Vicomte, vite, dépêchez;
Emmenez votre Nicolette,
Et que ses jours à jamais soient cachés
Au plus haut de la tour, dans la chambre secrète.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE GARINS, *seul.*

ARIETTE.

Il est vainqueur, et la victoire
Couronne son premier combat!
Et mes vieux ans vont de sa gloire
Recevoir un nouvel éclat.

Il n'est qu'une ame paternelle
Qui conçoive tout mon bonheur;
Car ce triomphe me révèle
Ce que va lui dicter l'honneur.

Quand au tombeau j'irai descendre,
Content, je fermerai les yeux;
Je laisse survivre à ma cendre
Un fils digne de mes aïeux.

Il est vainqueur, etc.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, LE COMTE DE BONGARS, LE VICOMTE.

AUCASSIN.

Ah! mon père, je vous revois!
Voici votre ennemi.

LE COMTE DE GARINS.

Le comte ?

AUCASSIN.

Qu'il approche.

LE COMTE DE GARINS.

Quoi, barbare !

AUCASSIN.

Non, non, laissons-là tout reproche,
Vainqueurs, usons mieux de nos droits ;
Songez plutôt, mon père, à tenir la parole
Dont envers votre fils vous vous êtes lié.

LE COMTE DE GARINS.

Que dites-vous ?

AUCASSIN.

Quoi donc ! l'auriez-vous oublié,
Mon père, ou cherchez-vous un prétexte frivole ?
Quoi ! ne m'avez-vous pas promis,
A l'instant que j'ai pris les armes,
Pour faire cesser nos alarmes,
Que si le ciel ramenoit votre fils
Vainqueur, il verroit son amie,
Sa Nicolette tant cherie ?
Que je pourrois, et dans ce même lieu,
La voir et l'embrasser en lui disant adieu.

LE COMTE DE GARINS.

Non, mon fils, non, ce seroit un supplice
Pour votre père ; et si en ce moment
Elle était là, peut-être, vous présent,
J'ordonnerois qu'une prompte justice....

AUCASSIN.

Quoi ! vous me refusez !

LE COMTE DE GARINS.

Oui sans doute.

AUCASSIN.

Il suffit ;
Ainsi donc, oubliant tout ce qui vous engage....
Comte, n'êtes-vous pas un de mes prisonniers ?

LE COMTE DE BONGARS.

Oui, certes.

AUCASSIN.

Donnez-moi votre main.

LE COMTE DE BONGARS.

Volontiers.

AUCASSIN.

De votre foi cette main est le gage,
Et j'exige de vous que vous accomplirez
Ce que je vous dirai de faire ;
Jurez-le-moi, jurez, jurez.

LE COMTE DE BONGARS.

Oui, s'il n'est rien à mon honneur contraire.

AUCASSIN.

Non, jurez que toutes les fois
Qu'il vous prendra la fantaisie
De chagriner nos jours, de troubler notre vie,
En ravageant nos champs, en détruisant nos bois,
Vous le ferez.

LE COMTE DE GARINS, *à part.*

Oh ciel !

LE COMTE DE BONGARS.

Aucassin, je vous prie
De ne point employer cette amère ironie ;
Je suis même surpris qu'elle s'adresse à moi.

AUCASSIN.

Non, je le veux ainsi.

LE COMTE DE BONGARS.

Vous pouvez me prescrire
Une rançon ; quelle que soit la loi
Que vous ferez, je suis près d'y souscrire.

AUCASSIN.

Non, non, je ne veux rien de vous ;
Point de rançon, mais je demande
Que vous repreniez contre nous
Les armes qu'à l'instant, j'ordonne qu'on vous rende.

LE COMTE DE GARINS.

Cruel !

LE COMTE DE BONGARS.

J'assurerai tout ce qu'il vous plaira,
(Je voyois cependant la guerre terminée !)
Mais, quand je le pourrai, mon bras s'y soumettra,
Ma parole vous est donnée.

AUCASSIN.

Je la reçois; allez, rendez-lui son coursier,
Et sa lance et son bouclier.
Qu'il s'en aille, il est libre ; il peut faire la guerre

Au gré de mes désirs, et seconder mes vœux;
Il est à moi votre adversaire,
J'en peux faire ce que je veux.

(*On rend au comte de Bongars sa lance, son bouclier; et il sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, LE VICOMTE, OFFICIERS, SOLDATS.

MORCEAUX D'ENSEMBLE.

LE COMTE DE GARINS.

Perfide! c'est contre ton père
Que tu viens d'armer sa foi.

AUCASSIN.

Le perfide, ce n'est pas moi.
C'est l'homme qui n'est pas sincère;
C'est celui qui manque à sa foi.

LE COMTE DE GARINS.

Holà! gardes, à moi.

LE VICOMTE.

Ah! Monseigneur, qu'allez-vous faire?

AUCASSIN.

De garde il n'est pas nécessaire;
Je sais obéir à mon père,
Même quand il n'a pas raison.

LE COMTE DE GARINS.

Allez, qu'on le mène en prison ;
Qu'on l'enferme dans le donjon.

LE VICOMTE.

Seigneur, écoutez la raison.

LE COMTE DE GARINS.

Et ta petite aventurière,
De ceci me fera raison ;
Et ta petite aventurière,
De ta faute aura le guerdon.

AUCASSIN.

Nicolette ! Ah ! craignez, mon père,
De l'offenser. Pardon, pardon,
Pour Nicolette ; hélas ! pardon.
Offenser celle qui m'est chère,
C'est me priver de ma raison.

LE VICOMTE, LES OFFICIERS.

Pardon, pardon.

LE COMTE DE GARINS.

C'est dans le fond d'une prison
Qu'un fol amour entend raison.

LE VICOMTE, LES OFFICIERS.

Pourquoi l'envoyer en prison ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la cour d'un château fort.

SCÈNE I.

MARCOU, BREDAU, AUCASSIN, *qu'on ne voit pas.*

(*Marcou et Bredau font sentinelle, et marchent en se croisant.*)

AUCASSIN.

Ah ciel! ah ciel! où peut-elle être?

MARCOU.

Qu'entends-je, un prisonnier nouveau?

BREDAU.

Il est là.

MARCOU.

Qui?

BREDAU.

Lui.

MARCOU.

Qui, lui?

BREDAU.

Qui? le damoiseau,
Sire Aucassin, cette fenêtre
Donne de l'air à sa prison.

MARCOU.

En prison, lui?

BREDAU.

Sans doute.

MARCOU.

Et pour quelle raison?

BREDAU.

Il est surpris mon camarade.
Ainsi que lui, qui ne le seroit pas?
Si le jeune homme encor eût fait quelqu'incartade,
Mais, au sortir du plus beau des combats!

MARCOU.

Eh mais! sais-tu pourquoi son père ainsi le traite,
Et montre une telle rigueur?

BREDAU.

C'est pour une affaire de cœur,
Parce qu'il aime une jeune fillette
Que l'on appelle Nicolette.

MARCOU.

Nicolette!

BREDAU.

Ah! tu sais, tu connois ses amours.

MARCOU.

Qui l'a vue une fois s'en ressouvient toujours.
Je garde le pied de ces tours
Où l'on dit qu'elle est enfermée.

BREDAU.

Où ?

MARCOU.

Là.

AUCASSIN.

Quoi ! sans espoir de voir ma bien aimée !

MARCOU.

Ils ne croient pas être aussi près qu'ils le sont ;
Ce traitement-là me confond,
Voyez la belle récompense,
Le beau remercîment que son père lui fait.
Est-ce donc un crime, un forfait,
Que d'aimer? A vingt ans, plein d'ardeur, de courage;
Amoureux! eh ! mais à quel âge
Aimera-t-il ? pour moi j'enrage.

DUO.

MARCOU.

Comment! après ce combat...

BREDAU.

Après ce combat
Qui sauve Beaucaire et l'Etat!

MARCOU.

Qui sauve Beaucaire et l'Etat !

BREDAU.

Après cette victoire !

MARCOU.

Après cette belle victoire !

BREDAU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire...

MARCOU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire...

BREDAU.

Son père et son pays !

MARCOU.

Son père et son pays ! Car tous ses ennemis
Ont laissé là leur chef; ils se sont tous enfuis.

BREDAU.

Tous ?

MARCOU.

Tous. Ah ! pas un seul n'est resté ?

BREDAU.

Quoi ! jamais !

MARCOU.

Ecoute, ici tu peux l'entendre.

AUCASSIN.

Quoi ! jamais je ne te verrois !

MARCOU.

Il me fait peine avec tous ses regrets.

BREDAU.

Et moi de même, et je ne suis pas tendre.

MARCOU.

Mais, que vois-je là bas ?

BREDAU.

Dis bien plutôt là haut.

MARCOU.

Ah ! c'est quelqu'un qui va faire le saut.

BREDAU.

C'est une femme.

MARCOU.

Je parie
Que c'est elle à l'instant qui fait cette folie ;
Que Nicolette cherche à pouvoir s'échapper.

BREDAU.

Elle descend.

MARCOU.

J'y cours.

BREDAU.

Non, non, laisse-la faire,
Tu l'arrêteras mieux, oui, beaucoup mieux à terre,
Et tu pourras toujours bien l'attraper.

MARCOU.

Oui, mais si les gardes...

BREDAU.

Qu'est-ce que tu hasardes ?
Tu pourras toujours l'attraper.

AUCASSIN.

Elle ne sait pas ma détresse,
Et doutera de ma tendresse.

MARCOU, BREDAU.

Ah ! grand Dieu, quelle hardiesse!
Elle mérite bien le cœur de son amant.
Ils sont faits l'un pour l'autre, et j'en ferois serment.

SCÈNE II.

MARCOU, BREDAU, AUCASSIN, *qu'on ne voit pas*, NICOLETTE.

NICOLETTE.

Ah ! grand dieu, je vous remercie,
C'est à vous, ô ciel ! que je doi
D'échapper au danger qui menaçoit ma vie ;
Mais, où fuir ? où courir? Hélas ! c'est fait de moi.
De quel côté !

AUCASSIN.

Nicolette.

NICOLETTE.

Qu'entends-je ?
Aucassin.

AUCASSIN.

Nicolette, est-ce toi ?

NICOLETTE.

Oui, c'est moi.
O ciel ! par quel bonheur étrange
Me trouvé-je si près de toi ?

AUCASSIN.

Eh ! comment se peut-il ? Comment est-il croyable

Qu'au milieu de mon désespoir....
Mais, attends... J'entrevois un moyen secourable
Qui va me procurer le bonheur de te voir.
Mon ami;

AUCASSIN.

Chère amie! eh! comment se peut-il,
A cette heure, en ces lieux, que tu sois parvenue?

NICOLETTE.

Je viens de courir un péril
Dont je suis encor toute émue.
On m'avoit enfermée en l'une de ces tours;
Ton père, m'a-t-on dit, devoit m'ôter la vie.
Pour conserver mes tristes jours,
De mes draps attachés ensemble,
J'ai fait un lien assez fort,
Afin de me sauver et d'eviter la mort;
Et pour comble de biens le hasard nous rassemble.
Je t'entends, je te vois!

AUCASSIN.

Où vas-tu?

NICOLETTE.

Je ne sais.
De tous côtés mes pas sont menacés;
Et si je ne peux fuir, peut-être dans une heure,
A ton père amenée, il voudra que je meure.

AUCASSIN.

Barbare! ah! je mourrois aussi.

NICOLETTE.

Mon Aucassin, mon doux ami,

Ote-moi de ton cœur, obéis à ton père;
Sois heureux.

AUCASSIN.

Si l'ardeur de nos tendres amours
Étoit de même force en ton ame plus fière,
Pourrois-tu me tenir un semblable discours?

NICOLETTE.

C'est que pour ton bonheur le mien se sacrifie;
Quelle que soit ta tendresse pour moi,
Mon Aucassin, je la défie
De pouvoir égaler celle que j'ai pour toi.

AUCASSIN.

Non, ma Nicolette, je t'aime,
Mille fois plus que tu ne peux m'aimer;
Pour toi mon amour est extrême;
Ainsi que pour l'honneur, mon cœur sait s'enflammer.

MARCOU.

L'un pour l'autre quelle tendresse!

BREDAU.

Comme ils s'aiment ces chers enfants!

NICOLETTE.

Paix, j'entends quelque bruit.

AUCASSIN.

Je n'entends rien.

NICOLETTE.

Il cesse.

AUCASSIN.

Tâche de me donner ta main.

NICOLETTE.

Attends, attends,
Je vais, pour m'élever, rapprocher quelque chose,
Une pierre, ah! c'est bon.
(*Elle roule une pierre qu'elle trouve à ses pieds.*)

BREDAU.

Si la garde se pose,
On va la surprendre. En chantant
Je m'en vais l'avertir.

AUCASSIN.

Ma Nicolette.

NICOLETTE.

Attends,
Paix.

BREDAU.

CHANSON.

Pucelle, avec un cœur franc,
Au corps gentil, au corps plaisant,
On voit bien à ton semblant
Que tu parles à ton amant;
Garde-toi de ces soldats méchants,
Qui sous leur cape vont cachant
Leurs glaives nus et tranchants.
Garde-toi, etc.

NICOLETTE.

Ah! que le ciel te récompense
De ce salutaire avis.
Adieu, cher Aucassin; on vient, quelqu'un s'avance.

AUCASSIN.

Quoi ! tu t'en vas ? Reste.

NICOLETTE.

Non, je ne puis.

AUCASSIN.

Sois certaine de ma constance.

NICOLETTE.

Sois sûr de ma persévérance.

AUCASSIN.

Je mourrai si je ne te suis.

SCÈNE III.

MARCOU, BREDAU, UN OFFICIER, GARDES.

MARCOU.

Elle doit être loin, appelle.

BREDAU.

Alerte, alerte.

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

BREDAU.

Alerte ;

Courez vite à la découverte ;
Quelqu'un est descendu, s'est sauvé de la tour,
Et s'est enfui.

L'OFFICIER.

Par où ?

BREDAU, *montrant un chemin opposé à celui qu'a pris Nicolette.*

Par-là, par ce détour.
S'ils ne vont que par-là, leur recherche est bien vaine.

MARCOU.

Mon camarade pourroit bien
Aller en prison pour sa peine;
Moi je ne me reproche rien,
Je suis resté toujours où mon poste m'enchaîne,
Et son devoir n'est pas le mien.

BREDAU.

Garde-moi le secret; ma conduite équivoque
M'expose, camarade; il pourroit m'arriver
Quelque chose; mais je m'en moque
Pourvu que nos soldats ne puissent la trouver.

L'OFFICIER, *revenant.*

Ici, voyons encore, approche ta lumière.

SCÈNE IV.

MARCOU, BREDAU, LE VICOMTE, UN OFFICIER, GARDES.

LE VICOMTE.

Comment donc, vous n'avez pas pu
Attraper cette prisonnière ?

L'OFFICIER.

L'un des soldats est descendu
Jusque dans le fossé qui touche la barrière ;
Ils se sont dispersés ; aucun d'eux n'a rien vu.

LE VICOMTE.

Oh ciel ! que va dire le comte ?
Une fille se sauve, ah ! pour vous quelle honte !
Aussi, qui diable iroit s'imaginer
Que du haut de la tour elle pourroit descendre ?
Pauvre enfant ! pauvre enfant ! dans un âge si tendre
Avoir un tel courage, on doit s'en étonner.

L'OFFICIER.

Ah ! le voici ; sans doute il vient d'apprendre
Cet accident.

SCÈNE V.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, MARCOU, BREDAU, UN OFFICIER, GARDES.

LE COMTE DE GARINS.

Non, non, je ne veux rien entendre.
Où sont-ils? où sont-ils ? Fais-moi venir celui
Qui devoit être en sentinelle ;
Qu'on l'amène à l'instant.

L'OFFICIER.

Monseigneur, le voici.

BREDAU.

J'ai fait mon devoir, et j'appelle
Tout aussitôt que je dois avertir;
L'ordre m'étoit donné d'aller et de venir
Depuis la tour jusqu'à mon camarade;
Je l'ai fait, et j'allois ainsi,
De là, Monseigneur, jusqu'ici,
Avec attention ainsi qu'à la parade.
Tout d'un coup, en me retournant,
Je vois un grand fantôme blanc,
Qui, les yeux tout en feu, tombe et s'en va volant;
Car je suis sûr qu'il a des ailes:
Mon camarade peut en dire des nouvelles;
Car il l'a vu de même.

MARCOU.

Oui, Seigneur, en volant.

LE VICOMTE.

Ah! bénissez le ciel, qui veut soustraire
Les jours infortunés d'un malheureux enfant
Aux transports de votre colère,
Dont la promptitude sévère
Eût pu tremper vos mains dans le sang innocent.

LE COMTE DE GARINS.

Qu'osez-vous me dire? Comment
Une fille de rien qui s'empare de l'ame
De mon fils Aucassin, jusqu'à le rendre infâme,
Vous regardez cela d'un œil compatissant!
Et, selon vous, c'est du sang innocent.
Point de pardon.

LE VICOMTE.

Helas ! la pauvre Nicolette
Ne peut avoir pour sa retraite
Que la forêt qui borde le chemin ;
Et les animaux ou la faim
Bientôt termineront sa vie.

LE COMTE DE GARINS.

Cela me fâche ; elle est vraiment jolie :
Aussi pourquoi se faire aimer ?

LE VICOMTE.

Seigneur,
A présent qu'elle est loin, vous êtes plus tranquille ;
Vous ne redoutez plus la conduite indocile
D'un fils dont peu de jours vont éteindre l'ardeur.
Ne conviendroit-il pas de mettre quelque terme
A sa disgrace ; enfin de le tirer
De la prison qui le renferme ?

LE COMTE DE GARINS.

Oui, c'étoit mon dessein ; allez sans différer.

SCENE VI.

LE COMTE DE GARINS, UN OFFICIER ; BREDAU, MARCOU, *dans le fond.*

L'OFFICIER.

Seigneur, le comte de Valence.

LE COMTE DE GARINS.

Bongars ?

L'OFFICIER.

Oui, se présente ; il demande à vous voir

LE COMTE DE GARINS.

Moi ?

L'OFFICIER.

Presque sans escorte, en toute confiance,
Sur votre honneur il fonde son espoir,
Et ne veut point d'autre assurance.

LE COMTE DE GARINS.

J'aime cette franchise : allez le recevoir.
Je vous suis. Quelle est donc l'affaire d'importance
Qui l'amène en ces lieux, et que peut-il vouloir ?
Allons.

SCÈNE VII.

BREDAU, MARCOU.

MARCOU.

Ils sont partis. Ma foi, mon camarade,
Il s'en est peu fallu....

BREDAU.

C'est bien vrai, car sans toi,
J'étois bien près de faire la gambade ;
Je ne m'en repents pas.

MARCOU.

Ni moi, Bredau.

BREDAU.

Ni moi.

MARCOU.

Voici sire Aucassin.

SCÈNE VIII.

AUCASSIN, LE VICOMTE, MARCOU, BREDAU, *dans le fond.*

AUCASSIN.

Oui, je vous le répète,
Oui, Vicomte, elle est là ; je l'entends; je la vois.

LE VICOMTE.

Sire Aucassin, à votre âge, autrefois,
A l'amour j'ai payé ma dette :
J'eus la folie un jour de me laisser charmer.

AUCASSIN.

Quoi ! vous aimâtes?

LE VICOMTE.

Oui, d'une flamme parfaite.
Je périssois : une langueur secrète,
En tous les lieux venoit me consumer ;
Mais j'ai tant fait, que j'ai cessé d'aimer.

AUCASSIN.

Ah! ce n'étoit pas Nicolette.
Que me conseillez-vous? mon respectable ami;
Devenez de mon cœur le généreux appui.

Ma confiance en vous s'est toujours conservée ;
C'est vous qui l'avez élevée ;
Ses belles qualités, ses talents vous sont dûs.
C'est dans votre château qu'elle s'est embellie
Et de grâces et de vertus,
Ma Nicolette tant chérie.
Oui, vous êtes le seul que je veux consulter.

LE VICOMTE.

Je dirai donc, pour ne vous point flatter,
Qu'à votre âge un penchant ne peut pas se détruire,
Si d'un autre penchant on n'oppose l'empire ;
Enfin votre premier devoir...

AUCASSIN.

Vous avez raison. Allez voir
Ce que fait à présent et ce que dit mon père.

SCÈNE IX.

AUCASSIN, *seul.*

ARIETTE.

Non, je ne puis vivre,
Et je vais la suivre.
Ah ! je sens mon cœur
Navré de douleur :
Loin de ma chère amie,
Ce n'est rien que la vie :
Oui, rien. Je sens dans mon cœur
Que je ne puis vivre,

Et il me faut la suivre.
Oui, je sens mon cœur
Navré de douleur.

SCÈNE X.

AUCASSIN, UN PATRE.

LE PATRE.

Encor si je savois à qui
Je pourrois m'adresser. Voyons ce qui se passe.
Monseigneur Aucassin?

AUCASSIN.

C'est moi-même.

LE PATRE.

Vous?

AUCASSIN.

Oui.

LE PATRE.

En êtes-vous bien sûr?

AUCASSIN.

Insolent!

LE PATRE.

Ah! de grâce,
Pardon, c'est vous, seigneur, et je n'en puis douter.

AUCASSIN.

Que me veux-tu?

LE PATRE.

Je viens vous raconter
Quelque chose qui doit n'être dit qu'à vous-même.

AUCASSIN.

Dis promptement.

LE PATRE.

Je tremble, et ma crainte est extrême.

AUCASSIN.

Rassure-toi.

LE PATRE.

Je suis un de ces pastoureaux
Qui le long des taillis ont le soin des troupeaux.
Au jour naissant, avant que d'entrer dans la plaine,
Nous devisions au bord de la fontaine
Dont le ruisseau coule à travers le bois,
Lorsque nous vîmes tous, ainsi que je vous vois,
Monseigneur, une dame, ah! bon Dieu qu'elle est belle
Il semble que ses yeux éclairent la forêt,
Tant en vous regardant sa prunelle étincelle.
Nous disions tous, qu'est-ce que c'est?
Et voilà qu'elle approche, envers nous; et puis elle,
Elle nous dit d'un air tant doux:
Mes enfants, que quelqu'un de vous
Aille vite à Beaucaire, et dise au fils du comte,
Au damoiseau sire Aucassin.

AUCASSIN.

A moi?

LE PATRE.

Oui, monseigneur, et ce n'est point un conte;

Elle l'a dit ainsi : voyez sire Aucassin,
Dites-lui qu'en ces bois est une biche blanche
Dont l'aspect seulement peut guérir son chagrin.
Quoiqu'en disant ces mots, elle nous parût franche,
Nous doutions, Monseigneur; elle ajoute à la fin :
Que pour posséder cette biche,
Qui peut soulager tous les maux,
Aucassin donneroit ce qu'il a de plus riche,
Mille trésors : ce sont ces mots.
Moi qui sais, Monseigneur, que tous les animaux
De votre forêt toute entière,
Ne valent pas un seul de vos châteaux,
Je lui dis bravement : Dame, je ne puis taire
Que ce n'est pas moi qui vous crois.
Alors cette reine des bois
D'or fin me donne cette pièce,
Et je l'ai crue, et puis j'ai dit :
O reine ! je vous crois, et cela me suffit ;
Mais, Monseigneur, sans contredit,
Blâmera notre hardiesse,
Et de mentir, peut-être, il nous accusera.
Elle reprit : Pour éviter cela,
De mes cheveux portez-lui cette tresse,
Et soyez sûr qu'il vous croira.
Elle a su la couper avec beaucoup d'adresse ;
Puis me la donne, et la voilà.

AUCASSIN.

Oui, c'est elle sans doute; ami, tiens, je te donne
Cette bourse... ah ! présent pour moi tant précieux !
Mon cœur...

LE PATRE, *à part.*

Si seulement un peu de ces cheveux
Vaut cet argent et le rend si joyeux,
Combien vaut toute la personne!
Ah! c'étoit une fée.

AUCASSIN.

Ami, tu te souviens
Des lieux où tu reçus le trésor que je tiens.
Mène-moi, vite, allons; mais non, va, cours m'attendre,
Au bas de ce perron, dans peu j'irai te prendre,
Si d'être en liberté je trouve les moyens...
Grands dieux, que de dangers! Et son sexe et son âge,
Tout l'expose; courons...

SCÈNE XI.

LE VICOMTE, AUCASSIN.

LE VICOMTE.

SEIGNEUR, ne sortez pas;
Bongars dans le château vient de porter ses pas.
Loyalement sans exiger d'otage,
A monseigneur, sans doute il vient pour proposer
Des articles de paix; car votre grand courage
A dû bien fortement lui donner à penser,
Sur ce que lui promet un tel apprentissage.

AUCASSIN.

Aux portes du château le pont est-il baissé?
Il l'est.

AUCASSIN.

Je pars, adieu.

LE VICOMTE.

Mais avez-vous pensé?...

AUCASSIN.

A mon père, à lui seul, tenez, vous ferez lire
Ce que vous me voyez écrire
Sur le bord de ce bouclier.

LE VICOMTE.

Ah! revenez bien vite, et craignez d'oublier...

(*Le vicomte court après Aucassin, sans sortir du théâtre, et revient sur la scène.*)

SCÈNE XII.

LE VICOMTE, OFFICIERS.

LE VICOMTE.

ARIETTE.

Mais voyez donc où cet amour l'entraîne?
Contre ses feux la réprimande est vaine.
Il n'entend rien,
Je le vois bien;
Il n'entend rien,
Il ne sent rien
Que le poids de sa chaîne;
Que l'amour qui l'entraîne.

LES OFFICIERS.

Ah ! quel bonheur !
Quelle grande nouvelle
Vient ramener une paix fraternelle !
Destins charmants !
Pour ces amants !
Quels changements !
De leur tendre jeunesse
Vont couronner l'ivresse !

SCÈNE XIII.

LE VICOMTE, OFFICIERS, MARCOU, BREDAU.

LES OFFICIERS, *au vicomte.*

Ah ! seigneur,
Quel bonheur !
Félicité parfaite !

LE VICOMTE.

Eh ! quoi donc ?

LES OFFICIERS.

Nicolette !

LE VICOMTE.

De Nicolette que dit-on ?
L'auroit-on retrouvée ?

LES OFFICIERS.

Plût au ciel qu'on l'eût retrouvée !

Digitized by Google

LE VICOMTE.

Plaise au ciel qu'elle soit sauvée !

LES OFFICIERS.

Tant pis.

LE VICOMTE.

Tant mieux qu'elle se soit sauvée.

LES OFFICIERS.

Qu'elle soit retrouvée.
Eh mais, eh mais, répondez donc.

LE VICOMTE.

De Nicolette que dit-on ?

LES OFFICIERS.

Elle est la fille de Valence.

LE VICOMTE.

De Bongars ?

LES OFFICIERS.

De Valence !
Ah ! quel bonheur,
A présent Aucassin peut lui donner son cœur.

LE VICOMTE.

Qui peut en donner connoissance ?
Et qui peut l'assurer ?

LES OFFICIERS.

C'est Valence lui-même,
Il est venu le déclarer.

LE VICOMTE.

Lui-même, lui, lui-même !

Il l'a juré sur son honneur,
Et de l'enlèvement on amène l'auteur.

CHŒUR.

Sur son honneur,
Ah ! quel bonheur,
Ah ! quel bonheur extrême !
A présent Aucassin peut lui donner son cœur.

MARCOU, *à Bredau.*

Ah ! voici Monseigneur ; à ton poste.

BREDAU.

J'y suis.
Mais avec eux je ne vois pas son fils.

SCÈNE XIV.

LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, LE COMTE DE BONGARS, LES OFFICIERS, MARCOU, BREDAU.

LE COMTE DE GARINS, *au vicomte.*

Ignorez-vous que Nicolette.

LE VICOMTE.

Je sais, Seigneur.

LE COMTE DE GARINS.

La pauvre enfant !
Comment de leur amour parfaite
Ai-je pu faire le tourment ?

LE COMTE DE BONGARS.

Ah ! comment de ma Nicolette
Avez-vous donc fait le tourment ?

LE COMTE DE GARINS, *au vicomte.*

Où peut être mon fils ?

CHŒUR.

Où peut être son fils ?
Pour lui ce bonheur est sans prix.

LE VICOMTE.

En partant, malgré ma prière,
Il a tracé deux mots adressés à son père.

LE COMTE DE GARINS.

Et cet écrit, pourquoi ne le montrez-vous pas ?
Sans doute il va m'apprendre où se portent ses pas.
(*Il lit.*)
Adieu, mon père, et pour toujours !

CHŒUR.

Ciel !

LE COMTE DE GARINS.

Ce sont les folles amours
Qu'il avoit pour votre fille,
Qui le perdent pour toujours.

LE COMTE DE BONGARS.

Ce sont les folles amours
Qu'Aucassin a pour ma fille,
Qui la perdent pour toujours.

LE COMTE DE GARINS.

Pourquoi me faire la guerre,

Et venir en téméraire,
Jusqu'aux portes de Beaucaire
Répandre des flots de sang?

LE COMTE DE BONGARS.

Pourquoi m'enlever ma fille?
Et du sein de sa famille,
Enlever un noble enfant,
Une fille de mon sang?

LE COMTE DE GARINS.

Eh! pourquoi me cacher que vous étiez son père?

LE COMTE DE BONGARS.

Je craignois d'exposer une tête si chère.

LE COMTE DE GARINS.

Vous me croyez donc inhumain?

LE COMTE DE BONGARS.

Ah! je tremblois pour son destin.

LE VICOMTE ET LE CHŒUR.

Eh! seigneurs, avec prudence,
Employez votre puissance
A chercher vos deux enfants.

LE COMTE DE GARINS, LE COMTE DE BONGARS.

Employons notre puissance
A chercher nos deux enfants,
Faisons marcher tous nos gens.

CHŒUR.

Employez votre puissance.
Employons, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE I.

NICOLETTE, *seule.*

(*Elle fait une couronne de fleurs champêtres.*)

ARIETTE.

CHER objet de ma pensée !
Espérance de mon cœur !
Aucassin, m'as-tu laissée
En proie au plus grand malheur ?
Seule, et dans ce lieu sauvage,
Ciel ! que vais-je devenir ?...
Mais il est dans l'esclavage,
Il ne peut me secourir.
Courons me livrer à son père;
Eh ! qu'ai-je à redouter ?... Hélas !
Ses malheurs et ma misère
Finiroient par mon trépas.
Cher objet, etc.

Digitized by Google

Mais, j'entends quelque bruit; c'est quelqu'un; on approche.
Cachons-nous, et voyons du haut de cette roche
Qui pourroit-ce être... Ah! ciel...

(*En s'en allant, elle laisse tomber la couronne de fleurs qu'elle avoit commencée.*)

SCÈNE II.

LE PATRE, *seul.*

(*Il porte la lance et le bouclier d'Aucassin.*)

Que la journée est rude!
M'a-t-il donc fait assez courir;
Nos chevaux sont tombés de pure lassitude,
Encor une heure, et c'est pour en mourir;
Mettons-nous là, voyons donc cette bourse,
Tout ce qu'elle renferme... et comptons notre argent.
Je n'ai pu même y voir, tant il fut diligent
A venir me chercher pour sa maudite course.

ARIETTE.

Que de pièces d'or!
C'est comme un trésor;
La belle monnoie!
O ciel! que de joie!
Pour me contenter,
Que vais-je acheter?

Pour le labourage,
D'abord quatre bœufs,

Et puis en ménage
Nous nous mettrons deux.

Prendrai-je Nannette,
Nicole, ou Fanchette,
Ou la fille à Jean?
Avec mon argent,
J'aurai la plus belle.

(*Il écoute.*)

Je crois qu'il appelle;
Eh bien! qu'il appelle!
Revoyons mon or,
Que de pièces d'or!
C'est comme un trésor;
La belle monnoie!
O ciel! que de joie!
Pour me contenter,
Que vais-je acheter?

SCÈNE III.

AUCASSIN, LE PATRE.

AUCASSIN.

Quoi donc! tu restes-là sans nulle inquiétude?
Point de repos, avant d'avoir trouvé
Celle qui t'a parlé dans cette solitude.
Connois-tu bien le lieu? l'as-tu bien observé?

LE PATRE.

Oui, c'est ici que je l'ai vue,

Je reconnois l'endroit à la branche fourchue
De ce chêne qui pend sur le bord du ravin.

AUCASSIN.

Que vois-je, une couronne! Elle est ici venue,
Nicolette? Colette!

(*On entend une voix.*)

NICOLETTE.

Aucassin, Aucassin.

SCÈNE IV.

LE PATRE, *seul.*

C'est elle que le ciel envoie,
Ah! mon bon Dieu, que j'ai de joie!
Oui, presqu'autant que m'en fait mon argent,
Comme près d'elle il est content!
Comme ils sont gais, comme il est aise;
Il se met à genoux, elle gronde et s'appaise;
Elle lui conte son chagrin:
Qu'a-t-elle donc? Je crois qu'elle répand des larmes,
Et lui, d'un air qui paroît furieux,
A porté la main sur ses armes;
Elle pleure, non, non, c'est d'aise; ils sont joyeux;
Ils viennent par ici.

SCÈNE V.

AUCASSIN, NICOLETTE.

AUCASSIN.

Ma chère Nicolette !

NICOLETTE.

Mon doux ami ! quel bonheur de vous voir !
C'est la félicité parfaite ;
Ah ! j'avois perdu tout espoir !

AUCASSIN.

Quoi ! je vous vois ! ma douce et belle amie.

NICOLETTE.

Et qui n'a plus de regret à la vie,
Puisqu'elle a vu l'objet de ses amours,
Et qu'elle peut lui dire adieu, mais pour toujours.

AUCASSIN.

Pour toujours, dites-vous ? Non, non ; c'est pour toujo
Que Nicolette à mon sort est unie ;
Elle tient dans ses mains mon destin et ma vie ;
Ensemble nous la passerons.

NICOLETTE.

Non, Aucassin : non ; nous nous quitterons.
Avant d'abandonner cette chère patrie,
J'ai desiré vous voir, mais pour vous dire adieu.

AUCASSIN.

Adieu ! non, qu'à la mort.

NICOLETTE.

Dès demain votre père
Va faire visiter ce lieu.
Vous savez si je dois redouter sa colère.

AUCASSIN.

Eh bien! quittons ces bois, abandonnons Beaucaire.

NICOLETTE.

Où pourrions-nous aller?

AUCASSIN.

Qu'importe où nous irons,
Puisqu'ensemble nous serons.

NICOLETTE.

Non, non, cher Aucassin, je ne dois pas vous suivre;
Moi! seule près de vous, être avec vous, y vivre,
La mort est préférable à cette indignité.

AUCASSIN.

Craignez-vous de mon cœur l'austère pureté!

NICOLETTE.

Non, mais je dois me craindre.

AUCASSIN.

En une autre contrée,
En face des autels, ma foi sera jurée
Ainsi que je la jure à l'instant.

NICOLETTE.

Aucassin,
Je ne verrai jamais accomplir ce dessein.

AUCASSIN.

Jamais; c'est donc ainsi qu'une égale constance
Devoit de nos deux cœurs assurer le destin.
Tu refuses ma main?

NICOLETTE.

Je refuse ta honte.

AUCASSIN.

L'amour est trop puissant.

NICOLETTE.

La vertu le surmonte.

AUCASSIN.

La vertu!... Si ton cœur... si ton amour extrême...

NICOLETTE.

De l'amour! ingrat; vois donc combien je t'aime;
A ta gloire, Aucassin, j'immole mon bonheur;
Qu'est-il pour Nicolette au prix de ton honneur!

DUO.

Contente ton père,
Laisse-moi mourir:
Calme sa colère,
Cherche à le fléchir.

AUCASSIN.

Les cris de Beaucaire,
Le ciel et mon père,
Rien à mon amour ne peut te ravir.

NICOLETTE.

Dieux ! quel avenir !
Un vif repentir
Seroit la vengeance prompte à te punir.

AUCASSIN.

Moi, du repentir !
Tu voudrois mourir :
Nous mourrons ensemble.
Que la mort rassemble
Ton cœur et ma foi.
Oui, reçois ma foi.

NICOLETTE.

Accepter ta foi !
Que plutôt je meure
Qu'accepter ta foi.
Respire pour moi :
S'il faut que je meure,
Je vivrai dans toi.

AUCASSIN.

N'est-ce pas pour moi
Mourir à toute heure
Que vivre sans toi ?

SCÈNE VI.

AUCASSIN, NICOLETTE, LE PATRE.

LE PATRE.

Sire, sire Aucassin, la forêt toute entière
Est entourée.

NICOLETTE.

O ciel!

LE PATRE.

Ce sont des gens de guerre;
Ils viennent de partout, on ne peut les compter.
Entendez-vous? S'il vous plaît d'écouter.

NICOLETTE.

Cher Aucassin, c'est moi qu'ils viennent prendre.

AUCASSIN.

Ne craignez rien, je saurai vous défendre;
Et s'il nous faut mourir, ensemble nous mourrons.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Je braverai leurs fureurs inhumaines.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE GARINS, LE COMTE DE BONGARS, LE VICOMTE, AUCASSIN, NICOLETTE, GARDES.

(*Aucassin donne à Nicolette son bouclier et sa lance; il se met devant elle, l'épée à la main.*)

CHŒUR.

Rendez-vous, soumettez-vous;
Rendez-vous à votre père,
Contre lui qu'osez-vous faire?

AUCASSIN.

Approchez, approchez tous,
Je crains peu votre furie,

Et ce fer vous brave tous ;
Otez, ôtez-moi la vie.

CHŒUR.

Eh ! mais, vous vous abusez !

AUCASSIN.

Avancez, si vous l'osez.

CHŒUR.

Eh ! mais vous vous abusez !
C'est votre bien qu'on souhaite.

AUCASSIN.

Non, vous n'aurez pas Nicolette ;
Avant je mourrai sous vos coups.

NICOLETTE.

Ah ! grand Dieu ! protégez-nous ;
Protégez notre misère ;
Cher Aucassin, rendez-vous,
Contre eux tous qu'osez-vous faire ?

AUCASSIN.

Que vois-je ! ô ciel ! c'est mon père,
Mon père, n'avancez pas,
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur mon épée.

LE COMTE DE GARINS.

Arrête, arrête, malheureux ;
Nous venons pour combler tes vœux.

AUCASSIN.

Ma confiance fut trompée

Hier par vous; n'avancez pas,
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur cette épée.

LE COMTE DE GARINS.

Eh bien! les croiras-tu tous deux?

AUCASSIN.

Oui, l'un d'eux doit être généreux,
Et l'autre fut toujours sincère;
N'avancez pas, ne quittez pas mon père
Que vous ne me juriez.

LE VICOMTE, LE COMTE DE BONGARS.

Oui, nous vous le jurons.

LE VICOMTE.

Contre lui nous vous défendrons.

LE COMTE DE BONGARS.

Cher Aucassin, votre courage brille
Dans les combats, comme en amour;
Quel espoir pour votre famille!
Apprenez le secret que révèle ce jour;
C'est que Nicolette est ma fille.

LE VICOMTE.

Sa fille!

AUCASSIN.

Votre fille!

NICOLETTE.

Moi, sa fille!

CHŒUR.

Nous le jurons, Nicolette est sa fille.

AUCASSIN.

O toi que j'aime !

NICOLETTE.

O mon bien suprême !

AUCASSIN.

Tu m'appartiens.

NICOLETTE.

Je suis à toi.

AUCASSIN.

Reçois ma foi,
Nicolette, ma douce amie.

NICOLETTE.

Toi ! l'espoir de ma vie.

CHŒUR.

Commencez le cours
Des plus beaux jours,
Et que partout l'écho répète :
Vivent, vivent les amours
D'Aucassin et Nicolette.

FIN D'AUCASSIN ET NICOLETTE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pag.

LE DÉSERTEUR, drame en trois actes, par Sedaine. 3

LES FEMMES VENGÉES, opéra comique en un acte par le même. 83

FÉLIX, comédie en trois actes, par le même. 155

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT, comédie en un acte, par le même. 235

AUCASSIN ET NICOLETTE, comédie en trois actes, par le même. 287

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

3219

Digitized by Google

BIBL